Collection Récits de vie

Science Infuse

Fati Ouaar

Joseph Uhlmann

Haelya

Pascal Riffard

Virginie Fournier

Aïcha Kandisha

PSss...

Claudie

Éclosions



Editions La grange

Éclosions

Editions La grange

Collection Récits de vie

Science Infuse

Fati Ouaar

Joseph Uhlmann

Haelya

Pascal Riffard

Virginie Fournier

Aïcha Kandisha

PSss...

Claudie

Éclosions



Editions La grange

ISBN 979-10-93623-11-5 - Eclosions - Collectif

© La grange, Grâne, janvier 2019 Maison d'édition La grange Le Comptoir des lettres Quartier Opeina 26 400 Grâne comptoirdeslettres@orange.fr

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que se soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Sommaire

Science Infuse – Ce qui se passe dans la tête des femmes	p.9
Fati Ouaar – Les passeurs de vie	p.19
Joseph Uhlmann – Chroniques de mon enfance	p.75
Haelya – Le lien	p.87
Pascal Riffard – Un chemin pas comme les autres	p.117
Virginie Fournier – Mon secret, mon fardeau	p.143
Aïcha Kandisha – Si forte, si vulnérable	p.167
PSss – In dubio pro reo	p.191
Claudie – Nouveau départ	p.221
Séverine Decaster, Fabienne Giraud – Postface	p.235

Science infuse

Ce qui se passe dans la tête des femmes ...

Moi, savoir ce qui se passe dans la tête d'une femme, je n'ai jamais réussi, ça reste un grand mystère. Il y a de quoi pencher vers la misogynie... Tout a commencé avec ma mère.

Elle ne voulait pas de moi. Je suis arrivé par accident, hors mariage bien sûr, et à l'époque c'était mal vu, même à Paris, il ne faut pas croire. J'imagine bien que ça a été difficile pour elle, mais elle m'a immédiatement placé en nourrice. Les frais de pension étaient payés par ses soins. Elle ne m'a jamais abandonné légalement ni laissé sans soins, mais elle ne venait pas me voir. Ensuite quand j'ai été trop grand pour les nourrices, il y a eu les centres de l'assistance publique, et je ne retournais la voir que brièvement aux périodes de vacances. De toute façon, l'assistance publique me trimbalait de centre en centre, dans des établissements bien loin. À chaque fois, j'y restais trois ans environ. Et le suivant était presque toujours pire que le précédent...

On s'occupait de nous dans les centres, mais je ne m'y sentais pas bien. J'étais un enfant triste, et sans doute difficile. J'avais aussi déjà des soucis de santé, nombreux, ma vue très très mauvaise, et une sorte de handicap aux jambes qui m'empêchait de courir et de faire n'importe quel sport. Mais surtout, j'étais un enfant malingre et sensible, je pleurais souvent parce que j'éprouvais une terrible solitude, je ne me suis jamais habitué à ce vide affectif; ma mère me manquait.

Les autres enfants, et même les adultes chargés de notre éducation, n'aimaient pas ces attitudes, il fallait se montrer courageux, fort. Comme j'étais tout le contraire, j'étais en butte aux violences et aux brimades. Ce qui me rendait évidemment encore plus triste et fragile ...

C'était douloureux de vivre au milieu d'orphelins, alors que moi j'avais une mère. Mais je crovais tout de même qu'elle m'aimait, sans pouvoir s'occuper de moi, ce que je comprenais tout à fait, il lui fallait travailler et un enfant l'aurait encombrée. Les autres pensionnaires me reprochaient d'avoir une mère, comme si j'avais un avantage, alors que moi, je n'en tirais aucun bénéfice. Ça a fini par devenir insoutenable, surtout quand à mes douze ans, j'ai compris que ma mère ne m'aimait pas et qu'elle ne m'aimerait jamais. J'ai alors commencé à me révolter un peu contre le sort qui m'était fait. Ça n'a pas arrangé les choses, plus on m'opposait une discipline de fer, des conditions de vie rudes, des « travaux forcés » au prétexte de me réadapter, plus j'avais envie de liberté et d'évasion. À cette période, je me suis réfugié dans la foi, j'ai demandé à aller au catéchisme, j'ai passé ma communion solennelle, et je l'ai même renouvelé deux fois! C'était une croyance forte, mais aussi le moyen de me ménager des parenthèses hors de l'institution, et de profiter d'une ambiance religieuse bienveillante et attentive.

Quand elle a eu quarante ans, ma mère a été de nouveau enceinte, volontairement cette fois, et elle a donné naissance à une petite fille, qui n'a jamais été rejetée, elle, bien sûr. Pourtant, ma sœur, je l'ai aimée tout de suite, toute violette,

toute fripée, puis beau bébé comme tout. J'avais seize ans. Elle a été la plus mignonne des petites sœurs, jusqu'à ses quatorze ans. Là, forcément, ça s'est gâté pour cause d'adolescence! Mais ce qui m'a fait souffrir par-dessus tout, c'est que ma mère m'a encore plus délaissé dès l'apparition de Maryse, c'était sa petite princesse, son bonheur et moi je n'existais plus du tout. D'ailleurs, elle m'a laissé à l'assistance publique jusqu'à ma majorité, même quand elle a été bien installée, avec son mari et un certain confort, quand elle a refondé une famille, elle ne m'a jamais repris avec elle.

Mon beau-père s'est bien comporté avec moi, pas comme un père bien sûr, mais il voulait faire les choses bien par rapport à ma mère, il lui a même proposé de me prendre avec eux, je pense, mais elle ne voulait plus de moi. Il m'a tout de même adopté. Nous avions réellement sympathisé, d'ailleurs, il m'a laissé un héritage.

Ma première amoureuse s'appelait Anne-Marie, j'avais alors dix-sept ans et elle affichait trois ans de moins que moi, tout en étant bien plus expérimentée. J'étais impressionné, et je ne me suis jamais senti à égalité avec elle, j'avais l'impression qu'elle se fichait de moi et ne me trouvait pas à la hauteur, d'ailleurs elle a fini par me quitter pour un autre. Mais j'en ai été soulagé, cette histoire était mal engagée et je ne savais plus très bien comment m'en dépêtrer.

Par la suite, l'assistance publique m'a placé dans un CAT, pour me rééduquer par le travail. Normalement j'en avais pour trois ans, jusqu'à ma majorité. Mais j'ai tenu un mois, j'ai touché ma première paye, j'ai rempli une grande valise avec

tout ce que je possédais (elle pesait trente kilos tout de même) et je suis parti, en fugue. Pour mon premier voyage. bien que je n'aie aucun sens de l'orientation, je voulais aller découvrir Perpignan. Une fois arrivé, j'ai laissé ma grosse valise à la consigne ... mais quelle mésaventure, impossible de la récupérer faute d'avoir le franc nécessaire, et plus le temps passait, plus la somme due augmentait! J'avais vraiment plus rien. Ca a été difficile, je crevais la dalle, parce que je ne trouvais pas de travail, je ne savais pas faire la manche ni fouiller les poubelles, je pillais parfois les vignes, encore fallait-il que ce soit la saison du raisin! Encore mineur, donc fugueur, je finis par me faire attraper, affaibli, tout maigre, et ramener dans un centre, dont je m'échappais à nouveau une fois requingué. Je me suis habitué à faire la route, si bien que j'y ai passé plus de dix ans. J'ai beaucoup voyagé, mais surtout en France. Par presque tous les moyens possibles. J'ai pris le train, j'ai été à pied, à vélo, à mobylette. J'ai même eu une petite carriole tirée derrière mon vélo! Je ne suis presque iamais sorti du territoire, malgré l'envie de faire le tour du monde et de découvrir toutes les cultures. Je me suis vite rendu compte qu'aux frontières, il faut non seulement des papiers, mais aussi de l'argent! Ils acceptent les touristes, mais pas les clochards, dehors les pauvres! Devant la constance des douaniers, j'ai vite renoncé, je me suis contenté du tour de France, hormis quelques incursions en Italie, Gênes, Venise et même Rome. En Espagne aussi, en Suisse, en Allemagne et en Belgique ...

Pourtant, à mes vingt-et-un ans, bien que j'avais oublié de me faire recenser, car personne à l'assistance publique n'avait jugé bon de s'en préoccuper, j'ai voulu m'engager dans l'armée. Mais à l'époque, l'État commençait à constituer une armée de métier, pour faire face à la guerre moderne, et je n'avais pas le profil voulu, j'ai été recalé. Alors j'ai continué à faire la route, en alternant avec des petits boulots pour vivre, mais ils étaient si mal payés que je finissais toujours par claquer la porte et repartir pour trouver mieux ailleurs ...

À cette période, j'ai eu pas mal de succès auprès des femmes, notamment celles que je rencontrais en faisant de l'autostop, beaucoup me trouvaient beau, me montraient leur attirance, mais moi, j'avais du mal à franchir le pas. Certaines me plaisaient bien, mais je ne surmontais pas une grande timidité, impossible de me livrer, impossible de tenter de les embrasser malgré les signaux positifs. Je ne savais pas comment m'y prendre, il faut dire que durant toute mon enfance à l'assistance publique, je n'ai pas du tout pu me familiariser avec la gent féminine, car nous vivions exclusivement entre garçons, ça n'aide pas ... Sur la route ou en stop, il m'est arrivé souvent d'être dragué par des hommes, qui cherchaient un rapport homosexuel, mais moi, ça ne m'intéressait pas, mais alors, pas du tout! Je n'ai jamais été attiré par cette expérience, non merci. J'aime les femmes, sans doute mal, sans doute trop idéalisées, mais que les femmes I

Autour de ma trentaine, quand je travaillais à la brigade roulante de la Poste, j'avais envie de me reposer un peu, et ça ne me paraissait pas dangereux. Là, j'ai rencontré Jacqueline sur mon lieu de travail. Elle occupait un poste d'inspectrice

stagiaire aux PTT, elle me plaisait bien malgré quelques kilos en trop, son intelligence m'a vite conquis et le suis tombé amoureux. Elle appréciait aussi ma culture, mon goût de la lecture, et ce terreau de littérature, partagé, nous permettait d'avoir des discussions profondes et complices. Nous avons vécu une belle passion amoureuse durant quelques mois, hélas, elle a ensuite dû rejoindre un autre poste à Lyon, avant d'être titularisée dans ses fonctions. Nous avons gardé quelque temps le contact, puis cela s'est effiloché, je sais qu'à présent elle est mariée depuis longtemps. Je suis resté aux PTT pendant presque quatre ans, mais je n'étais vraiment pas fait pour ce milieu, certains de mes collègues étaient odieux, et comme je refusais de me syndiguer, ça m'a joué des tours. J'ai fini par arrêter cet emploi et j'ai repris la route. Forcément, pour faire des rencontres, ce n'est pas l'idéal, souvent pas rasé, sans un sou en poche, rien qui attire beaucoup les femmes!

Enfin, j'ai rencontré Solange, mon grand amour d'un mètre quarante-neuf! J'avais trente-six ans, je faisais la manche à Pau, avec mes deux chiens, en affichant des pensées sur un panonceau, de Confucius ou Lao Tseu. Je la voyais régulièrement passer et me sourire ou me donner une pâtisserie. Je lui ai écrit un poème, que j'ai fait agrandir et imprimer dans une petite librairie du quartier où je stationnais. Une déclaration d'amour. Cela l'a touchée. Nous avons parlé un peu plus, et rapidement, elle m'a accueilli chez elle, pour que je puisse prendre un bain, en priorité, et puis nous avons fait l'amour, c'était agréable. Je suis restée quelque temps chez elle et nous avons vécu une belle

passion, intense. J'avais beaucoup souffert de la solitude depuis quelques années, et c'était un peu comme le repos du guerrier, une parenthèse enchantée. Nous discutions beaucoup, elle était maligne et plutôt fine, et elle me disait des choses gentilles, ça me faisait beaucoup de bien. Elle appréciait, je crois, ma dérision et le fait que je sois cultivé, que je connaisse de grands penseurs, ca l'amusait aussi que je sois totalement dépourvu de modestie et que je me compare allègrement aux philosophes connus. Mais peu à peu, je me suis aperçu qu'elle attendait de moi ce que je ne pouvais lui donner, et elle se révélait de plus en plus autoritaire dans notre relation. De fait de mon histoire, je ne peux pas supporter ce genre de rapport ... alors nous en sommes restés là et j'ai repris la route, à pieds, avec mon sac à dos et mes chiens.

On dirait, quand je raconte comme ça, que je n'ai presque jamais travaillé. Ce n'est pas le cas. En fait, j'ai occupé de nombreux petits boulots, toujours mal payés, même si la plupart étaient déclarés! Mais comme je n'ai jamais pu obtenir le permis de conduire, à cause de ma vue, ça m'a toujours pénalisé, notamment quand j'ai pu entrer aux PTT, j'avais réussi le concours d'entrée haut la main, malgré le « handicap » des points perdus du fait que je n'avais ni diplôme ni permis de conduire. J'avais été soutenu par le Foyer de Jeunes Travailleurs où je logeais. J'aurais pu rester si j'avais conduit. Pour me déplacer, je n'étais pas toujours à pied, j'ai souvent été à vélo, et j'ai même pu m'acheter une mobylette.

J'ai quarante ans de route à mon actif, sur soixante-cinq ans d'existence, c'est une vie rude et singulière. Mais le goût de la route, c'est inimitable ... tu crèves la faim, mais tu la réclames encore, cette sensation de liberté! Le plus dur, c'est la solitude. Pas le manque physique, bien sûr, c'est pénible, mais je suis toujours arrivé à le contrôler et à y pallier tout seul. Mais le manque affectif, ne compter pour personne, ne pas être aimé, n'avoir jamais de tendresse ... c'est une souffrance à laquelle je ne m'habitue pas.

Ma vie est bien triste et je me sens bien triste aussi. L'amour même sans amour c'est quand même l'amour! Comprends qui peut ou comprend qui veut! Bobby Lapointe. Ma sœur ne me parle plus, à cause de la succession indivise de son père. Elle m'en veut d'avoir hérité de la moitié des biens. Au début, elle a pris son mal en patience, me sachant en mauvaise santé, elle pensait peut-être qu'elle récupérerait vite ma part ... Mais non, je suis vivant et bien vivant, et si elle se languit de me voir mort, c'est en vain. J'ai beau lui demander pardon et réaffirmer mon amour, elle refuse de renouer.

Ma vie maintenant, depuis quelques années, c'est la pension de famille, je me suis stabilisé, surtout pour me soigner, parce qu'avec le temps, la route m'a usé, l'alcool aussi, et mon corps m'en fait voir de toutes les couleurs! Je suis toujours croyant, mais ma foi a changé, j'ai pris de la distance avec les dogmes officiels, pour les phases de création de l'univers, je fais plus confiance à la science qu'à la Genèse! Croire en Dieu, ça m'a beaucoup aidé sur la route, j'emportais ma Bible partout avec moi et Dieu était omniprésent. Le nom de Dieu,

en hébreu, est composé de Jod et hévauhé, qui allie masculin et féminin, qui signifie aussi la vie, un passé sans origine et un futur sans fin, et la traduction que je préfère c'est L'Éternel. Maintenant, je sais que Dieu n'est ni homme ni femme, et l'éternité est symbolisée par la composition féminine du mot ... d'où l'éternel féminin! C'est donc tout à fait logique pour moi d'aimer les femmes si j'aime Dieu. La spiritualité occupe régulièrement et beaucoup mes pensées.

Ma vie est monotone, petite routine dans mes trente-et-un mètres carrés, mais finalement ça me plait bien. Je regarde assez souvent la télé, tout en ayant du mal à trouver des programmes intéressants, je fume mes cigares (au passage, j'ai commencé à onze ans, on m'a obligé sinon je n'étais pas un homme aux yeux de mes camarades!), je ne me suis jamais drogué, mais je bois ... principalement du vin rouge, mon vrai plaisir, c'est le Pineau des Charentes, à la fois fort et sucré, un délice ou encore le Pommeau de Normandie.

Je surfe sur ma tablette aussi, je regarde YouTube pour me repasser les musiques de dessins animés, ou des classiques. Je fais des recherches avec Wikipédia, la préhistoire, l'histoire, les sciences, les gens célèbres, et aussi des vérifications en orthographe quand j'oublie comment un mot s'écrit.

J'aime bien mon quotidien actuel. Je profite de ce répit pour lire tout ce que je n'ai jamais pu lire avant, et notamment Les mystères du peuple, d'Eugène Sue. Roman historique, ce qui me plait chez cet auteur c'est sa tendresse pour le prolétariat, surtout dans cet ouvrage en particulier. Il a été censuré parce

qu'il met trop en valeur l'héritage celte et gaulois de notre pays, et la culture de la liberté qui nourrit le peuple de tout temps. Bernard Werber me plait bien aussi, son imagination débordante, mâtinée de mythologie grecque, ces univers m'embarquent et me fascinent, les hypothèses fantasmagoriques qu'il explore. Son seul défaut, et je le précise avec indulgence même si ça m'agace en tant que lecteur, c'est qu'il ne parvient pas à finir correctement ses histoires, j'ai toujours l'impression qu'il a une panne d'inspiration au moment du dénouement!

Maintenant, je dois me reposer beaucoup et j'ai du temps pour sublimer tous mes échecs, je m'imagine ayant réussi à être un globe-trotter, un grand écrivain, un formidable amant ... un genre de San Antonio réinventé!

Fati Ouaar

Les passeurs de vie

Aujourd'hui j'ai l'opportunité de raconter une partie de mon histoire et partager une expérience incroyable, celle de Vagabondage École du Petit Prince et des personnes qui y ont travaillé dans l'ombre, pour accomplir de grandes choses, et monté des projets afin d'aider des jeunes en souffrance. Je suis l'une de ces jeunes en difficulté, qui a intégré l'association Vagabondage le 24 septembre 1994. Leur projet commence en 1986 avec Robert Antraygues, fondateur, qui acheta le vieux gréement la Maria-Gilberte, pour y accueillir des jeunes, jusqu'à leur majorité, assez de temps pour se reconstruire. Cet ancien thonier de l'ile d'Yeu a été construit en 1944, par un armateur qui lui donne les noms de ses deux filles Maria et Gilberte comme le veut la tradition. Quinze années ont passé, la Maria fut vendue et débaptisée, ce beau navire devint le San José jusqu'en 1986, où le propriétaire lui redonne son nom d'origine la Maria-Gilberte, navire tour à tour féminin et masculin, premier lien avec moi, qui m'appelle Fati, prénom féminin et masculin à la fois.

Les premiers jeunes furent accueillis par l'association l'année de sa création, direction le Portugal pour faire de gros travaux sur le vieux gréement. Le chantier durera cinq ans, puis le premier rassemblement de vieux gréements ouvre sa première édition à Brest en 1992 et la Maria Gilberte rentre au pays pour y participer, de retour après plusieurs années de

silence. Après la manifestation le navire met le cap sur l'Afrique.

Vagabondage et la Maria-Gilbert sont intimement liés, l'un ne va pas sans l'autre, l'essence même de ce qui se joue est si compliquée à décrire, cet accueil est simplement fabuleux. Si je dois résumer : de merveilleuses rencontres et un navire qui est un symbole d'amour, de liberté, de fraternité. J'y ai fait l'expérience de l'échange, et du partage comme moyens idéaux pour me découvrir et découvrir les autres. Cette association devint une grande famille de cœur pour ceux qui ont pu la côtoyer, en tous cas pour moi ce fut une magnifique époque, riche d'aventures humaines, grâce aux membres de l'association.

Mais comment suis-je arrivée à eux ? Un an avant le départ de la Maria-Gilbert pour la Tunisie, je suis assise à l'arrêt de bus Émile Bertin dans le 18eme arrondissement de Paris. J'attends le bus qui doit m'emmener au collège Maurice Utrillo, porte de Clignancourt pour mon entrée en sixième. Je reste silencieuse, les gens qui m'entourent portent tous la même fatigue sur leurs visages, la même tristesse, ils semblent préoccupés par les soucis du quotidien et s'ignorent les uns les autres. J'habite au boulevard Ney, un petit quartier où tout le monde se connait, où il faut faire sa place sans perde pied. Durant les vacances qui précèdent mon entrée au collège, j'ai réglé mes dettes avec mon passé, mes souvenirs de l'école élémentaire Charles Hermite ne sont que traumatisme. Un groupe d'enfants m'a choisie comme souffre-douleur et j'ai été incapable d'en faire part à mes

parents ou à mon frère et ma sœur. Tout doucement, je me suis renfermée jusqu'au jour où la peur de la douleur a disparu sous l'effet de la colère, une nouvelle Fati est née, me promettant de ne plus avoir peur de ceux qui me frappent. Je me suis coupé les cheveux à ras et j'ai placé un bandana bleu sur mon crâne en guise de coiffure, i'ai commencé à boire des alcools forts, à fumer des cigarettes et je me sentais totalement révoltée. Je me suis vengée de ces jeunes, c'est le seul moven que j'ai trouvé à l'époque pour ne plus être leur souffre-douleur. S'ensuivirent quelques convocations au commissariat où j'ai dû expliquer le pourquoi de cette violence. Évidemment, les plaignants n'avaient pas précisé l'origine des problèmes... je suis restée longtemps l'agressée, jusqu'au jour où les rôles se sont inversés! Face à tous ces évènements, j'ai fini par fuguer. Je n'ai pas achevé le premier trimestre de ma sixième et dès mes treize ans me voilà recherchée par la brigade des mineurs. Je serai rarement retrouvée et mon escapade durera un an, où presque chaque jour je devais trouver un endroit pour dormir. Depuis mon départ de la maison, j'arpente les rues de Paris en compagnie de la Lune dont les rayons guident mes pas, avec pour témoin les vents forts de Paris. Un ami me présente finalement André, un papy qui vit dans mon quartier, pour les intimes, pépé Dédé. Je peux observer ce vieil homme pendant des heures, il aime peindre des anges et des fleurs, il réalise ses chefs d'œuvre sur du papier peint. Il a participé à la guerre d'Algérie, mais reste discret sur ce sujet, il préfère oublier. Cet homme a de grands yeux bleus, un visage rond, mais recouvert d'une longue barbe blanche. Il m'a surnommée baby boy, car je suis toujours vêtue comme un garçon:

bandana plus casquette. Il sait que je suis une fille, mais il ne me pose jamais de questions. On s'entraide, je lui fais ses courses, car il ne peut pas trop se déplacer. Sa liste d'achats est toujours identique, deux bières, un paquet de tabac, une baguette. Voilà de quoi Pépé Dédé se contente. Il me laisse toujours me reposer chez lui, je dors sur son fauteuil, une table base nous sépare, de son lit il veille sur moi. Un jour, après plusieurs mois de visites régulières, il me propose de me tirer les tarots de Marseille. Pour la première fois, moi qui suis plutôt sceptique, je le laisse faire. Je n'y crois pas, mais c'est la première fois que l'on me propose de lire mon avenir. Pour un papy qui ne pose jamais de question, il va lire ma vie avec une grande précision! Il me parle de choses que je suis la seule à savoir. Il fait le tour de mon passé, il parcourt le présent qu'il connait bien, car il me voit souvent, puis il me prédit un avenir heureux et plein de bonnes choses, mais il me met en garde à propos d'un danger qu'il situe lors d'un voyage, sur un bateau, où il voit beaucoup d'eau autour de moi. Cela mérite réflexion, même si c'est difficile à croire pour moi. Il me prédit aussi le décès de mon grand-père. N'ayant pas d'attache avec mon vrai grand-père, vu une ou deux fois sans partager quoi que ce soit, il me parle forcément de lui, car c'est bien lui mon grand-père de cœur. Je le regarde avec stupeur. « Si ce que tu me dis est vrai et qu'un jour je partais loin sur un bateau, attends-moi. »Pour toute réponse, il me sourit et me regarde comme d'habitude avec bienveillance, sa cigarette calée au coin des lèvres avec cette singulière façon de signifier avec ses épaules et ses mains qu'il n'est pas maitre de son destin. Il lui est impossible de me faire une telle promesse. Cette nuit-là difficile de dormir, j'ai donc trainé

dans le hall du bâtiment, j'ai fini mon flash de Ricard pour avoir moins froid, j'ai fumé cigarette sur cigarette en attendant que le jour se lève. La Lune était pleine et m'a tenu compagnie jusqu'au petit matin, elle semblait différente, si grosse et si basse, comme l'annonce d'un nouveau départ. Je tourne tout ça dans ma tête et gamberge sur la précision des mots employés par Pépé Dédé et son jeu de tarots qui m'a décrite à la perfection. Cela m'interroge pas mal sur ma conception du monde...

Les jours passent et j'oublie tout doucement la prophétie de ce vieil homme que j'aime tant. Presque six mois s'écoulent, je suis encore recherchée par la brigade des mineures de Paris, toujours signalée en fugue. Mon meilleur ami est mon walkman autoreverse. J'écoute très peu de rap, c'est le roots que je préfère, je m'endors en compagnie de Bob Marley et c'est aussi avec lui que je me réveille! Le printemps arrive et avec lui les beaux jours, il fait moins froid, mais pas assez doux pour dormir en plein air. En été la plupart du temps je dors dehors, mais là je choisis le métro parisien, je monte Porte de la chapelle et je vais jusqu'au terminus, puis je reviens dans l'autre sens. La journée quand il fait froid, je dors souvent comme ca, mais cette fois-là ce sera agité! Je me retrouve au poste de police suite à un contrôle de papier... ils sont tout contents de m'avoir retrouvée et je ne partage pas cette joie.

J'ai raison. Le juge pour enfant m'envoie à Nevers dans un foyer, j'y reste quelques heures, mais c'est insupportable et me voilà immédiatement en fugue. Je me fais reprendre bon

nombre de fois et le juge du 18e m'envoie aux quatre coins du pays, rien à faire, le suis attirée comme un almant au cœur de Paris, ma ville natale. Je prends quand même l'habitude de profiter d'un jour ou deux de repos, avant mon grand retour au quartier, pour ceux qui me connaissent, il n'est pas rare de faire des paris sur le temps que je vais prendre pour revenir au Boulevard Ney!Dans ce quartier, je finis par faire la connaissance d'une éducatrice de rue, Norah. Je l'intrigue beaucoup. Elle côtoie beaucoup de jeunes du quartier, elle v est reconnue, mais elle n'ose pas s'approcher. Elle se décide quand même et prend contact, quelle surprise quand elle comprend que je suis une adolescente de treize ans et non un gars! Elle me propose de partir une semaine dans l'Héraut vers Montpellier, avec un groupe de jeunes, beaucoup de parents s'opposeront à ce que je participe au voyage en me montrant du doigt. Envers et contre tous, elle insiste pour que je parte avec eux, elle obtient gain de cause, tout en appréhendant, car elle doit s'occuper d'un groupe et je suis la plus imprévisible!

Mais durant ce séjour, elle observe une certaine maturité de ma part, je veille sur les plus jeunes et je règle certains conflits, c'est un grand soulagement de découvrir que je suis loin d'être celle que les gens imaginent et c'est la bonne humeur que l'on quitte le centre de vacances pour revenir à la capitale. À peine arrivée à Paris, mes vieilles habitudes reprennent le dessus. Une envie folle me prend, j'ai besoin de voir la mer avec les beaux jours, je me décide à partir quelques jours en Italie, à Vintimille, histoire de sortir un peu de mon boulevard. Je prends donc le train Paris-Vintimille, je

me cache dans les bagages à la frontière, mais je suis attrapée par carabinieri. Un petit voyage en voiture de police, visite locale de courte durée, je suis immédiatement remise aux autorités françaises, qui me placent dans un foyer à Nice, avec des enfants avant subi des maltraitances importantes. Dans ce lieu, il y a tous les cas de figure! Moi qui n'ai connu jusque là que des foyers d'urgence pour délinquants, je découvre le vrai sens du cadre de la protection de l'enfance, on dirait un orphelinat pour des enfants en danger! En tous cas, je vois des enfants heureux dans ce foyer, les adultes sont bienveillants, et durant mon séjour, je ne m'y sens pas à ma place, malgré la sincérité des éducateurs. Les histoires que me racontent les autres enfants me glacent le sang. Je suis une rebelle, un gars dans le corps d'une fille, ma colère n'a aucune raison d'exister au sein de ces murs, car je n'ai en face de moi que des enfants innocents, sans une once de méchanceté, des enfants que l'on a envie de protéger tellement ils ont souffert. C'est finalement le cœur gros que je quitte la promenade des Anglais ainsi que cette petite troupe.

Retour à Paris. Et hop! Pour changer, je suis accueillie par la brigade des mineurs, ça faisait longtemps! Ils prennent ma déposition pour cette escapade et décident de me garder en cellule le temps que le juge pour enfant puisse me recevoir. J'aime beaucoup ce juge, mais si je peux je l'évite... nos rencontres sont brèves et éphémères. Après avoir passé toute une nuit au poste, il m'attend au palais de justice, malgré mon escorte policière, je joue de la ruse pour m'échapper, lorsque l'on vit dehors on a souvent froid et je porte donc plusieurs vêtements. Je demande à aller aux toilettes des

filles, et pendant que le policier m'attend devant la porte, j'enlève une couche de fringues, j'ai changé de tenue en quelques secondes... je me fais un chignon et je sors, j'utilise une formule de politesse en m'adressant au policier qui monte la garde, accompagnée d'un grand sourire, pari réussi, il ne me reconnaît pas. Je quitte le tribunal sans avoir vu mon juge. Quand j'arrive sur mon boulevard, cela fait dix jours que je suis partie. Cette fois-là, c'est moi qui perds mon pari, car le plus souvent je fais l'aller-retour dans la journée ou le weekend, mais jamais au-delà.

La vie reprend son cours doucement et je dérive de plus en plus, je navigue sur le bitume des quartiers de Paris, toutes mes journées se ressemblent, j'écume tous les halls d'immeubles où les grands du quartier squattent, ils boivent tous de la bière 1664 dont la bouteille est consignée un franc. Quand j'achève ma tournée, je peux m'acheter des cigarettes pour dix francs et mon flash de Ricard, avec de quoi manger un repas au kebab du coin. Certes j'ai le minimum pour vivre, mais cette situation devient pesante et j'ai vraiment envie de faire autre chose. Mais quand on vit dans la rue à treize ans, comment sortir de cette spirale d'échec ? Pour un adolescent qui traine en ville la nuit, il n'est pas rare de se faire contrôler par les policiers, j'ai pu y échapper à plusieurs reprises, l'inévitable finit par se produire et je me fais coincer. Je me retrouve face au juge pour enfant de Paris. Je lui explique mon attirance pour les rues, qu'il peut m'envoyer aux confins de la France, je serai toujours de retour, attirée comme un aimant. Il faudrait que je sois dans un autre pays pour résister à cette force instinctive. Il m'écoute attentivement et me

parle alors d'une association qui se nomme Vagabondage. Il y a une base à terre en Tunisie, sur une petite ile de pécheurs qui s'appelle Kerkennah, dans le village de Chergui l'association possède deux voiliers, dont la Salvia qui peut accueillir trois jeunes et la Maria-Gilberte avec six places. Le séjour dure une année renouvelable jusqu'à la majorité. Il me montre une photo du vieux gréement ... quel beau bateau! Il me demande si je veux tenter cette aventure. Si cela ne me convient pas, il y a toujours la possibilité de revenir en France. Une aventure avec Vagabondage? Pourquoi pas quand on est une vagabonde comme moi... soudain, ça me parait presque normal d'atterrir dans cette association. Je pense à tout ce qui m'attend si je reste trop longtemps au boulevard, et je n'hésite plus. Je suis vraiment motivée pour partir en Afrique.

Je suis toujours la bienvenue chez mes parents, mais je n'ose plus y aller, pas après tous les soucis que je leur ai causés, ma mère ne sait même pas que tout ce temps, j'étais plus proche qu'elle pouvait l'imaginer, cachée dans les hauteurs de l'entreprise Calberson juste en face de chez eux. Elle ne sait pas que j'ai pu lire sur son visage la tristesse de ne pas avoir de nouvelles de sa petite fille. C'est ce que j'observais lorsque je la voyais partir ou lorsqu'elle rentrait de sa dure journée de travail. Quelle douleur de voir ma mère souffrir à cause de moi! La quantité d'alcool que j'avale pour oublier grandit au même rythme que cette tristesse, vraiment je ne suis pas fière d'en être là. Le juge informe mes parents de mon projet de départ avec cette association, ils sont heureux, enfin je ne serai plus en fugue! Les jours défilent très vite avant le départ, j'ai une pensée pour pépé Dédé, je file vite le voir

pour lui annoncer que la prédiction qu'il a faite il y a plusieurs mois va se réaliser. Je lui explique mon départ sous peu pour la Tunisie sur une petite ile de pécheurs, je lui raconte tout dans les moindres détails. Je ne reviendrai que dans un an, si tout se passe bien. Je lis sur son visage la joie qu'il partage avec moi, mais il n'oublie pas la suite de sa prophétie, il me sourit « sois prudente *baby boy*, et bon voyage ... » je lui réponds de prendre soin de lui et de m'attendre. C'était la dernière fois que je le voyais, car pépé Dédé est décédé durant mon premier voyage. Mon papy de cœur repose en paix.

Le moment du départ arrive, c'est Robert lui-même qui vient me chercher chez mes parents. On se dit à bientôt. Ma chère famille que j'aime tant. Je ne prends pas l'avion toute seule, je fais la connaissance d'Anthony qui vient de Vendée, c'est un ancien de Vagabondage et Christophe qui vient de Brest, pour qui c'est aussi une première. Nous voilà tous les trois direction Tunis, le voyage se passe très bien, puis Nanar nous attend à l'aéroport est nous passons la nuit dans un hôtel. Le lendemain une longue journée nous attend, car nous voyageons en train en direction de Sfax pour prendre le ferry et arriver sur l'ile de Kerkennah. Ca y est, je suis loin de la France, loin de Paris, loin de ma famille et mes amis, loin du boulevard. J'ai guand même une boule au Bizarrement, mon ancienne vie me manque, mes habitudes me manquent, c'est assez ambigu, car je ne supportais plus mon quotidien où l'avenir ne pouvait que se dégrader, je ne pouvais plus faire pleurer ma mère et la laisser. Pourtant, j'y étais attachée, à cette existence dans la rue, j'y avais mes

repères, une forme de confort et de sécurité. Je dois me réinventer. J'envoie beaucoup de lettres à mes parents, leur disant que je suis bien et qu'ils me manquent. Les jours passent assez vite et je m'adapte bien au groupe et aux habitants de Kerkennah, je trouve mes repères. Ces gens sont très accueillants, et ont l'habitude de voir de nouveaux jeunes, et pour nous mettre à l'aise ils nous proposent souvent de partager leur quotidien : un match de foot en famille sur la plage, une partie d'échecs pour ceux qui aiment avec notre ami Mondji. Les pécheurs nous invitent aussi souvent à partir en mer avec eux sur la felougue, j'aime bien. Je découvre progressivement l'île du nord au sud et d'est en ouest. Elle a seulement dix kilomètres de superficie, ça change, c'est vraiment petit en fait. Et être entourée d'eau c'est génial! J'ai également fait la connaissance du bateau Ikamoina, et Dénis son capitaine, il est français et vraiment sympa, il partage ses connaissances de marin et pour ne rien gâcher, il est courtois, d'une grande politesse et toujours souriant.

Sur l'île, Vagabondage a participé à la construction du loud des Kerkennah, un bateau qui n'est pas fait pour la haute mer, mais c'est idéal pour de belles balades le long des cotes, grâce à sa coque basse. Seuls des adultes expérimentés peuvent le faire naviguer, mais j'ai eu la chance de participer aux dernières peintures, c'était comme un jour de fête! Nous disposions aussi d'une petite felouque pour apprendre à manœuvrer, j'étais plus douée pour la marche arrière a la voile, à l'insu de mon plein gré! Combien de fois j'ai chaviré, je ne compte plus...

Voilà déjà six mois que je vis sur l'ile, les pêcheurs aiment partager leurs connaissances et m'ont appris à réparer des filets, poser des nasses, aller à la pêche aux alvins, aux poulpes, aux éponges et pour couronner le tout, ils nous invitent à partager le couscous au poisson, préparé par la maman! Le grand jour arrive enfin la Maria-Gilberte arrive dans la nuit et attache ses amarres au port d'Elatava, toute l'équipe se prépare pour aller la voir. Comme prévu, je tombe sous le charme de ce vieux gréement, magnifique thonier avec tant de détails d'ornement, tout en bois, ses peintures bleu clair, avec du blanc avec un jaune vivifiant et un rouge éclatant, arborent ses couleurs depuis sa renaissance en 1986. Le bleu, c'est ma couleur préférée, bleu couleur de l'âme, le blanc pour sa pureté, le jaune pour sa force, et le rouge pour son amour... Comment ne pas se passionner pour une telle beauté? La Maria Gilberte a conquis mon cœur.

Le chantier commence. J'apprécie de passer mes journées sur la Maria, un carénage qui va durer six mois. Il lui faut une révision complète : vérifier les bouts, nourrir les poulies afin que le bois ne casse pas, nettoyer les cuivres, passer des seaux d'eau salée régulièrement pour que le bois du pont ne sèche pas et crée des fuites fort désagréables lorsque l'on dort. En plus des gros travaux comme changer les borders abimés par les tares, il y a tous les équipements électriques et instruments finissant [eur]: par moteur, aspirateur, déssalinisateur (pour transformer l'eau de mer en eau douce et ne pas manquer d'eau pendant les grandes traversées), compresseur, ventilateur et j'en oublie! Je ne suis pas fan de l'électronique, mon penchant va plus à la coque, j'y mets tout

mon cœur et apprécie le contact du bois, travailler cette matière chaude, en imaginant son voyage depuis la mer Rouge. Je déserte de plus en plus Chergui pour le port d'Elataya, le groupe de jeunes à bord est déjà complet, i'espère quand même pouvoir partir sur la Maria, il faudrait qu'un jeune me laisse sa place ... Et voilà que, par chance, Marie-Laurence voudrait se poser un peu à terre et préfère rester en Tunisie. Robert nous explique qu'une place s'est libérée et qu'il va falloir montrer nos motivations pour pouvoir naviguer. Le retour est prévu pour l'Égypte en passant par la Crête. Plus déterminée que jamais et tenant à le montrer, j'accomplis avec passion toutes les tâches, me transformant petit à petit en apprentie. Je deviens experte en matelotage, épissure, surliure des fourrages, art des nœuds et art de la voile, ainsi que pour tout ce qui concerne la bonne marche du navire. Seules les manœuvres au moteur dans les ports sont effectuées par les skippers, sinon j'apprends tout, par exemple faire son point sur une carte pour déterminer la position.

La Maria est équipée d'une énorme bibliothèque qui aborde tous les sujets, de quoi avoir une occupation tous les jours d'une traversée en mer. Les mois passent et ma bonne volonté ne faiblit pas, le jour arrive où la Maria est enfin prête à la mise à l'eau. On procède à l'aide d'une grue pour bateau, je reste à bord à ce moment-là, et Robert en profite pour m'annoncer que mes efforts seront bientôt récompensés, je vais naviguer ... c'est à moi que l'association attribue la place restante! Certes, l'ambiance accueillante de Kerkennah et cet amour que je voue au loud et à toute l'équipe vont me

manquer, mais quelle joie de naviguer sur ce vieux gréement enfin remis en état!

Après avoir fait un long tour de l'ile pour dire au revoir à toutes nos connaissances, nous organisons un énorme repas tous ensemble pour fêtes le grand départ vers la mer Rouge. C'est fini, je ne verrai plus les deux palmiers au bord de la jetée devant la maison... me voilà à bord pour de nouvelles aventures, sur les traces de Henry de Monfreid pour découvrir la Mer Rouge, mais avant je vais naviguer sur les traces d'Ulysse. On n'y est pas encore, il faut régler toutes les formalités qu'occasionne une sortie du territoire.

À l'intérieur du navire, à l'arrière quatre adultes peuvent dormir, séparés du grand carré où l'on cuisine et mange par un petit couloir. Il y a aussi un espace bureau avec ordinateur pour pouvoir suivre une scolarité à peu près normale et créer des bulletins qui racontent notre vie à bord. Pour compléter, il y a deux bannettes, je dors dans celle du haut et Nadia en bas, et encore quatre autres à l'avant, avec le puits à chaine, un établi et les toilettes avec le coin douche. Le 11 février 1995, la Maria-Gilberte et tout son équipage appareillent pour Sfax, située à 21 milles. Nous partons vers le début d'après-midi, il n'y a pas de vent, obligé de mettre le moteur, il nous faut six heures pour arriver. Tout le monde prend son tour à la barre sauf Christophe et moi. Notre cap est 335 degrés et je vois qu'Ali en a assez, sans hésiter je prends spontanément la barre, je n'ai pas le temps de comprendre ce qui se passe, nous voilà avec un cap de 180 degrés! Le capitaine sent immédiatement ce changement et vient pour remettre le bateau sur sa route. Mais ce n'était pas si mal pour une première fois ! Arrivés à Sfax, notre journée est bien chargée : préparer le ravitaillement, faire une demande d'autorisation de quitter le territoire, et j'en passe. Le vrai départ se tient le mardi 14 février, une pensée pour mon papa qui est né en ce beau jour.

Quel soulagement, enfin une grande traversée, direction la Crête, toute la journée le soleil nous accompagne, un petit dauphin vient tout près, puis deux, puis trois pour embellir ce merveilleux voyage. Je crois rêver, ils jouent avec l'étrave de la Maria on dirait qu'ils se murmurent des secrets. Je peux m'installer dans les filets à l'étrave, soutenue par le bout dehors et sentir les vagues, presque les caresser. Le dauphin doit sentir mon émerveillement, il semble me sourire, image qui reste gravée dans mon cœur. Pendant six jours, nous mettons en place les quarts qui se succèdent toutes les deux heures. J'aime quand la nuit tombe déjà et que je commence le premier quart, avec le second du bateau Rico. La mer est calme et le ciel clair, il y a très peu d'étoiles, les heures passent vite et j'apprécie vraiment le calme qui règne à bord, un silence magique, juste interrompu par les grincements des cordes qui travaillent sous le poids des voiles gonflées. Cette façon qu'a la Maria-Gilberte de glisser sur la mer ... sensation unique.

Il est déjà l'heure de réveiller Laurent et Christophe, qui n'est pas en état ... le mal de mer ! Je tiens donc compagnie à un autre capitaine de la Salvia, Laurent. Sa spécialité c'est la voile, il n'aime pas les moteurs et ne s'en sert vraiment qu'en

cas de besoin. Un vrai marin, un vrai breton comme il le dit souvent. Il est 2h30 du matin, le vent se lève et la mer s'agite. Ah! La Méditerranée si imprévisible et si rapide ... Dehors il commence à pleuvoir, nous sommes six sur le pont et le vent nous pousse de tous les côtés. Notre appétit s'est envolé, notre bout dehors n'a pas fait long feu, il s'est cassé en deux! Nous devrons arriver au plus vite en Crête. Pour ma première nuit en mer ce n'est pas trop mal. Le vent se calme vers 6 heures du matin, je pars me coucher dans le carré dans ma bannette. Il fait trop chaud et je ne supporte pas de rester à l'intérieure, j'y ai le mal de mer à cause des odeurs de gasoil. Beurk. Je remonte à l'air libre sur le pont prendre et aperçois une bande de dauphins. Ce mot est magique, à peine prononcé, tous les jeunes du bateau, malade ou pas, arrivent pour les admirer! Une fois les dauphins repartis chacun retourne à sa couchette, les yeux pleins de rêves qui les aident à surmonter la solitude du mal de mer persistant.

La nuit suivante, j'entends la grand-voile se déchirer. Je me dis « il ne manquait plus que ça ! »Je me lève d'un coup pour réveiller Anthony et Ali qui prennent un sacré coup de speed. Ils s'y mettent à trois pour affaler la grand-voile, Raynald est à la barre, Laurent et le second choquent les drisses de la corne et du pic; je suis chargée de tenir l'écoute de la voile d'artimon. Je suis bien consciente que si je lâche le bout on sera tous violemment fouettés, car un bout en dérive peut être aussi puissant qu'un tuyau d'eau à pleine puissance !Le vent souffle si fort que je décolle, monte et descends dans les airs, je perds l'équilibre et pars embrasser le mat d'artimon et sa cloche sonne !Moi aussi je suis sonnée, j'ai mal à la tête et

j'ai interrompu la manœuvre, mais j'ai gardé précieusement le bout dans mes mains !Je n'oublierai jamais cette première navigation... ce jour-là on me baptise *la grenouille*. Je deviens le fidèle second de la Maria-Gilberte, pour elle je réponds toujours présente. Ce surnom vient de film de Polanski PIRATE et son personnage Jean Batiste Grenouille, j'ai bien rigolé lorsque j'ai vu le film pour la première fois à bord. Face à cette mer déchainée, on se sent petit, aussi petit que notre cher thonier, malgré ses 25 mètres, les vagues semblent géantes nos yeux lavés par le sel embrassent du bleu à perte de vue.

Je constate que l'équipage est fort et solidaire face aux intempéries. Une nouvelle relation s'instaure entre nous et chacun est fier des uns et des autres, que des vrais matelots à bord, comme le chante Brassens, glorifiant sans le savoir notre exploit. Pendant la tempête malheureusement plusieurs taquets ont été arrachés, ce qui explique que les écoutes de grand-voile ont lâché. Notre itinéraire doit être modifié, direction Malte, le port de La Vallette, le plus porche pour effectuer la réparation du bout-dehors et recoudre la grande voile, et vérifier et changer tout ce qui a cédé lors de la traversée. Nous devrions rester six jours, en espérant être prêts ensuite pour aller en Grèce le plus rapidement possible. L'appel de l'Égypte résonne dans mon subconscient depuis petite fille, le décor égyptien me fait rêver... Et bien c'est raté.

Nous mettons presque un mois pour remettre le bateau en état, de nouveaux problèmes s'ajoutent à la liste. On décroche l'autorisation d'aller visiter la ville, c'est sympa,

mais vivement l'ambiance des terres d'Afrique ! À Malte, avec les autres membres de l'équipage, je découvre une ville en fête, peuplée de masques vénitiens. Ce carnaval costumé est très apprécié de la population locale ; j'ai l'impression d'être dans le passé, à Venise, pourtant je n'y suis jamais allée. Nous sommes au sud de l'Italie, pourtant tout le monde parle anglais, quelle galère! Heureusement, il y a des voyageurs, des marins, pour partager un moment convivial. J'aime l'esprit de la mer, les gens sont ouverts et accueillants, on passe de longues soirées à raconter des exploits de vieux loups de mer. On doit tous attendre patiemment de pouvoir reprendre la mer, pécher à la traine et revoir les dauphins. Souvent, j'en rêve la nuit et je les espère le jour, j'ai beau les voir et les revoir c'est toujours avec la même magie que le charme opère.

J'aime les ambiances à bord, les détails qui ornent notre navire, des bouts de partout pour faire marcher l'ensemble, chaque chose a un nom spécifique, voire très surprenant. La première fois où j'ai entendu « les couilles de chat sont coincées », j'ai dit « Quoi ? »En effet ce n'était pas une blague, imaginez plusieurs grosses perles en bois qui permettent de faire glisser la baume de pique... Incroyable, pendant cette traversée je me découvre une passion pour le matelotage « l'art des nœuds » grâce à Christophe, notre ami pécheur et breton, m'apprend à fabriquer une pomme de pouline, cette rondeur parfaite c'est pratique lorsque l'on doit jeter les amarres et que l'on a besoin de beaucoup de corde, le poids aide au lancer et c'est aussi sympas en porte- clés. Nœud de chaise, nœud de cabestan, nœud en huit et pour les

plus motivés, surliure, épissure, fourrage, les pompons artisanaux et tous les nœuds sont aussi beaux les uns que les autres et chacun a son utilité précise. Je me perfectionne de plus en plus, je fabrique avec beaucoup de patience les pompons, c'est très important pour protéger les voiles, car celles-ci frottent aux haubanages et s'usent assez rapidement. J'ai dû en fabriquer une trentaine, cela m'a fait une corne épaisse sur mes mains à force de travailler avec des bouts. À bord nous faisons des concours pour savoir qui fait le plus rapidement le nœud de chaise, avec sa petite histoire du serpent qui entre dans le puits qui en fait le tour et ressort ... J'apprends également à recoudre des voiles ; il y a toujours du travail à bord d'un bateau et c'est ce que j'ai pu constater depuis mon arrivée en Tunisie.

Cette vie me ravit, car tout est intéressant, du matériel de pêche jusqu'à l'observation des étoiles, la navigation, l'agréable sensation du vent qui souffle légèrement sur les voiles, et nous fait avancer à une allure qui correspond bien à la Maria. Entre les quarts, pour meubler les moments d'attente, plusieurs personnes jouent de la guitare, et c'est là que commence mon initiation, car la majorité l'emporte. J'aime bien la flute également, mais il n'était pas rare de constater la disparition des flutes sur le bateau et j'ai retrouvé la mienne bouchée avec du silicone ... Visiblement cet instrument à vent n'était pas bien vu de tous et sur un bateau mieux vaut être un bon joueur! Ma flute n'était que la énième victime à subir le même sort! Djembé, harmonica et guitare, eux, ont bien leur place et ensemble cela rend plutôt bien. Ça égaie la vie au quotidien de rire de notre bêtise et

nous moquer, avec quelques petites chamailleries bon enfant. On parle de six adolescents dans un espace si réduit, avec aucune échappatoire, si ce n'est en haut du mat, sur les barres de flèche ou tout à l'avant dans le filet et tout à l'arrière. On fait très vite le tour. Les premiers poissons péchés font leur apparition, mérou, dorade, thon que de merveilles appréciées de tous. Notre capitaine assure et nous prépare des pâtes fraiches au mérou, tout simplement délicieux, chacun à notre tour, on prépare du pain pour tout le monde, pizza maison et quiches. Seul le fromage français manque à l'appel depuis la Tunisie. Ailleurs, le fromage le plus connu c'est le cheddar et le beurre en boite, affreux ! Heureusement, Robert vient régulièrement nous voir et nous gâte avec des produits du terroir français, mais le plus important c'est qu'il nous apporte le courrier.

J'aime entendre cette synchronisation des cordes qui grincent doucement sous la force du vent arrière, sentir l'élan du bateau malgré sa masse et partir à toute allure. Je suis tellement fascinée que j'en oublie le mal de mer. Cela dit, il reste rare, se manifeste par mauvais temps ou tout simplement à cause des odeurs de gasoil que je ne supporte pas. Les nuits aussi sont superbes, le sillage se distingue grâce au plancton qui brille comme une trainée de lumière dans la mer. Les paysages maritimes splendides, au-delà de ce que je pouvais imaginer, m'aident à retrouver la paix intérieure. La Maria Gilberte me fait ce présent, celui d'apprendre à me connaitre et à faire jaillir le meilleur de moi-même. Un vieux sentiment d'enfance renait à bord, un sentiment mis de côté depuis bien trop longtemps maintenant. La confiance. Je sens

qu'une page sombre de ma vie se tourne, ça a commencé le jour de mon envol de Paris, un chapitre se termine et je démarre sur autre chose. Je suis bien, je sais que je suis dans mon élément, je peux travailler pendant des heures sans voir le temps passer, en témoigne la corne aux mains, qui durcit de jour en jour. Je ne pense qu'à apprendre, apprendre et encore apprendre. Pour qu'un jour je puisse moi aussi laisser mon empreinte à bord, témoignage de mon amour pour ce vieux gréement

Nous voilà enfin arrivés en Crête au port de Hania, l'Île est très jolie et j'aime l'architecture, ça chante le sud, le soleil. Je fais la connaissance de deux propriétaires de voilier sympas, Cécile et Alain du bateau le Blue Bird et une famille qui nous accueille à bras ouverts, ils connaissent bien la Maria Gilberte pour l'avoir croisée à plusieurs reprises depuis 1992 avec la première génération de jeunes. Le marché chante le sud, maintenant je suis pressée de découvrir l'histoire de Knossos, la mythologie de la Crête et faire connaissance avec les habitants, mais ce n'est vraiment pas facile de parler le grec. Une belle découverte.

Mais rapidement, le bateau se prépare à rejoindre Port-Saïd en Égypte. À bord, tout le monde est pressé de reprendre la mer, comme des assoiffés. Juste avant le grand départ, deux jeunes font une connerie, sous l'effet de l'ouzo, ils tentent un casse, résultat des courses une vitrine brisée, un piano endommagé, deux guitares volées, bref la catastrophe! Les autorités montent à bord à 2 heures du matin et arrêtent les deux jeunes concernés. Ils sont jugés assez rapidement et

écopent chacun d'une amende à payer, une chance pour eux, ils auraient pu se retrouver en prison juste avant leur majorité. L'aventure se finira là pour eux, on les emmène à Hurgada où ils prennent l'avion pour rentrer en France.

On part enfin pour l'Égypte, pays de mon cœur. J'aime les pyramides et je suis attirée par cette culture, les dieux pharaons, je sais aussi qu'on va y faire de la plongée, l'eau y est tiède, les fonds marins riches de végétation, de poissons, de corail merveilleux, c'est un petit paradis sous les mers. En attendant, je m'initie à la lecture, pour commencer, impossible d'échapper aux aventures de Henry de Monfreid, tous ses ouvrages me rendent encore plus proche de la mer, tout comme Le vieil homme et la mer de Hemingway. Nous arrivons à Port-Saïd puis empruntons le canal de Suez. Nous mettons deux jours pour le traverser, avec à bord un pilote obligatoire, qui nous guide. Ca y est, nous sommes en mer Rouge! Hurgada nous attend: une ville bien touristique, à la population métissée chrétienne et musulmane. Il y a beaucoup de taxis, pas très chers, et de très nombreux restaurants de cuisine locale. Les marchés sont parfumés et pleins de couleurs, je peux savourer ma boisson préférée, du sucre de canne fraichement pressée, un vrai régal! Les autres préfèrent le jus de pamplemousse ou d'autres saveurs locales. La ville compte une multitude d'hôtels et de magasins de souvenirs, on peut acheter des bijoux en argent avec notre prénom inscrit en égyptien. C'est comme je l'avais imaginé, nourrie de nombreux films et des documentaires. Nous ne restons pas longtemps et en plus une rencontre désagréable va mettre un frein à ma liberté.

Je me promène en ville avec Nadia, nous sommes venues en taxi, pour faire quelques courses. Nadia a très envie d'une glace, notre argent de poche nous permet ce petit plaisir. Sans faire attention, nous nous retrouvons dans une ruelle déserte, ou presque, à ce moment-là un homme surgit de nulle part et ses intentions ne sont pas sympathiques. Je lui oppose donc mes poings, le mets à terre, nous repartons en le laissant au sol. Nadia a eu très peur et moi je suis remplie de colère, mais surtout j'ai super mal à la main droite. En regardant de plus près, je vois ses dents plantées dans ma peau, quelle horreur! Avec Nadia terrorisée et le sang qui ma blessure, je dois réagir au plus vite. Heureusement, nous tombons nez à nez avec Rico, le second du bateau, venu acheter une gourmette en argent. Il nous entraine dans une boutique dont il connait le propriétaire, Adil. Ma copine raconte notre mésaventure pendant qu'Adil nettoie ma plaie, il a de l'humour et une bonne tête, j'ai confiance, il rigole en me félicitant. On décide de tous retourner à l'endroit où on a laissé notre agresseur, le pédophile a déjà disparu. Fin de l'histoire. Non! Parce que le lendemain, les autorités égyptiennes montent à bord pour m'arrêter! Heureusement, ils m'auditionnent sur place, je leur explique ce qui s'est passé. Ils me regardent et le chef rajoute que les femmes ne frappent pas les hommes ici. Je n'ai plus le droit de descendre du bateau sans être accompagnée d'un adulte. Quelle colère! C'est quand même notre agresseur qui nous voulait du mal pas l'inverse !Bref, malgré l'injustice je prends sur moi. J'ai essayé d'oublier cette histoire, car je suis quand même en Égypte, avec plein de belles choses, ça serait trop dommage de tout gâcher à cause d'un sale type.

Il me reste une étape cruciale, mon baptême de plongée sous-marine; dans un des coins les plus paradisiaques pour la faune maritime. On fait un dernier ravitaillement pour aller à Giftun, île habitée par les Militaires, où nous commencerons la plongée. J'appréhende de descendre à dix mètres en apnée. Je peux rester des heures dans l'eau à chercher des coquillages, mais ca n'a rien à voir! Nous sommes sur une côte au sable fin, d'une telle douceur, seul un tableau peint avec délicatesse pourrait transmettre le charme de ce spectacle unique, dans un silence d'or une famille de dauphin habite le lagon. C'est incroyable, ils viennent nous chercher devant le bateau et nous invitent à un ballet de marsouins. Ils n'ont pas peur et n'hésitent pas à nager collés contre nous, comme dans les contes de fées. Je suis pressée de mettre ma combinaison de plongée et me voilà déjà dans le zodiac avec ma bouteille sur le dos et plusieurs kilos autour de la taille. Je me demande comment ne pas couler avec un tel arsenal. Fred m'invite à le suivre dans l'eau et incroyable, je flotte! Je commence mon immersion dans les bras de la mer Rouge, je vais enfin pouvoir respirer comme un poisson dans l'eau, pendant une heure. Détendeur à la bouche, je respire bien, peu bizarre, mais pas désagréable. m'accoutumer, si je respire trop d'air mes poumons se gonflent et j'ai tendance à remonter à la surface. Je comprends que si je vide bien mes poumons, je peux même me coucher sur le sol comme une feuille. C'est assez rigolo.

Une fois mes repères pris, je découvre plein de poissons, du plus gros au plus petit, je m'amuse.

D'un coup, j'entends des bruits, comme si un gros poisson mangeait quelque chose de dur. Ce sont des poissons-perroquets, presque de ma taille, qui mangent le corail! J'observe aussi des familles de poisson-clown, des requins de récif, la raie manta, quelle splendeur, aussi majestueuse avec sa forme de guitare. De retour à la surface, on remonte dans le zodiac et chacun des jeunes apprend à manœuvrer, c'est plutôt plaisant de pouvoir avancer à toute vitesse et il faut bien s'accrocher ... évidement le jeu quand on pilote est d'essayer de faire tomber les autres à l'eau! Le top. Crise de fou rire collectif.

Ce soir-là le groupe a prévu une fête pour mon anniversaire, d'abord un repas d'enfer, des beignets d'aubergine gratinés à souhait, le tout arrosé de boisson gazeuse et d'eau fraiche, à table tout le monde crie et se chamaille, sans savoir qu'une caméra filme, cachée par Christian. Second, expert en réparation de moteur et c'est un bon marin. Assise sur un banc, je ne suis pas très à l'aise avec leur initiative, c'est à croire que j'en ai oublié mes quinze ans! Ensuite viennent les nombreux gâteaux préparés par Nadia, Fred le capitaine et sa compagne Viviane, qui est venue faire un bout de navigation avec nous. Tout est délicieux, la tarte au citron avec et sans meringue, en guise de bougie on pose une petite bouteille de tabasco pour le chiffre 1 et une authentique bougie en forme de chiffre 5. L'un de nous secoue une bouteille de coca et l'ouvre en arrosant vraiment tout le monde! Quelle galère

après, il a fallu tout nettover, et ca collait partout! Je recois de beaux cadeaux et je suis contente de cette fête à bord. J'imagine qu'il n'était pas toujours évident pour les adultes de faire face à autant de mentalités différentes dans notre groupe, c'est avec courage et détermination qu'ils ont réussi cet exploit. Cette aventure, ce n'est pas tous les jours facile, pourtant c'est l'école de la vie, avec des valeurs fondamentales. Avec le temps, les notions deviennent plus familières, les mentalités changent, évoluent, l'égoïsme s'efface tout doucement, le groupe commence alors à exister, dans sa fragilité, chacun essaie de trouver son équilibre, faire sa route parmi les dangers de l'existence, apprendre à écouter les plus anciens qui ont déjà navigué et qui connaissent les pièges à éviter. Les adultes sont là pour nous faciliter la tâche et nous faire gagner du temps, ils partagent leurs expériences, mais là aussi le message ne passe pas tous les jours :

```
« Oui je sais! » « Laisse-moi faire » « C'est mon problème » « Je t'emmerde vieux con »
```

Les adultes rectifient et disent :

- « Non tu ne sais pas tout »
- « Je n'ai pas envie que tu te plantes »
- « C'est aussi mon problème » « Je t'aime bien jeune con »

Lorsque nous épuisons nos vivres, nous retournons à Hurgada passer quelques jours à terre. Je m'y suis acheté une bague en argent, un teeshirt Red Sea et trois scarabées bleu doré. Je les aime beaucoup, quand j'étais petite fille, mon père

m'emmenait tous les ans voir la famille en Algérie pendant l'été, souvent sur les plages je voyais plein de scarabées noirs et je trouvais ça si beau, c'est resté associé au décor des plages d'Algérie. Ma mère étant française, elle avait plus de mal avec les pays chauds, elle ne nous accompagnait jamais et il faut dire qu'elle travaillait tous les jours pour subvenir aux besoins de la famille. Comme à mon habitude, j'achète de nombreuses cartes postales d'Égypte et j'écris à mes parents et dans mon enveloppe je glisse du sable fin de l'ile Giftun.

Une fois le ravitaillement effectué et le courrier envoyé, nous reprenons la mer pour plusieurs jours, direction le phare de Sanganed, un des plus beaux récifs coralliens, avec au milieu ce phare. J'aime ce symbole, il permet aux marins de se guider, savoir que l'on arrive bientôt, que l'on se trouve pas loin d'un port. Durant notre traversée du canal de Suez, nous avons pu voir au loin le phare d'Alexandrie, dire qu'il a été construit sous le règne d'Alexandre le Grand... après ça, destination l'Érythrée, le Soudan, Djibouti.

Sur le trajet, on n'oublie pas de consacrer un peu de temps pour faire des exercices de math ou français. J'aime bien la lecture, mais cela ne m'aide pas à faire moins de fautes, normal, quand je lis, je lis, je ne regarde pas l'orthographe! Décidément elle n'est pas ma meilleure amie. Afin de compléter notre apprentissage, nous devons écrire un bulletin qui explique notre vie à bord et comment se déroule notre quotidien. On a accès à tous les outils informatiques et on peut réaliser des films sous- marin grâce aux cameras étanches pour montrer la magie de la faune maritime. De

quoi faire du bon travail! Quelle chance de vivre ce quotidien sur la mer et d'apprendre autant de choses, j'aime m'exercer à faire un point sur une carte, calculer les distances de notre point de départ à notre point d'arrivée, pouvoir donner un cap précis pour arriver à destination. Merci au créateur de GPS, car au sextant c'est beaucoup plus compliqué et en plus il faut des nuits bien étoilées! En mer, il existe des fréquences spécifiques pour pouvoir communiquer à l'aide d'une VHF, outil indispensable pour se contacter entre voisins de bateau, entendre la météo, faire son approche dans une capitainerie et demander une autorisation d'accoster au port? Elle sert également à te sauver la vie quand tu es un voilier en péril, le premier bateau à entendre l'avis de détresse va te porter secours, c'est la solidarité maritime entre humains, entre marins.

Assise à l'arrière du bateau, je réfléchis à la manière de garder toutes ces images en tête, ces merveilleux couchers de soleil, la sensation de béatitude quand chacun fait de son mieux pour la bonne marche du navire, un sentiment de sérénité que je pourrais décrire comme les portes du paradis, là où le temps s'arrête et le silence de la nature éclot, une pause qui nourrit notre âme, le tout bercé dans l'antre de la Maria, robuste bateau où l'on se sent en sécurité.

Un jour, je suis seule à la barre, tout est tranquille, un des jeunes me regard avec le sourire et s'installe à côté de moi. Je vois à son expression qu'il a fait une boulette, mais laquelle ? Il finit par me dire, tout sourire « Fati, tu as déjà vu une manœuvre de sauvetage ? Surprise de sa question, je réponds

« non ». « Ben regarde ». Et là, il plonge en pleine mer. En très peu de temps, je lui jette la bouée de sauvetage et je gueule « un jeune à la mer ! »Je suis impressionnée, car avec le moteur, le bateau avance très vite, de quoi le perdre de vue en très peu de temps, pris dans les remous des vagues ... catastrophe ! Heureusement, les adultes font vite demi-tour comme les voiles ne sont pas sorties. Remonté, le jeune avoue qu'il ne pensait pas que le bateau glissait sur l'eau aussi vite, il a été surpris de se retrouver tout de suite si loin, il s'est mis en danger, quelle histoire !

On approche à présent du Soudan, c'est incroyable comment tout change, il semble que la faune maritime soit plus sauvage, le désert plus aride, je vois des pierres brutes, une terre sèche avec très peu d'arbres et aussi de surprenantes chèvres sauvages sur les arbres, en train de brouter les feuillages. La musique que je peux entendre est celle de Bob Marley, toujours présent et sur tous les continents. Tout doucement, je me rapproche des terres de Hailé Sélassié, la terre promise des rastas, les terres d'Éthiopie. Je décèle une grande pauvreté, contraste avec l'Égypte et ses splendeurs. C'est vraiment un pays à part et si seulement ceux qui possèdent trop apprenaient à partager avec ceux qui n'ont rien, lorsque l'on échange avec sincérité l'homme le plus pauvre se sent riche, d'une richesse bien logée et gravée dans son cœur. On continue notre voyage, le cœur plein d'émotion face au Soudan et son histoire, qu'allons-nous découvrir en Érythrée ?Après des siècles d'occupation turque, une pincée d'occupation portugaise, soixante-dix ans d'occupation italienne, dix ans d'occupation anglaise et encore trente ans

de main mise éthiopienne. L'Érythrée, pourtant connue depuis les temps les plus reculés, n'a jamais eu d'existence propre. Le plus invraisemblable c'est cette mosaïque de peuples très divers, qui se retrouvent dans une galère commune. La guerre, les conditions d'occupation ont poussé des hommes très différents à s'unir pour survivre : des musulmans, des chrétiens, parlant le Tigrinia, le tigré et l'arabe sans compter plusieurs dialectes bien vivants. Ils ont pourtant quelque chose en commun ; cette terre, elle-même si variée. Ce peuple est si accueillant, si aimable, si démuni dans de nombreux domaines et pourtant si fier d'être enfin lui-même.

Tous les jours, c'est pêche. Après la pêche à la traine, nous rencontrons des connaisseurs de pêche au harpon. Un jour, que j'accepte de faire une plongée en apnée pour chercher des mérous, nous sommes alors nombreux à bord, onze personnes pour le moment, pour nos menus, nous n'avons que l'embarras du choix : mérou, carangues, thons, barracuda... Le seul problème c'est la grosse taille de certains poissons, il faut réfléchir à deux fois avent de tirer! Nous revoilà ancrés sous le vent du récif, à l'eau, armés du fusil sous-marin prêts à parcourir cette jungle subaquatique où règne vraiment une activité débordante. Les plus gros poissons mangent les plus petits et les plus petits mangent ce qui est minuscule. Il m'est difficile d'utiliser un harpon, je préfère la surprise de la pêche à la traine, c'est un autre état d'esprit, moins chasseur. Les poissons dans l'eau sont si beaux, nagent en famille, je suis sensible à ces conditions, je me sens trop prédatrice. Ce jour-là, ce n'est pas grâce à moi que nous mangeons du poisson... À Massawa, la Salvia, second bateau de l'association Vagabondage, nous attend avec Ben comme skipper à son bord ben en compagnie de trois jeunes, un équipage sympa !La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était juste avant de quitter l'île de Kerkennah, il y a plusieurs mois. Les retrouvailles sont mémorables, surtout que pour la fête l'équipage de La baleine blanche nous rejoint, c'est le voilier d'une autre association pour les jeunes. Moment heureux et singulier que cette rencontre dans un pays lointain. Malgré l'ambiance festive impossible de ne pas prendre conscience de ce qu'il y a autour de nous, je découvre que un pays en reconstruction après presque trente ans de guerre civile, juste en face de la Maria, un immeuble est criblé des impacts des bombes qui ont défiguré Massawa.

Malgré ce que représentent les hommes blancs dans leur histoire, les Érythréens sont accueillants, sans doute que c'est plus facile, car nous sommes des enfants, je sais que les voyageurs au cœur léger trouvent toujours de la bienveillance sur leur chemin. Nous sympathisons avec une famille éthiopienne, les filles de l'équipage sommes conviées à dormir chez elle, tout le monde parle anglais et c'est vrai que ce n'est pas ma langue préférée, mais on arrive à se comprendre. J'ai l'honneur de participer à la cérémonie du café, quelle merveille, quel amour dans cette préparation méticuleuse. J'entre dans l'appartement en foulant un tapis de fleurs fraiches, dispersées sur le sol et parfumant toute la maison. Le mère fait griller du café et nous offre du khat, quotidiennement plante locale qui accompagne

Éthiopiens, les Djiboutiens et les Yéménites aussi, elle permet de supporter la chaleur, ce sont de petites pousses vertes à mâcher, puis il faut former une boule et la caler dans la joue. On a l'impression d'être un hamster! La préparation du café se termine et je savoure le meilleur café de ma vie, mes sens s'en souviennent encore. Encore aujourd'hui, quand je me retrouve dans jardin en fleurs, ou un endroit qui fleure bon le jasmin, un flash de sensations me renvoie instantanément dans ma mémoire, mes pieds nus sur le tapis de pétales, comme du velours de fleurs fraiches, une douceur associée au un parfum envoutant envoûtant et délicieux.

C'est une certitude, j'aime l'Afrique, ses habitants et ses nombreuses cultures. Mais le moment est venu de repartir pour l'Égypte. La navigation devient horrible, nous avons des impératifs de date, mais le Khamsin ne l'entend pas ainsi, ce vent du désert est puissant réputé pour durer cinquante jours, on a beau lancer le moteur à pleine puissance pour avancer, je vois la Maria reculer... Le capitaine décide de tirer des bords pour arriver, rien n'y fait, les éléments ont décidé de contrarier notre retour à Hurgada. Nous sommes obligés de revenir au mouillage. Après quelques jours à attendre que ca se calme, heureusement, pas cinquante, nous réussissons finalement notre traversée et arrivons à Hurgada, on y retrouve Robert, mes amis et un arrivage de nouveaux jeunes dont Charly, qui ne trouve rien de mieux pour un premier contact que lancer « bonsoir je m'appelle Charly et je n'aime pas les Arabes! » Un instant, je me suis imaginé l'attraper et lui casser la tête sur le liston, puis le jeter à la mer... Mais non, mon sens de l'humour l'emporte, après un court instant d'hésitation je lui réponds « bonsoir Charly, je m'appelle Fati, je suis moitié arabe et soit le bienvenu en Égypte, un pays principalement musulman! » Il est tellement surpris de ma réponse que je me demande s'il était au courant au moment du départ qu'il allait venir en Égypte. Les autres membres du groupe le prennent tout de suite en grippe et lui colle l'étiquette « gros con », Il a réussi sa manœuvre, en une soirée il s'est mis tout le monde à dos. Au fil du temps, il changera d'opinion, accueilli partout avec gentillesse, il découvre un monde musulman loin de ses représentations, il finit par créer des liens avec les familles qu'il côtoie puis partout où il va. Ah le voyage c'est magique... Quand je lui rappelle la façon il s'est comporté au début, il devient tout rouge. Mais tout le monde lui a pardonné, Charly est désormais officiellement petit frère parmi les anciens!

Je suis heureuse de revoir ma meilleurs copine Sandy, qui a grandi au boulevard Ney comme moi, on se connait depuis la petite section de maternelle et elle a partagé mes aventures de galérienne de la ville à Paris, Robert lui a permis de venir passer une semaine de vacances avec nous pour me rendre visite, nous ne nous sommes pas vues depuis un an !Il y a aussi Johnny qui nous rejoint, qui a quitté le boulevard Ney, tout comme moi, je le connais de loin, mais j'ai surtout fréquenté ses grands frères, se rencontrer ici, c'est très différents de se croiser dans le 18^{ème} arrondissement. Il est très motivé pour partager l'aventure et rester avec nous. Une équipe de tournage Thalassa, le magazine télé de la mer, est une émission sur l'association venue pour tourner Vagabondage et la vie sur la Maria-Gilberte. Le documentaire explique le but et la façon d' aider des jeunes en difficulté, dans un cadre de réinsertion, grâce à la vie en mer, « Thalassa vogue la galère » ! L'équipe de tournage reste une semaine, ils sont trois avec une encombrante cargaison de malles, quatorze personnes à bord, nos limites sont atteintes, mais on réussit à trouver une place pour chacun, nous casons des jeunes sur le pont, d'autres dans le filet pour que tout le monde puisse dormir.

Pour faire visiter un minimum l'Égypte aux nouveaux venus, nous nous rendons à Louxor, la Vallée des rois, que ces monuments son impressionnants, majestueux, comme des gardiens du temps. Pyramides, mémoire du passé, comme moi aujourd'hui, passeuse d'histoire, d'un souvenir, d'une rencontre partagée. Ce paysage sableux, symbole des merveilles de l'Égypte. Pendant notre visite, je m'éclipse pour visiter un conduit que j'avais aperçu à mon arrivée, je peux être la reine de l'esquive quand il le faut. Je suis prise d'une envie soudaine, un tourbillon irrépressible d'idées que je mets en pratique discrètement. Et si j'étais la première personne à passer par ici, peut-être depuis la construction ? Je me faufile sous la pyramide par ce conduit, je m'enfonce dans le noir, l'espace est très réduit, mais je me sens telle une spéléologue qui visite les profondeurs de la terre, on dirait Voyage au centre de la Terre, de Jules Verne. J'ai dû enlever mon petit sac à dos pour avancer sans rester coincer, c'est très dur de le pousser devant moi à bout de bras. Je perds totalement la notion du temps, faire demi- tour est impossible, je continue donc mon chemin dans le noir le plus total. Étrangement, je n'ai pas peur je sais ou du moins

j'espère pouvoir sortir quelque part sous la pyramide. J'estime que s'il y a un passage, il comporte forcément un départ et une arrivée. Le temps me parait long tout de même, je me demande depuis combien de temps j'ai quitté le groupe. Mais c'est toujours avec autant de détermination que je continue ma route souterraine, telle une taupe dans sa galerie. Je finis par apercevoir une lueur ... enfin le jour, je vais sortir de mon trou!

Je sens la terre fraiche sur mon corps et je rampe, mes affaires portent la marque de la terre d'Égypte. C'est dingue, le trou est trop petit, impossible de passer, je dois creuser les bords en espérant que ça ne s'effondre pas! Pourvu que personne ne me voie! Je ne raconterai ca à personne. Mais le sort en a décidé autrement. Dehors, ça fait bien deux heures que tout le monde me chercher partout, précisément quand je suis en train de me creuser une sortie, Laurent le capitaine de la Salvia, explorant partout pour me retrouver, aperçoit des petites mains humaines sortir de la terre. Lorsqu'il me voit sortir de ce guêpier, il est choqué: « J'en ai vu des conneries des jeunes, mais là tu bas des records dans la bêtise! T'aurais pu mourir coincée dans la pyramide sans que personne ne pense à aller le chercher là dessous!» Il m'engueule à la hauteur de sa frayeur ... Et moi, je me dis que j'aurais pu tomber sur un inconnu, mais non, il a fallu que ce soit un adulte de l'association qui me trouve en premier! Dans une posture bien particulière, je l'avoue.

Nous allons repartir, je sais que c'était la dernière fois que je passe dans ce pays sous pavillon de l'École du petit prince,

notre future destination c'est Madagascar, en passant par le Kenya. En mer, c'est avec passion que je retrouve les dauphins de Giftun, la famille s'est agrandie avec plusieurs bébés, malheureusement un delphineau s'est abimé l'aileron dans une hélice de bateau, c'est l'un des dangers de leurs jeux avec nous, malgré l'accident nos amis sont toujours contents de nous voir

Sur la Maria, pendant la traversée, on s'adonne à plusieurs activités, dont le salon de coiffure à bord. Je n'ai jamais fait ça, mais certains jeunes en ont vraiment besoin, je suis réticente, mais devant leur insistance je m'improvise coiffeuse. C'est Charly qui s'y colle le premier, après une première coupe plutôt impressionnante, je décide d'opter pour une boule à zéro ... quelle galère! Résultat un petit corps bronzé avec crane et cul tout blanc... Après c'est le tour de Johnny, dure dure la séance de torture à la tondeuse avec tout le monde autour, ensuite je m'occupe de faire un dégradé sur la barbe de Cecil qui fait semblant d'apprécier, mais il sourit quand même à la caméra de Thalassa, présente ce jour-là. Ben en a marre de ses cheveux trop longs, il hésite à les couper, mais se décide pour l'hygiène, l'eau douce est une denrée rare. Je suis plus à l'aise avec les cordages et autres outils qu'avec une paire de ciseaux ! Je procède par étages dans sa tignasse, un puis deux, puis trois, presque arrivée au dixième, tout le monde descend !Finalement Ben tombe de haut devant le miroir, il doit se rendre à l'évidence accepte la boule à zéro pour retrouver un visage humain! Christian ne veut pas être en reste, il accepte de se raser, la barbe pour de ne pas prendre trop de risque, courageux, mais pas téméraire. Puis mon amie Sandy repart pour la France, elle ne se sent pas partante pour le projet, un autre jeune repart aussi, trop impressionné, l'aventure n'est pas pour lui.

Fred l'ancien capitaine quitte aussi le bateau avec sa douce colombienne. la nouvelle équipe est donc constituée de Christian en capitaine, Rico en second et Stéphane qui prend le relais pour la plongée, pour les adultes. Sandrine, Nadia, Charly, Johnny, Christophe et moi du côté des jeunes. Quelle équipe exceptionnelle où tout le monde apprécie la plongée sous-marine. Nous savourons la navigation et l'exploration des fonds, en mer Rouge ... Son appellation ne vient pas de là, mais la mer abrite du corail de feux qui porte bien son nom, lorsque l'on entre en contact avec lui notre peau subit une agression équivalente à une grosse brulure! J'en fais l'expérience ... il est rare d'avoir des soucis en plongée, mais ce jour-là toutes les bouteilles avaient été remplies sauf la mienne par erreur. En plus, moi qui ne porte que des combinaisons longues parce que je crains le froid, j'expérimente une mini combinaison...

Je commence normalement la plongée avec l'équipe, arrivée à presque dix mètres, je n'ai plus d'air, je regarde le moniteur et je lui explique par des signes techniques, il trouve ça bizarre et me fait signe que non! J'insiste et lui fais comprendre que je passe en mode réserve, il panique d'un coup, car si je passe en réserve c'est que j'ai plus d'air du tout! Il essaie de se porter à ma hauteur, mais je me sens brutalement propulsée comme une bulle d'air vers la surface, il ne réussit pas à m'attraper avant mon décollage en flèche,

je remonte à toute allure, heureusement ma course folle est freinée par le corail de feu, même si je suis brûlée, bizarre de dire ça, je suis soulagée, ça aurait pu être bien pire. Le moniteur me rejoint très vite et partage sa bouteille d'oxygène, il comprend vite que l'on a dû oublié de remplir une bouteille de plonger. Comme j'ai eu de bons professeurs de plongée et passer mon brevet 1er échelon a Hurgada, j'étais bien préparée à tous évènements imprévus, je remonte à la surface sans paniquer.

Nous rejoignons ensuite une seconde fois la Salvia à Massawa, mais cette fois c'est en urgence, car notre second fait une crise de palu assez dangereuse. Christian emmène très vite Ben à l'hôpital. Lorsque je vais le visiter, je pense qu'il va mourir. Il semble abandonné à son sort, comme si on attendait simplement qu'il meure ici, l'hôpital a si peu de moyen, non que l'équipe médicale ne veuille pas sauver les gens, mais nous sommes en Érythrée, beaucoup de gens périssent sous le poids de la misère. Heureusement, depuis Paris Robert organise le rapatriement de Ben à Djibouti, en hélicoptère. Nous avons beaucoup à gérer, car en plus au port il y a un bateau français bloqué par des militaires armés. Encore à terre, attendant le zodiac qui de venir pour me ramener à bord de la Maria, par un hublot, je vois une femme à l'allure si triste, elle semble retenue en otage sur son propre bateau. J'ai l'impression qu'elle cherche à me parler, mais comment faire? Je vais voir les militaires en simulant une envie plus que pressante, compréhensifs ils demandent au propriétaire si je peux utiliser les toilettes, il accepte. Je découvre un couple angoissé, la femme réussit à me faire

passer une lettre. Le militaire de garde n'a rien vu et personne ne me fouille quand je repars. Quand il me récupère, le capitaine de la Maria me trouve un peu perdue dans mes pensées. Je lui demande s'il a des renseignements sur ce bateau français surveillé par des hommes armés et je rajoute que j'ai réussi à monter à bord où une femme m'a transmis une lettre, bien cachée là, sur moi. Christian change de couleur. Lui est bien conscient des risques que je viens de prendre, si j'avais été prise en flagrant délit, j'aurais eu de gros problèmes! Ensemble nous découvrons l'histoire de ce navire, il s'agit d'un couple de Français en vacances, ils travaillent pour un magazine et des militaires les ont surpris en train de filmer et prendre des photos dans une zone soidisant interdite. Ils sont retenus prisonniers depuis presque un mois, accusés d'être des espions. La femme a inscrit les coordonnées de personnes qui pourraient les aider en France. Le capitaine transmet le message et quelques jours après le voilier est libéré, suite à des négociations diplomatiques, mais il doit guitter immédiatement le pays. Entre nous, ils n'ont pas du tout envie de rester plus longtemps! C'est avec un grand sourire et un grand soulagement qu'ils reprennent la mer. Je sais que pour eux, la Maria Gilberte restera unique et inoubliable.

Malheureusement les galères n'arrivent jamais seules, les ennuis s'enchainent. Ben a été évacué de Massawa sans prévenir les autorités locales, c'est Rico qui prend le relais, mais la capitainerie de questions, je l'accompagne pour voir à quoi ressemblent les autorités étrangères et ce n'est pas drôle. Ils ne comprennent pas que Ben est tombé gravement

malade et qu'un hélicoptère de Djibouti est venu jusqu'audessus de notre bateau pour le rapatrier. Devant leur obstination, c'est trop, spontanément je rigole de leur bêtise. Un agent s'énerve :

- Si un hélicoptère de l'armée française était venu au port, on l'aurait vu !
- Qu'est-ce que l'on peut répondre Monsieur, si on vous assure qu'un hélicoptère de Djibouti est venu chercher notre capitaine et que vous ne vous êtes aperçu de rien ?

Il n'apprécie pas la persistance de nos réponses, mais on ne peut pas dire autre chose que la vérité. Au final on se retrouve tous les deux coincés dans une cellule humide. Quelle histoire! On se demande au bout de combien de temps l'équipage va se rendre compte de notre absence. Une fois de plus, Christian et Robert se battent pour justifier le départ précipité de Ben et demandent notre libération dans les plus brefs délais. C'est avec plaisir que je retrouve ma chère Maria, elle m'a mangué, les cellules de Massawa ce n'est pas le top! Les deux bateaux se préparent à repartir destination Diibouti. Peu après le départ, un jeune de la Salvia tombe lui aussi gravement malade, avant que l'on puisse comprendre ce qui lui arrive et le soigner, il décède à bord. Tout est allé trop vite. C'est horrible. En plus, avec la chaleur étouffante, il se décompose rapidement, le corps de notre camarade si svelte a un ventre gonflé de fermentation. C'est affreux à voir et à sentir. Je suis traumatisée. Encore aujourd'hui, je ne peux supporter les odeurs d'encens, car on en a brûlé de grosses quantités à bord, mais l'odeur de la mort se mélange à l'encens. Il faut trouver de la glace au plus

vite, pour le conserver le plus longtemps possible et le ramener à sa famille en France. Ce sera une des épreuves les plus dures dans l'histoire de Vagabondage, la perte d'un petit prince. Au bout de trois jours, l'équipage doit abandonner le bateau avec le corps du jeune Erwan à bord, c'est impossible de rester. Malgré la grande quantité d'encens consumée c'est toute la Salvia qui est imprégnée de cette terrible odeur.

Quand le corps fut enfin de retour auprès des siens, avec ceux qui restent on peut commencer les transformations impératives. J'échange ma place sur la Maria avec celle des jeunes qui ne peuvent plus rester à bord, depuis la tragédie. Il ne reste que Ludo et moi à vouloir continuer l'aventure avec l'équipage d'adultes à bord de la Salvia. On jette absolument tout ce qui est embarqué, on repeint le navire avec des fonds de peinture, du bleu et du vert, tous différents, on dirait les couleurs de Djibouti nous fait remarquer un Djiboutien invité à bord. On essaie de lui donner une nouvelle énergie, et à nous aussi, car on souffre tous d'avoir perdu l'un dès nôtres, même pas emporté par la mer, mais par une maladie foudroyante. Tout doucement la vie reprend son cours. La Maria nous quitte pour voguer vers d'autres horizons, au revoir ma chérie... La vie sur la Salvia est différente, l'espace est plus réduit, mais les manœuvres à la voile sont moins contraignantes et plus rapides. C'est un bateau anglais qui a la particularité de pouvoir naviguer dans les deux sens, on peut aussi bien tenir la barre face au devant que face à l'arrière, pour mieux prendre la vague. Nous sommes donc à Djibouti, à la corne de l'Afrique, peut-être le pays le plus chaud du monde avec plus de 40° à l'ombre, vraiment bien accueilli par

l'armée française. La caserne nous invite à prendre nos repas, j'ai pu m'offrir à cette occasion un couteau laguiole en bois de rose. Pratique pour le matelotage. Nous faisons la connaissance de Fred, un gars qui navigue également sur son voilier, une complicité s'installe et le projet de Vagabondage le séduit. Il demande à Robert d'intégrer l'association avec un projet à terre, au Mozambique pour forer des puits dans certains villages. Il part pour cinq ans d'expédition.

Mais je n'aime pas trop Djibouti, il n'y a quasiment que des bars et beaucoup de prostituées, je préfère de loin les autres pays le Soudan, l'Érythrée sans oublier l'Égypte mon préféré. Enfin, nous repartons le Yémen. Durant tous nos voyages, nous n'avons jamais croisé de pirates et tant mieux, car au détroit de Malaka, de nombreux voyageurs des mers se sont fait aborder et dépouiller. À présent, la navigation est agréable et nous voilà munis d'un déssalinisateur, de quoi apprécier plus longtemps nos traversées. Nous reprenons la pêche, c'est si facile, on n'a presque qu'à se servir ... se baisser pour attraper des langoustes tellement il y en a ! On en mange à toutes les sauces, sans oublier les autres poissons environnants. Nous trouvons ce qui semble être une île déserte, un endroit magnifique, occupé par une famille de dauphins et de superbes raies manta, ils sautent tout autour de nous. Pendant un mois, nous savourons de faire des grillades sur la plage, de ramasser de beaux coquillages et profitons de la sérénité de ce bleu merveilleux, avec la meilleure compagnie dont on peut rêver, tout en réalisant l'entretien de la Salvia, sans oublier d'aller régulièrement nager avec les dauphins. Un beau matin, une pirogue arrive,

avec à son bord plein de militaires armés. Ils s'interrogent sur notre passage au Yémen. Ludo, obéissant aux ordres du capitaine refuse de les laisser monter, il les repousse un par un. Quand Rico arrive, il est obligé de les laisser embarquer, ils fouillent partout et ne trouvent rien d'intéressant. Ils nous informent ensuite que c'est une île militaire et que notre présence est indésirable. Si nous sommes encore là demain, ils nous arrêteront. Le capitaine s'excuse, ça ne figure pas dans notre manuel de navigation, et on ne se fait pas prier pour déguerpir, une fois toutes les affaires calées, le bateau est vite prêt à reprendre la mer, direction Aden au Yémen. Après un mois sans nouvelle, Robert est rassuré, il nous annonce que la Maria est en route pour nous rejoindre. Je suis heureuse, mais je n'aurai pas eu le temps de la voir, car je suis tombée amoureuse d'un jeune homme.

Je décide de quitter l'association, en tant que mineur je m'engage à garder le contact avec l'association. Et je continue mon petit bonhomme de chemin, en France. Mon compagnon travaille à la capitainerie de Port Camargue, nous avons un petit garçon. Après, nous partons à la base à terre de Saint Felix, une propriété qui a été achetée par l'association Vagabondage afin d'accueillir les jeunes à leur retour de voyage. En tant qu'ancienne, je vais à Saint Martin le Vieil près de Carcassonne, pour donner un coup de main. J'y revois notre ami Dénis, du bateau Ikamoina, venu aussi donner un coup de main pour créer des chemins en pierre et fabriquer trois chalets destinés aux anciens jeunes. Mon compagnon est embauché par l'association s'occuper des tracteurs et de la nature environnante, dix-huit hectares avec

un centre équestre comptant plusieurs poneys et chevaux. Je revois les anciens de l'équipage de la Salvia et de la maria, dont un qui devient le cuistot de Saint Felix une fois ses dixhuit ans révolus, une bonne façon de lui mettre le pied à l'étrier. Moi je suis un peu partout, devenue secrétaire bénévole de l'association, je me retrouve souvent en contact avec les nouvelles générations, qui semblent apprécier ma présence.

Dès qu'il faut aller travailler, c'est moi qui prends la tête des six jeunes, tout le monde répond à l'appel et même le chien pour nous court après participer. Une génération inoubliable !Souvent ils viennent me chercher pour m'apprendre à jouer au babyfoot, avec des gamelles de fous !Heureusement que je ne parie pas parce que malgré ma bonne volonté, ma puissance de frappe n'est pas aussi performante que la leur et je ne gagne que rarement. Il y a aussi une table de ping-pong, là aussi c'est pas mal pour se défouler et ils montrent bien leur vaillance. On ne s'ennuie pas à Saint Felix, à plusieurs reprises des poneys se sauvent et un coup de téléphone d'un voisin nous prévenait de l'évasion. Vite, je dois réveiller tout le monde « opération poneys », des moments de rire en pleine nuit, car on les aime et on sait que Pompon et Suzette adorent se sauver et profiter de leur liberté. On arrive toujours à les reprendre assez facilement, car dès qu'on en attrape un les autres suivent.

J'habite toujours à Port Camargue, où il existe de magnifiques camarguais, race de chevaux sauvages d'une beauté majestueuse. Je vis sur un bateau en polyester, j'ai

donc dû apprendre d'autres techniques de travail telles que la stratification, ou le traitement qui consiste à percer, nettoyer, sécher les bulles quand la maladie de l'osmose atteint la coque. Nous prenons souvent avec nous deux jeunes de Saint Felix pour leur changer les idées au Grau du Roi sur le bateau, l'air marin ca fait du bien à tout le monde. Il v a beaucoup de passage à Saint Felix et les jeunes ont peu d'opportunité d'être seuls avec autant d'effervescence, entre les anciens qui viennent repassent, accompagnés de leurs enfants, il y a aussi les amis de Vagabondage, sans parler des roulottes de passage, avec de magnifiques percherons. C'est quand même bien sympathique cette grande maison animée, pour partager des moments agréables. Ça a été un dur travail de réaliser la façade de couleur pourpre, et de la faire se recouvrir de fleurs, des belles-de-nuit, blanches, roses, jaunes qui s'ouvrent la nuit, il faut les arroser tous les jours, comme le reste du grand jardin. Il y a suffisamment de place pour accueillir des enfants en classe nature, il y a aussi une équipe de chantiers internationaux qui est hébergée en échange de travaux sur le domaine. Une équipe complète s'est occupée de déblayer le bois dans la rivière, les maçons ont monté des commencer à installer des sanitaires murs pour supplémentaires. Au fond du parc, il y a un vieux pigeonnier et souvent je m'y déguise en sorcière, gardienne de la clé du coffre au trésor. Les enfants en colonie de vacances doivent absolument récupérer cette clé, je vois alors tous les profils : des futurs guerriers prêts à la chasse aux sorcières malfaisantes, les rusés qui attendent passivement que je sorte de mon refuge, et les craintifs qui hurlent au moindre bruit inconnu. C'est assez rigolo, surtout quand les enfants de

la colonie ne m'ont pas reconnue et me racontent, au repas du soir, avec excitation, qu'il y a une sorcière dans le pigeonnier et qu'elle est terriblement laide. Ils sont tout fiers d'expliquer comment ils ont usé de la ruse pour récupérer la clé du coffre au trésor.

Je suis venue très régulièrement à Saint Félix, avec mon compagnon et mon fils aîné, et sa petite sœur. J'ai pu y croiser beaucoup de générations de jeunes de l'association, du premier, Philippe, au dernier, Mehdi, presque trente ans d'histoire. Avec une ancienneté de vingt-quatre ans, à revenir périodiquement vivre à Saint Felix c'est facile d'avoir des nouvelles régulières de la Maria et la Salvia. Cette dernière est à Madagascar, en mauvaise posture, elle a besoin de bois pour une restauration complète, le matériau a été attendu longuement, et une fois la livraison arrivée à bon port, le bois a été volé dans son intégralité. Il n'y avait plus personne pour s'en occuper, quand les charpentiers sont arrivés de France pour réparer, ils n'ont rien pu faire le bateau a fini dépouillé et désossé. Robert est empli de tristesse quand il me donne ces mauvaises nouvelles. Même le loud a disparu, sur l'ile de Kerkennah, il ne reste désormais que la Maria-Gilberte.

Christian notre capitaine préféré s'est installé à Madagascar, il s'est marié, il est papa et garde contact avec nous, les anciens, car Vagabondage est une grande famille de cœur, les maillons d'une chaine se créant autour de la Maria passant par tous les continents. Le nouveau capitaine, Oscar a la particularité d'avoir fait très fort, il veut caréner le bateau, jusque là tout va bien, il n'y a pas de système de grutage alors

il profite de la grande marée pour la coucher sur le sable et passer à la vitesse supérieure pour un entretien rapide. Il filme la manœuvre et il nous explique en direct ce qu'il faut faire pour ne pas abimer le bateau. À ma grande surprise, je le vois attacher en haut du mat une corde qui le relie à la terre, mais il n'y a personne pour régler les haussières! Dans un fracas terrible, la Maria tombe, retenue en bout de mat... Tout est fracassé, le mat, les taquets, une vraie catastrophe, à laquelle nous assistons en direct. Personne ne veut que ce vieux gréement subisse le même sort que la Salvia, on se mobilise et Robert fait le nécessaire, il faudra deux ans de travaux à Diégo Suarez à Madagascar pour que la Maria remonte la mer Rouge et arrive en Tunisie pour un dernier carénage. Après cette longue traversée, révision complète impérative, pas question de prendre le moindre risque, c'est Ben qui va la chercher et la ramène enfin en France. L'association Vagabondage est alors en sursis suite à un drame survenu durant le projet au Mozambique, un jeune est mort et l'adulte responsable de l'expédition est en prison pour des années. L'année 2005 marque la fin de l'association, les jeunes de Saint Felix sont envoyés dans d'autres structures de la sauvegarde de l'enfance. C'est un moment éprouvant, car les jeunes ne veulent pas partir, ils ne comprennent pas que Robert a perdu a perdu son agrément et qu'il n'a pas le droit de les garder, ils se sentent abandonnés, malgré la promesse de garder le contact avec ceux qui veulent. C'est Bagdad ... les éducateurs et éducatrices sont impuissants face à la colère de ces jeunes qui veulent absolument rester à Saint Felix, ce soir-là le chapiteau brûle ;on partage leur peine, mais on ne peut pas les laisser tout casser, c'est le rapport de

force, mais ils finissent par comprendre que si on ferme c'est qu'on ne peut pas les garder. l'association doit se soumettre à la loi. J'ai réussi à rester en contact avec quasiment tout le monde sauf un jeune qui ne s'est jamais manifesté, afin de retrouver le maximum d'anciens, j'ai créé une page sur les réseaux sociaux, Les anciens de Vagabondage, à ma grande surprise beaucoup ont répondu et nous comptons environ deux-cent-soixante-dix membres, chacun postant films et souvenirs. Avec ce lien, chacun est au courant du devenir de notre Maria, Robert a vieilli, il n'a plus la force de monter des projets pour faire revivre le bateau. Depuis dix ans la Maria Gilberte est amarrée dans le port de Sète, et avec elle le loud qui a été confié à une association de Port Barcarès, genre un musée de bateau, malheureusement le musée n'avait point de succès et le petit voilier fus abandonner vers Canet en Roussillon jusqu'à ce qu'il coule complètement. Robert n'a pu se résoudre à laisser notre cher loud périr ainsi. Il a mobilisé une équipe, des jeunes et moi-même organisons une expédition, « loud attention nous voilà! »Nous sommes super motivés chacun travaille dans la bonne humeur, des anciens, des jeunes plus de nouveaux bénévoles, comme on ne savait pas quand nous pourrions revenir nous avons fait le maximum, tous opérationnels, nous avons nourri tout le bois à l'huile de lin jusqu'à complète saturation. Malgré son séjour dans l'eau, le loud est magnifique avec ses deux couleurs, le noir et une bande jaune vif. L'intérieur est en bois d'olivier apparent, juste nourri. Récemment, une équipe de passionnés de bateaux en bois a créé une association pour sauver le loud, et à notre grande surprise il a un frère au même endroit, l'association s'appelle Le Loud, à Sète, pour

ceux qui aimeraient participer à la sauvegarde de ces deux magnifiques témoins d'un savoir-faire ancestral de la culture tunisienne des iles Kerkennah.

L'association Vagabondage a fermé ; et par la même occasion le budget consacré à la Maria Gilberte, qui appartient en propre à Robert, il s'est servi de ses biens personnels pour lancer le projet. Je remercie le vieux gréement pour ce qu'il m'a offert, mais derrière lui se cache ce sacré bonhomme qui a accompli de si grandes choses, il fallait tellement d'humanité pour tendre ainsi la main et offrir un avenir à des jeunes perdus, grâce à sa détermination nous avons découvert un monde bigarré, où malgré nos différences nous pouvions échanger, baignés de bienveillance, ce qui manque considérablement de nos jours. À son image, j'ai envie de créer des liens pour mieux avancer ensemble, j'estime que tous ensemble nous pourrions changer les choses. Robert doit trouver une nouvelle activité pour payer l'emplacement du gréement au port de Sète, une somme trop élevée pour un vieil homme à la retraite ; approchant des soixante-seize ans. L'idée est d'organiser des activités socioculturelles à Sète et participer activement à l'animation des quais de la République. Une nouvelle association a été créée Les vieux gréements de Sète, avec le KaKa, l'Amadeus, le Praia, la Maria Gilberte et le Jusqu'au bout, une équipe assez sympathique. Pour la manifestation de l'Escale, à Sète Robert me demande si je peux venir, car il fait une projection du documentaire tourné par Thalassa à bord de la Maria et que le film sera projeté sur la grand-voile. Très bonne idée! Il propose à Johnny de nous rejoindre, et ça me fait très plaisir de le revoir et qu'il réponde à l'appel lancé par Robert. L'*Escale* à Sète se passe très bien, plein d'enfants montent à bord pour participer à des ateliers créatifs, attirés par la magie de ce si vieux bateau.

De nombreuses personnes me demandent si elles peuvent visiter le navire, évidemment ... Welcome ! J'invite tout le monde, des plus petits aux plus grands, les seules personnes que je ne peux pas faire monter à bord, hélas, sont en fauteuils roulants. Je me dis immédiatement que si nous avions une passerelle adéquate, il n'y aurait pas de soucis pour les accueillir également.

Quelque temps plus tard, je suis chez mon amie Sandra à Montpellier, je reçois un appel de Robert il me dit qu'il n'est pas à Sète alors qu'un groupe s'apprête à venir passer l'aprèsmidi à bord de la Maria, il me demande si je peux arriver le plus vite possible pour les accueillir. Ca tombe bien que je sois à Montpellier, je lui confirme que j'arrive dès que possible. Il est soulagé et moi je réussis à sauter dans le premier train pour être ponctuelle au rendez-vous. À ma grande surprise, à l'heure convenue je vois s'approcher un groupe de personnes handicapées, il y en a même certaines en fauteuil roulant. Je prends peur, j'appelle vite Robert pour lui dire que c'est compliqué et que je ne sais pas comment gérer cette situation, en plus il n'y a même plus de passerelle pour monter à bord! Je dois me lancer, pas le choix. Ce petit groupe me regarde avec de grands yeux curieux, je descends à quai, je me présente et tous écoutent avec attention chaque mot que je prononce. J'ai le trac, mais j'explique que ceux qui en ont la force vont pouvoir monter à bord par l'échelle, mais qu'à mon grand regret, ça ne sera pas possible pour les personnes fragiles ou en fauteuil roulant. Je m'approche pour saluer chacun individuellement, et je me fais immédiatement happer, ils me serrent fort contre leur cœur, ils me touchent le visage, sentent mon odeur. Je suis très mal à l'aise, et j'ai une pensée pour Robert et son engagement, il faut beaucoup d'amour pour relever ce genre de défi. Mais moi je n'y connais rien, je n'y suis pas préparée et je sais juste que je n'aime pas que l'on attrape comme ça ! J'ai l'impression d'être un jouet. Les éducateurs, devant mon désarroi, me répètent vingt fois « ah ils vous aiment bien ! »

Oui, merci, je comprends, mais je ne suis pas dans mon élément. Je donne le meilleur de ce que je peux, ce sont des êtres humains en face de moi et même si on est différent, et je veux vraiment qu'ils repartent avec de bons souvenirs et quelques photos de notre rencontre à Sète. Je vois que ceux qui ne peuvent pas monter à bord ne se sentent pas frustrés, ils se réjouissent de voir leurs amis heureux, l'un à la barre, l'autre au bastingage. Il y a beaucoup de choses à voir sur un bateau et ils me posent mille questions. Par chance, même pas préparée, grâce à mon ancienneté, je peux répondre à tout. Enfin sonne l'heure du goûter, marquant une pause tant attendue par les visiteurs. J'en profite pour consacrer du temps à ceux qui n'ont pas pu monter à bord, j'ai décidé de leur raconter la fabuleuse histoire de la Maria en m'appuyant sur un gros album photo, que je leur montre, illustrant plein d'anecdotes de la vie en mer sur ce voilier. Je sens que j'ai réussi ma mission, car tous ont le sourire et j'entends au moins trois-cents fois « hihihi, je suis contente », « hihihi on est content », leurs visages épanouis me montrent bien qu' ils sont vraiment heureux d'être là. Quand la visite prend fin, ce ne sont plus des sourires que j'accueille, mais des pleurs, ils ont tellement apprécié ma compagnie que le départ les touche. Je suis surprise et émue aussi de voir à quel point ils s'attachent vite à une personne, nous avons simplement profité d'un après-midi partagé, et ils ne veulent pas me laisser.

Cette aventure m'a permis d'aller au-delà de mes capacités, i'ai été confronté à une relation dont j'ignorais tout, je ne savais pas comment m'y prendre de peur de les vexer, et il m'a suffi d'être moi-même, de leur parler normalement, avec bienveillance. J'ai découvert des assoiffés gens connaissance, très attentifs, et prenant vraiment soin les uns et des autres. C'est très agréable d'être écouté avec autant d'attention et sentir un intérêt certain. Encore une fois la Maria - Gilberte a pu rendre heureux un groupe de gens de passage, je ne sais pas si l'action a pu se renouveler, mais je garde en mémoires moment chargé en émotion. Je comprends mieux pourquoi Robert a invité ce groupe à bord, cela leur a procuré tellement de joie, encore une fois, je suis témoin de la générosité de cet homme, toujours prêt à mettre un peu de bonheur dans tous les cœurs. Je ne regrette pas d'avoir sauté dans le premier train pour partager cette aventure, car aujourd'hui j'ai fait plein de petits heureux qui repartent certes en pleurs, mais ce sont des larmes de joie. En me mettant au pied du mur, Robert m'a également permis de

rencontrer des personnes que je n'aurais jamais côtoyées sans ça.

Les années passent et il devient très dur de trouver des fonds pour entretenir notre vieux gréement, pourtant classé au patrimoine de France depuis 2012, Robert cherche un nouveau capitaine qui aurait de beaux projets pour continuer à faire vivre notre thonier. Il rencontre des candidats, mais aucun d'assez sérieux et motivé, il décide alors d'apporter son concours à un groupe d'artistes, avec leur association artquipage, ils ont envie de monter un projet artistique à bord et la recette contribuerait à payer la place du bateau au port. Il y aurait même éventuellement de quoi prévoir un carénage, Robert sait qu'il peut compter sur moi pour aider à entretenir la Maria, je réponds toujours présente quand il faut travailler, il me connait assidue à la tâche et prendre soin de ce navire c'est aussi une façon de prendre soin de moi. C'est entre ces voiles que j'ai tout appris alors je lui rends avec amour en l'entretenant, ne voyant pas le temps passer. Plus tard en 2013, je reçois une fois de plus un appel de mon vieil ami, cette fois il m'explique que la Maria doit participer à une traversée, l'armada. Au début je m'interroge, confier la Maria à des artistes qui n' y connaissent rien, pour naviguer? Il me rassure, ils ont bien un skipper Pierre et il a des amis charpentiers. Il me confirme aussi qu'il sera lui-même de la partie avec cet équipage, me voilà rassurée, je lui dis que j'arrive dès que possible. Deux jours après, je suis à bord, c'est là que je retrouve notre ami Charly, Robert ne m'avait pas prévenu que Charly était à bord depuis quelques mois déjà, ils voulaient me faire la surprise, c'est réussi !Je ne l'avais pas vu depuis 1996... ça m'a fait tellement plaisir. C'est donc ensemble et avec la participation de l'équipe artquipage, que je carène la Maria- Gilbert pour la dernière fois. Certes, je l'ai revue à son retour de l'armada où elle a fait un tabac et la recette a permis de payer la place au port et divers frais d'entretien. Le gréement continue à participer à des projets culturels à Sète, comme les Voix vives. L'année passe et la Maria peine à trouver de nouveaux projets Robert est conscient que même avec l'aide des anciens, sans projet concret, il ne peut pas subvenir aux besoins du navire, ça ne peut pas continuer ainsi.

En 2016, Fred un ancien capitaine, refait surface et propose à Robert de reprendre la mer avec la Maria, direction les Caraïbes avec un projet solide. Il crée une association, *Le vieux gréement Maria Gilberte*, c'est un nouveau grand départ pour le navire, il vogue avec un nouvel armateur, pour de nouveaux horizons. Ça va durer un an. Malheureusement le capitaine décède subitement, laissant la Maria à Haïti. Ne trouvant aucun moyen de la récupérer du fait de problèmes liés à l'héritage dont la famille se dégage de toute responsabilité, une poignée d'anciens jeunes se mobilisent pour créer l'association *Les amis de la Maria Gilberte*, avec pour projet de trouver des fonds pour l'entretenir puis la rapatrier en France pour Brest 2020. La dernière fois que le gréement est retourné dans son port natal, si je puis dire, c'était pour Brest 1992.

C'est dommage que la plupart des gens n'on retenu que les tourments de certains passages, alors que cette aventure, c'est trente ans d'histoires, de bons et lovaux services pour des jeunes en difficultés. Nous sommes nombreux à être reconnaissants pour les années que Robert et Simone, sa compagne ont consacrées à ce projet unique, et à tous les autres adultes qui on participé à cette ambiance positive et nous ont aider a créer cette grande famille de cœur. J'ai pu entrer en contact avec le club de plongée situé en face du navire à Haïti, on me confirme que le bateau est abandonné et que si personne ne fait rien, nous allons le perdre. Il n'est pas question, c'est pour cette raison que je suis présidente de cette nouvelle association, nous devons trouver des fonds pour restaurer notre vieux gréement et le rapatrier. La Maria Gilberte a beaucoup de belles histoires à nous raconter, il suffit de l'aider à renaître, comme elle nous a aidés depuis 1945. d'abord à se ravitailler malgré la guerre qui avait ravagé notre pays, puis en redonnant à tant de jeunes le goût de vivre. Qui aurait pu imaginer qu'un thonier allait changer la vie de plein de petits poissons? Aujourd'hui, le gréement arbore quatre couleurs, le blanc pour la pureté, le bleu pour l'espoir, le jaune pour la force et le rouge pour l'amour. Merci Maria Gilberte, mais aussi merci à tous les adultes passeurs de vie.

Joseph Uhlmann

Chroniques de mon enfance

J'ai envie de partager des anecdotes de mon enfance. Elles se déroulent fin des années 50 et début des années 60 ; j'avais entre cing et dix ans environ et nous vivions dans la misère. Mon père avait hérité une petite maison des anciens, mais il l'avait vendue pour vivre en nomade quand il avait rencontré ma maman. Elle était une gadji et ils avaient été obligés de s'enfuir ensemble, car mon grand-père maternel voulait faire la peau de son gendre, c'était un ancien maquisard et il n'était pas souple, aucune négociation n'avait été possible et il avait condamné leur mariage. J'ai eu un petit frère, né en 53, mais il a pris froid, c'est tombé sur les poumons et trois mois après sa naissance, il est décédé en sortant de l'hôpital, on n'a rien pu faire. Un an après naissaient ma première sœur, puis en 56 la deuxième. La troisième arrivera en 57 et la dernière en 61. Je me souviens très bien des regards hostiles des gens sur notre passage « voilà les bohémiens ! » ou « les caraques ». Pourtant nous n'étions pas méchants et mon père était un homme droit, pas du tout un voleur de poule comme tout le monde disait. Côté éducation, nous n'avions pas intérêt à faire une connerie, car il ne rigolait pas avec la morale.

C'est vrai nous n'avions pas le même mode de vie que les autres, mais ça ne me faisait rien, je trouvais ça normal.

Hélas, mon père buvait et il devenait méchant quand il était alcoolisé. Nous habitions dans un cabanon insalubre et ma mère avait commencé à boire elle aussi, la vie était très très dure pour nous, avec mes trois sœurs, nous allions à l'école chez les religieuses du Pouzin, en Ardèche. Nous ne nous doutions pas que les choses allaient encore s'aggraver! Mais bientôt, mes parents furent avisés de la visite des services sociaux. Devant notre pauvreté, constatant à quel point nous étions démunis et sous-alimentés, la protection de l'enfance décida de nous retirer de notre foyer pour nous placer dans des familles d'accueil ou en foyer. Notre fratrie allait être dispersée ...

C'est alors que notre tante, la sœur de mon père, et son mari, préférèrent venir nous chercher, pour nous installer avec eux, sur leur terrain, à Livron dans la Drôme. Nous voilà, tous entassés dans une vieille caisse, à l'arrière d'un tube Citroën. Nous franchissons le pont du Rhône pour venir démarrer une nouvelle vie, ma maman était enceinte de la petite dernière. Changeant de département, avec mes parents et mes sœurs, nous avons échappé à l'assistance publique et au déchirement de la famille.

En arrivant à Livron, nous restions unis, mais nous n'avions rien, ni logement, ni linge et pas plus de nourriture, mais heureusement, mon père avait de la famille qui nous a accueillis et permis de nous implanter dans un coin de leur terrain. Pour démarrer, ils nous offrent en plus une caisse de tube Citroën pour nous abriter du froid. Notre oncle donne alors du boulot à mon père. Mon oncle fait travailler des gens

du voyage, deux ou trois personnes qu'il connait, qui chargent de la ferraille dans des wagons qui partent ensuite à la fonderie, la ferraille est en tout petit morceau, car elle a été cisaillée, il s'agit de la transvaser dans les wagons à la fourche. Il y a une bonne ambiance, les ouvriers discutent de la vie en travaillant, on rigole souvent. Les mois passaient, laissant derrière nous les mauvais souvenirs, mais aussi notre ancien coin, le « chez nous » du Pouzin.

Avec son salaire, mon père a pu acheter une voiture à son beau-frère, moyennant un crédit, et ça nous permet de nous déplacer bien plus facilement. Nous reprenons contact avec la famille, dans les environs, mon père vient d'une grande famille et il a la nostalgie du voyage, ces excursions nous font du bien à tous, même si on ne dépasse jamais dix ou quinze kilomètres. On choisit de préférence des endroits situés pas loin d'une rivière surtout au printemps, on en profite pour récolter de l'osier et puis on enlève la peau et on le prépare pour la vannerie.

Toutes ces activités se déroulent forcément l'après-midi, car tous les matins sont consacrés au porte-à-porte pour vendre les paniers. Je me souviens que nous pouvions faire jusqu'à vingt-cinq kilomètres au cours d'une matinée, pour proposer les articles de vannerie et de la mercerie, c'est à dire du fil et des aiguilles, de l'élastique. Nous faisions souvent du troc dans les villages, par exemple un panier en échange d'une poule ou d'un lapin, ou du lard, des œufs et aussi des légumes, surtout à la campagne.

Pour nous, malgré notre jeune âge, il était normal de participer à la vie de la famille, travailler pour apporter de l'argent, mais quand nous avons accompli nos tâches, nous retrouvons notre vie d'enfants, nous courrons nous baigner et pécher à la main, comme nous l'ont appris nos grands cousins. Bien sûr, des fois, sur les rivages aux hautes herbes, nous tombons sur des serpents d'eau ou des vipères, mais nous savons qu'il faut faire attention, et où se cachent les dangers.

À cette époque, la vie était certainement dure, mais nous, les enfants, nous faisions avec, simplement heureux d'être tous ensemble, avec beaucoup de liberté. Et il y avait de bons jours tout autant que de mauvais, il fallait alors simplement faire profil bas ou se sauver si on pouvait. C'est dans ces moments-là que les coups pleuvaient, suivant l'humeur de mon père et les effets de la boisson. Souvent, ivres, les hommes se disputaient, et au final c'est notre mère qui récoltait les coups. Nous, les enfants, nous essayions de surveiller quand il buvait, pour se tirer de sous ses yeux et attendre que l'orage soit passé.

Plus tard, nous avons quitté la carrière où mon oncle nous avait accueillis, et nous sommes allés habiter au Haut Livron, au début nous n'avions pas de caravane, c'était trop cher. Heureusement, à l'époque les voitures étaient plus hautes que maintenant, alors on pouvait dormir dessous, surtout quand il pleuvait. Là, ça a été à nouveau très dur; toutes nos affaires étaient stockées dans une vieille caisse de camionnette, surtout le linge. Parfois, je me sauvais toute une

journée, l'envie de faire l'école buissonnière, j'avais besoin de liberté et envie d'avoir la paix un moment. Je revenais tard dans la nuit, pensant tout le monde endormi, alors je me cachais là sous le linge, en croyant que mon père ne me trouverait pas. Bien sûr et heureusement, il ne me débusquait pas toujours, mais quand il me coinçait, je le sentais passer, dur dur à cet âge-là. Le pire, c'est que quand il n'avait pas bu, il avait le cœur sur la main! Mais hélas, l'alcool changeait tout, et était là au quotidien.

Ce que j'aimais par-dessus tout, c'est quand il disait « détache le chien, ce soir on va aux hérissons ». Nous les chassions la nuit. Notre chien était à l'affût, il jappait quand il en avait localisé un, après il nous attendait pour nous montrer où. Au matin, après leur avoir mis un coup de bâton à la base du crâne, mon père préparait sa pompe pour gonfler les bestioles attrapées, et aiguisait bien son couteau pour les raser. Nous les mangions à midi, soit cuits à la grille ou mijotés avec des pommes de terre dans la marmite. C'était vraiment bon! J'aimais me nourrir de ce que l'on trouve dans la nature, nous ramassions aussi des poireaux sauvages, des pissenlits à préparer en salade. Au bout d'un moment, on a pu acheter une vieille caravane à double essieu et quatre roues.

Au fil du temps, nous connaissions bien la Drôme et l'Ardèche très bien même, nous avions repéré les bons coins et ça nous arrivait de dormir sous les ponts quand on se faisait surprendre par le mauvais temps. Je me souviens particulièrement d'une fois, c'était en montant vers Le

Cheylard, nous voyagions avec un couple, eux ils se déplaçaient à pied, avec deux enfants. C'étaient de braves gens et nous avions fait la route quelques jours avec eux. Mes parents se déplaçaient alors avec un âne et une petite charrette. Les femmes partaient chiner en prenant quelques gamins avec elles pendant que les hommes tressaient des paniers et des bonbonnes ou réparaient des parapluies. Nous braconnions aussi des lapins que nous vendions facilement. Je n'avais pas plus de cinq ans, ça devait donc être en 1958, mais j'en ai un souvenir précis, car nous avions attrapé les poux de leurs petits!

Mon enfance est donc très différente de celle des petits gadjis. Juste avant les fêtes de fin d'année, je chinais des jouets, des oranges et des papillotes. C'était formidable la gentillesse des gens, ils offraient avec bon cœur. Une fois, une dame de Livron qui avait trois filles m'a donné des jouets pour mes petites sœurs, alors le soir du réveillon, quand toute la famille dormait, je me suis levé sans faire de bruit et j'ai déposé les jouets, des oranges et des papillotes dans les chaussures, sans oublier mes parents, quel bonheur de jouer vraiment au Père Noël! Le jour de l'an, nous faisions traditionnellement du porte-à-porte pour la bonne année « bonne année et bonne santé! À votre bon cœur Madame Monsieur! » et l'après-midi, on allait souhaiter nos vœux à la famille.

Avec tout ça, je ne savais ni lire ni l'écrire alors quand j'allais en classe, ma place attitrée c'était évidemment tout au fond et très souvent avec le bonnet d'âne, qui faisait de moi la risée de mes camarades. Bien sûr, j'arrivais en plus toujours avec les mains mal lavées et les cheveux ébouriffés, alors le maître me donnait un morceau de savon et une brosse à linge. Je devais me frotter si fort les mains pour faire partir la crasse, automatiquement j'avais des crevasses et ça me cuisait, parfois je saignais. Si je faisais le pitre, c'était la règle en aluminium sur le bout des doigts ou alors une heure à genoux sur la règle carrée. Oh là là, ça faisait mal, croyez-moi.

Aux alentours de 1965, mes parents ont trouvé un joli coin pour vivre au bord de la Drôme, à trois mètres de l'eau. Nous avions deux vieilles caravanes et nous ne bougions presque plus. Un peu de répit. Cinq kilomètres en amont, il y avait une gravière en activité la journée, du coup l'eau était café au lait. C'est pourquoi dès six heures du matin on remplissait des cruches et des bidons d'eau bien claire. Elle servait ensuite à tout jusqu'au soir, se laver, faire à manger, nettoyer le linge. Quand il pleuvait beaucoup, on avait peur, la rivière montait jusqu'aux roues des caravanes ...

À cette période, j'occupais mon temps à pécher, je chinais du fil et des hameçons à qui passait dans les parages et on m'en donnait souvent. À trente mètres de notre campement, les paysans jetaient des bennes de pêches que les coopératives refusaient de leur acheter, ils les déversaient juste au bord de l'eau et une multitude de poissons venait becter les fruits. Supers appâts! ça mordait bien et le plus drôle c'est que j'avais le dessert tout trouvé, à portée de main, je m'avalais des ventrées de pêches. Quand j'y pense, je me dis que c'était quand même dangereux, pas bien haut et tout seul au bord

de l'eau, mais on était prudent, les vieux nous avaient appris l'essentiel, au contact direct des dangers on se repère vite sur les erreurs à éviter. Quand on allait à l'école, il nous fallait marcher trois kilomètres à l'aller, qui faisaient six avec le retour ... et il y en avait encore plus quand on partait vendre des paniers en ville ou à la campagne dans des villages plus reculés. On devait faire attention aux chiens et puis aux gens.

Le plus dur c'est quand il fallait enchainer les deux, la route pour l'école, la journée de classe puis à la sortie, vers seize heures, vite rentrer au campement, et aussitôt repartir avec paniers et mercerie pour vendre en porte-à-porte. Nous rentrions alors tard, la nuit bien descendue, on avait peur sur le chemin, mais on espérait surtout que le père serait sobre et bien luné. J'avais du mal à supporter quand ma mère se mettait à boire elle aussi, c'était le calvaire, une fois saoule, elle partait sur la route, je devais la suivre et la surveiller, elle avait l'alcool triste et voulait se jeter sous les camions. Pire, parfois elle montait sur les rebords du pont pour se jeter dans le vide, je m'accrochais alors après ses jambes, luttant de toutes mes petites forces pour la retenir.

Plus grand, je me souviens que je chinais aussi, et quand j'entrais dans une boulangerie pour glaner du rassis, quelle joie si on me donnait plein de gâteaux de la veille! Vers mes treize ans, j'ai eu très envie de partir de ma famille. Une dame que je connaissais m'avait conseillé un endroit, j'y avais rencontré une assistante sociale, d'origine italienne. Une femme très gentille, un peu boulotte, qui a fait les démarches pour que j'aie une place en foyer. Me voilà au Valentin à

Valence, mais quelle surprise! C'est encore plus sévère que chez moi! Lever 5h du matin, préparer les lits, le travail, les devoirs, et j'en passe, c'était une véritable maison de correction! J'y suis tout de même resté jusqu'à mes quatorze ans. Le directeur me trouva alors une place en Menuiserie ébénisterie, avenue de Romans ... Mais l'apprentissage ne s'est pas bien passé, personne ne s'occupait de moi, livré à moi-même, je vaquais à droite, à gauche ... Un jour, un grand monsieur costaud arrive, les autres ouvriers m'envoient vers lui pour lui demander s'il est enceinte! Me voilà convoqué pour insolence chez le directeur du foyer, qui se met à me frapper! Heureusement, sa femme s'interpose. Mais moi, j'ai assez donné avec les coups chez mon père, je ne veux pas recommencer à en prendre sans cesse. Ils ne me reverront pas.

Je range sans regret quelques affaires dans un petit sac, j'attends la nuit, je descends des dortoirs sans faire de bruit, car il y a un surveillant et je pars dans l'obscurité. J'enfourche le vélo que je viens de m'acheter avec mes maigres revenus d'apprentis, et je file à l'anglaise! Direction la Roche de Glun. Je me retrouve chez ma cousine, je vais vivre dans une misère encore plus noire, mais je ne le sais pas encore. Au départ, c'est plutôt rose, on me demande de travailler en compensation de l'accueil reçu, ça me parait normal, et on me demande des corvées assez faciles. Pas question cependant que je fréquente l'école. Puis ça se corse, on exige un travail acharné, comme ferrailleur, de 5h du matin jusqu'au soir, qu'il gèle ou qu'on étouffe, qu'il pleuve ou non, en échange d'un lit et des repas, rien de plus. Ma mission

consiste à ramasser pendant des heures des morceaux de métaux dans les tas de déchets que viennent déverser des camions poubelles. Cela dure pendant presque un an.

Je tiendrais encore s'ils ne buvaient pas eux aussi, mais je dois me tenir à carreau, toujours recroquevillé dans un coin pour éviter les coups. Je me demande si cette période ne me fit pas plus de tort encore que ma petite enfance. Bref, mes parents finissent par apprendre que je loge chez une nièce de mon père. Automatiquement, ils viennent me chercher et j'accepte de les suivre avec des conditions, et sans regret. J'arrive vers mes quinze ans et je n'ai déjà plus d'illusions. La période des bêtises arrive pour moi, avec des petits larcins, mais plus les mois passent plus les conneries deviennent importantes. De petits vols je passe à de petits cambriolages et même une voiture. C'est comme ça que je sors de l'enfance ...

Je ne vais pas rester enfermé dans ce milieu, je vais faire mon service militaire, et juste à la fin, je rencontre ma future femme. Elle m'a tellement conquis, que je la demande en mariage la seconde fois que je la vois! Le coup de foudre immédiat ... Elle a déjà un petit garçon de trois ans, et je suis d'accord pour m'occuper de lui. On s'installe ensemble dans la foulée dès le printemps. Nous aurons huit enfants, une vie de famille avec des hauts et des bas, je dois lutter pour ne pas reproduire le schéma que j'ai vécu enfant. Grâce à elle, je ne sombre pas dans l'alcoolisme, même si à certains moments je bois trop. C'était une femme bien. Nous avons vécu en couple durant trente-quatre ans, jusqu'à ce qu'elle décède à cause

d'un cancer du pancréas. Nos enfants étaient déjà tous adultes, heureusement.

Maintenant, j'ai soixante-six ans, j'ai le bonheur d'avoir trente petits-enfants, et deux qui sont en route, prévus pour l'année prochaine, un petit garçon et une petite fille ! J'ai aussi quatre arrière-petits-enfants et un cinquième annoncés pour l'été. Ils sont tous dans les environs, Drôme, Ardèche, Vaucluse et nous avons beaucoup de contact. J'aime bien être au courant de ce qu'ils deviennent et m'assurer qu'ils vont bien, alors quand je n'ai pas de nouvelles, je les appelle! Je suis le patriarche de cette belle tribu, un formidable cadeau de la vie.

Haelya Le Lien

Prologue

Il était une fois, un monde où la magie était présente et qui abritait plusieurs races humanoïdes. Il y avait les nains, les hommes, les elfes, les élémentaires, les métamorphes (ou changeformes), pouvant se changer en un ou plusieurs animaux). les fées (taille humaine avec des transparentes), les thérianthropes (êtres aux attributs humains et animaux mélangés). Ce monde comportait également une flore et une faune magique et non magique, ainsi aue diverses créatures merveilleuses n'étant considérées ni comme des animaux ni comme des races humanoïdes, tels les dragons ou les licornes par exemple.

Dans les temps anciens, chaque race vivait à l'écart des autres, dans son propre pays et il y avait souvent des conflits et des guerres. Pendant un très long moment, rien ne changea, jusqu'à ce qu'un jour, les héritiers et héritières des souverains et souveraines de chaque peuple de l'époque, ayant le même âge et étant plus préoccupés par le bien-être de leurs peuples que par les conflits, et, surtout, n'ayant pas les mêmes préjugés et soifs de conflits que leurs parents, décidèrent de faire changer les choses.

Ainsi, une ligne de communication, discrète, magique et instantanée se mit en place entre les héritiers et héritières des familles royales de tous les pays. Il y eut de nombreuses discussions entre eux, cherchant la meilleure voie pouvant

mener à la paix. Ils décidèrent donc de commencer par mener une enquête, le plus discrètement possible, auprès de chacun de leurs peuples, afin de connaître leur opinion à propos des autres races, des conflits et guerres quasi permanents avec eux.

Ils cherchèrent également à savoir si leurs sujets étaient favorables à une paix et à un mélange entre tous les peuples. Les résultats montrèrent un ras-le-bol général, souhaitant la fin des conflits et acceptant un mélange entre les races si cela pouvait garantir la paix. Un lieu de rencontre fut donc choisi dans un endroit discret et à l'écart, en terrain neutre, n'appartenant à aucun pays et ils s'arrangèrent pour y voyager par magie, allant et venant instantanément sans éveiller les soupçons de leur entourage. Ils décidèrent donc de se rencontrer au moins une fois par semaine et plus s'ils pouvaient se libérer, afin de réfléchir aux solutions possibles à leurs différents problèmes et mener des négociations en vue d'un traité qui serait mis en place quand ils auraient tous accédé à leurs trônes.

Après de nombreuses réflexions, ils actèrent une mise en commun des terres, des richesses, des ressources, avec la création d'un gouvernement commun dirigé par un conseil des souverains, réunissant tous les souverains des différents peuples régnants à parts égales. Ils firent le choix d'une langue commune, tout en n'oubliant ni les autres langues ni les différentes cultures et traditions. Ils ajoutèrent la construction d'une capitale, avec un gigantesque palais royal où toutes les familles royales habiteraient, où le conseil royal résiderait et qui serait le siège du gouvernement et des

différentes administrations. La cité pourrait également abriter plusieurs domaines destinés aux nobles des différentes races qui voudraient y habiter ainsi que plusieurs grands parcs et tout ce dont une ville a besoin.

Ils convinrent également d'encourager un mélange des races sur tout le territoire mis en commun et dans toutes les villes. ainsi qu'un métissage afin de diminuer les préjugés et la peur et d'atteindre une harmonie entre les peuples, inexistante jusque là. Il fut décidé en supplément la mise en commun de toutes les connaissances, la création de bibliothèques, d'universités, de programmes d'écoles, scolaires, différentes guildes, notamment pour la magie, le commerce et bien d'autres. Par exemple, la guilde des urbanistes fut constituée, comprenant des architectes, des mages, des constructeurs, etc., ils construisent, agrandissent, fusionnent les bâtiments et les espaces. Ils ont la charge de l'urbanisme de la capitale et du pays, c'est à eux qu'il faut s'adresser si on veut construire, améliorer, modifier, restaurer, etc., un bâtiment ou agrandir un espace, un terrain, une maison ou la ville.

Une fois le traité signé et formulé de façon qu'aucun de leurs descendants ne puissent le briser, tout ne se fit pas du jour au lendemain, ils durent tout d'abord attendre d'avoir tous accédé à leur trône respectif, puis les diverses choses à mettre en place et à construire dans le cadre du traité mirent du temps. Mais finalement, quelques centaines d'années après, la nation unique est toujours là, elle se porte bien et n'a plus connu de guerre depuis la mise en place du traité. Les

différentes races forment désormais un seul peuple, qui se mélange spontanément et vit en harmonie.

Il est tard, vingt-deux heures passées, mais on peut toujours apercevoir une lumière diffuse filtrer derrière les rideaux indiquant que la boutique est fermée. À l'intérieur, le propriétaire de l'échoppe, un artisan passionné par son travail, est penché sur son établi éclairé à la lueur de plusieurs bougies. Hael finit une commande, oublieux de l'heure. Une noble dame lui a demandé un loup adapté à la tenue qu'elle compte porter au bal de la semaine prochaine. Elle lui a donné carte blanche, pour donner libre cours à sa créativité tout en respectant la consigne. Hael a une bonne réputation et est très sollicité par la noblesse de la ville, nombreuse et très portée sur les bals masqués.

Sur les murs de la boutique, les espaces libres, ceux qui ne sont pas occultés par une étagère ou un meuble quelconque, sont submergés par une myriade de petits portraits. Pas très grands, ils représentent tous un noble personnage habillé d'une tenue de soirée et portant un loup ou un masque fabriqué par Hael. Les clients venant le solliciter se prêtent volontiers au jeu de poser devant lui avec la tenue qu'ils vont exhiber au bal. L'artisan garde ainsi une trace de ses créations et les clients qui viennent à l'atelier peuvent se faire une idée de son talent.

Hael a de longs cheveux d'un auburn éclatant, coiffés en une longue tresse qui laisse apparaître les oreilles en pointe venant de la partie elfique de sa famille. Il est un peu plus grand qu'un humain moyen, mais pas autant qu'un elfe, une part de son hérédité étant humaine. Il a également les yeux violet pâle, héritage de lointains ancêtres élémentaux. Sa peau est pâle également, preuve qu'il ne passe pas beaucoup de temps dehors. Habillé d'une simple tunique brune, d'un pantalon brun simple également, il noue par-dessus ses vêtements un tablier de travail comportant plusieurs poches.

Au bout d'un moment, ne pouvant plus ignorer la faim qui le tiraille, Hael relève la tête et sursaute quand son regard se pose sur l'horloge et qu'il avise l'heure tardive.

 « Bientôt minuit! Pas étonnant que mon estomac fasse un tel boucan, il faut vraiment que j'arrête de perdre la notion du temps ainsi, ça va mal finir un jour. »

Il vérifie donc que ce qu'il est en train de faire peut attendre, range ses outils et son établi, puis il se lève et quitte son tablier qu'il dépose sur un crochet sur le mur derrière lui. Il s'assure que la porte de la boutique est bien fermée et qu'il n'oublie rien, puis se dirige vers la porte de derrière menant sur une arrière-cour qui contient, entre autres, une petite écurie, un débarras, un dépôt de bois, un puits et l'escalier menant à l'étage supérieur. Avant de quitter pour de bon son échoppe, il se concentre sur son affinité pour le feu et éteint les bougies, puis il verrouille la porte arrière et monte prestement l'escalier. Une fois chez lui, il se dépêche de grignoter un peu de pain et de fromage avant de se déshabiller et se coucher.

Le lendemain, l'artisan se réveille à l'aube, n'ayant pas fermé ses volets la veille afin que le jour le tire tôt du sommeil. Il prend cinq minutes pour émerger tranquillement puis se lève et se dirige vers la fenêtre de sa chambre. Il l'ouvre puis respire à plein poumon l'air frais du petit matin. Il se concentre ensuite sur son lien avec les éléments afin de localiser l'eau du puits dans la cour et de s'y connecter. Une fois le contact établi, il prend le contrôle d'une petite quantité d'eau et l'importe dans la cruche de sa chambre. Hael fait ensuite ses ablutions avant de s'habiller. Il renvoie ensuite l'eau qu'il a utilisée dans un tonneau situé dans son arrièrecour, puis il ferme la fenêtre et quitte sa chambre. Il jette ensuite un coup d'œil à la chambre d'amis pour vérifier qu'elle est en état de recevoir son frère, lors de son prochain séjour.

Celui-ci, prénommé Léren, doit arriver dans la journée, à l'occasion du grand marché à venir qui rassemblera des marchands et leurs marchandises venues de tout le continent. Léren est envoyé par le reste de sa famille, qui habite aux alentours du même petit village, à quelques heures de la capitale. Il emporte avec lui les productions de l'année des divers membres de sa famille: des objets fabriqués en bois, de la laine ainsi que des vêtements tricotés, du cuir tanné et divers objets en cuir, des herbes médicinales ainsi que quelques remèdes, et enfin des bougies parfumées, colorées ou neutres. Il descend ensuite dans sa cuisine se faire un petit déjeuner puis, une fois fini, il gagne l'écurie afin de s'occuper de ses chevaux.

Enfin, il peut aller dans son atelier et, en attendant qu'il soit l'heure de l'ouverture, il effectue un rapide inventaire de ses matières premières, afin d'établir une liste de ce qui lui

manque. Une fois la boutique ouverte, la journée passe lentement, entre les clients, la préparation de ce qu'il va emmener au marché pour vendre et finir la commande en cours afin d'avoir l'esprit libre pour la foire. Hael a tout juste fini son ouvrage lorsque son frère entre dans l'échoppe.

- « Salut frangin, ça fait un bail qu'on ne s'est pas vu!
- Léren, content que tu sois arrivé. Comment s'est passé le trajet ? Et comment va le reste de la famille ?
- Toute la famille va bien, ne t'inquiète pas, et mon voyage s'est bien passé, il a été plutôt tranquille.
- C'est bien. Je vais fermer la boutique maintenant, même s'il est un peu tôt. Tu peux m'attendre devant le portail ? Je viendrai t'ouvrir dès que possible pour faire rentrer ton chariot dans la cour.
- Aucun problème Hael, j'ai bien cinq minutes. »

Léren sort donc de la boutique qu'Hael ferme immédiatement en prenant soin de laisser une ardoise, annonçant la fermeture annuelle du commerce pour cause de marché, entre la vitre et le rideau occultant. Il sort ensuite dans sa cour pour rejoindre le portail menant sur la rue et l'ouvre, laissant passer son frère qui guide son attelage dans la cour.

Après avoir détaché les chevaux, les avoir guidés dans l'écurie et s'être occupé d'eux, les deux frères sortent du chariot les affaires de Léren puis rassemblent les loups et les masques qu'Hael souhaite vendre au marché, rangés dans des caisses en bois, puis déplacent les caisses remplies et des caisses vides dans le chariot de Léren à côté de ses propres

marchandises. Hael et Léren mettent également dans ce chariot des tréteaux, des planches et des nappes, de quoi constituer leur éventaire, pour exposer leur marchandise le temps du marché. Hael ferme ensuite la porte arrière de son commerce puis vérifie que le portail de sa cour est bien fermé, avant de faire monter son frère et ses affaires chez lui. Il montre à Léren la chambre qu'il va occuper, puis le laisse déballer son paquetage tranquillement.

Il entreprend de remplir tous les réservoirs de la maison avec l'eau du puits, à l'aide de son affinité avec cet élément. Après avoir vérifié que les différents sorts jetés sur tous les récipients de la maison pour que l'eau reste toujours pure, fraîche et potable sont encore en fonction, il entreprend de préparer un repas digne de ce nom pour son frère et lui, rapidement rejoint par Léren qui décide de l'aider. La préparation et le repas lui-même sont joyeux et animés par de nombreuses discussions entre les deux frères, qui se mettent au courant de ce qui s'est passé dans leurs vies depuis la dernière fois qu'ils se sont vus. Hael et son frère vont se coucher tôt après avoir réglé l'horloge magique pour qu'elle les réveille à cinq heures le lendemain matin, avec le bruit d'une grenouille coassant.

Le lendemain, cinq heures, l'horloge magique s'arrête une fois que les deux frères sont levés. Ceux-ci font leur toilette, s'habillent, prennent leur petit déjeuner, préparent leurs affaires, vérifient qu'ils n'ont rien oublié puis se mettent en route pour le parc où va se dérouler le marché. Une fois à l'entrée de celui-ci, ils donnent leurs noms au responsable qui leur indique leur emplacement. Ils s'y dirigent, installent leur

étal et exposent leurs marchandises. Hael met son frère au courant des prix qu'il souhaite appliquer et Léren fait de même.

Une fois tout le monde installé, les premiers visiteurs commencent à arriver. Hael laisse le stand à son frère et entreprend de faire le tour du marché afin de procéder à ses achats. Le marché est très étendu et il v a de nombreux étals de marchandises venant des quatre coins du pays. On peut y voir du bétail, de la laine, divers tissus, du cuir, divers stands de nourriture et de boissons, des grains, des céréales, des légumes, des fruits, de la viande, divers matériaux comme le bois, de la roche, des pierres précieuses, etc. Mais aussi du fil, du nécessaire de couture, divers accessoires, des livres et des parchemins, du matériel d'écriture, des vêtements, des chaussures, des instruments faits par des forgerons, des articles de magie et de guérison, des bijoux, des tapis, des ustensiles de déco, des armes et armures, de l'artisanat de divers endroits du pays, des épices, des animaux exotiques, de compagnies, magiques, de basses cours, des outils et des machines agricoles, des fleurs et des plantes de tout le pays, etc.

C'est un mélange indescriptible de sons, d'odeurs et de couleurs qui s'étalent sur toute la surface du grand parc qui les accueille, et Hael apprécie grandement cette ambiance. Il passe d'étal en étal, à la recherche, en plus des articles présents sur sa liste, de tout ce qui peut lui servir et de tout ce qui l'inspire pour ses créations. Il fait plusieurs allers-retours jusqu'à l'éventaire qu'il partage avec son frère pour poser ses achats dans le chariot puis continue son tour

aussitôt. Soudain, alors qu'il a fini ses achats et qu'il entreprend de rejoindre son frère afin de poser ses emplettes et tenir le stand à son tour pour laisser Léren profiter du marché, ses yeux se posent sur un jeune homme magnifique. Il se fige soudain, incapable de détourner le regard.

Le jeune homme est d'ascendance elfique, comme en témoignent ses oreilles pointues et sa grande taille, et est habillé avec des vêtements de noble facture. Avec des traits fins et gracieux, il est d'une grande beauté. Ses cheveux sont d'un blanc pur parsemé de mèches vertes, argent et noires. Hael a le souffle coupé sous le poids des sentiments et des sensations qu'il éprouve en regardant ce jeune homme qu'il ne connaît pas. Subitement, il réalise : ce jeune homme est son âme-sœur. Et puisqu' il est, pour l'instant, le seul à avoir vu l'autre, le lien n'est pas complet...

Frappé par cette révélation, Hael se plonge dans ses souvenirs et se rappelle ce qui lui a été expliqué pour ses douze ans : le lien d'âme sœur. La loi du pays dit que tous les enfants doivent être informés à propos de ce lien et de la législation qui l'entoure pour son douzième anniversaire au plus tard, par un des adultes qui les côtoient : Quand deux âmes sœurs se rencontrent et se voient, une marque apparaît sur leur corps, personnalisée selon les individus, et un lien s'établit entre leurs esprits, lien qui grandit et se renforce avec le temps et au fur et à mesure que les deux âmes sœurs apprennent à se connaître, à avoir confiance l'une en l'autre. Dans les premiers temps du lien, l'éloignement est difficile et peut être douloureux. Si une seule des deux âmes sœurs voit l'autre, alors celle-ci sent les prémices du lien s'établir, mais

l'autre ne se rend compte de rien, la vision étant indispensable. Celui qui sait, poussé par ce demi-lien désirant être complet, cherchera donc à être vu par son autre moitié, et s'il l'a perdue de vue, fera tout son possible pour découvrir son identité et pour le retrouver. Une fois qu'il a retrouvé son lié et qu'il s'est fait voir de lui, le lien s'établit alors pleinement et la marque apparaît. Un lien d'âmes sœurs est ce qu'il y a de plus sacré en ce monde. À son apparition les éventuels mariages, fiançailles et contrats-promesse de fiançailles sont dissous. Quiconque s'oppose à un lien d'âme sœur risque la prison à vie. Trouver son âme sœur, c'est avoir l'assurance d'aimer et d'être aimé d'un amour pur, vrai et durable. C'est également avoir un partenaire de vie qui ne nous trahira pas (et que nous ne trahirons pas non plus) et qui nous comprendra et complètera parfaitement. Un couple d'âme sœur peut être de même sexe comme de sexe opposé et de mêmes races comme de races différentes. Enfin le lien d'âme sœur est un lien magique qui touche tout le monde, même ceux qui ne sont pas magiques, et qui permet à un couple du même sexe de procréer par eux-mêmes, la magie du lien entrant dans le processus.

Reprenant ses esprits, Hael commence à s'avancer vers le jeune inconnu, tiraillé par les prémices du lien qu'il sent au fond de lui et qui le poussent à se faire voir de son âme-sœur, quand sa vue se retrouve obstruée par un groupe de personnes passant devant lui. Quand il a enfin le champ dégagé, son âme-sœur a disparu et Hael a beau regarder les alentours avec minutie, il n'arrive pas à retrouver le jeune homme. Il contient de justesse la panique qui monte en lui et

essaye de penser calmement. Il décide d'aller voir le propriétaire de l'étal de livres devant lequel l'inconnu était posté tout à l'heure, afin de lui poser quelques questions.

- « Excusez-moi ? » demande Hael à l'homme derrière le stand de livres.
- Oui ? En quoi puis-je vous aider ?
- Et bien voilà, je me demande si vous savez qui est le jeune homme aux cheveux blancs et aux vêtements de riche facture qui était là il y a à peine cinq minutes ?
- Oh vous parlez sans doute d'Estel! Il fait partie d'une des familles nobles de cette ville, les ... Arendil, je crois. Pourquoi?
- J'ai senti Le Lien commencer à s'établir quand mes yeux se sont posés sur lui, mais il ne m'a pas vu. Je souhaite donc le retrouver.
- Oui, bien sûr, je comprends tout à fait. Félicitation et bonne chance dans vos recherches. Bonne journée.
- Merci à vous et bonne journée également. »

Hael retourne à l'étal qu'il partage avec son frère, l'esprit focalisé sur son âme-sœur et sa beauté, tout en se répétant son prénom pour en apprécier la sonorité.

Quand il retrouve son frère et qu'il dépose ses derniers achats dans le chariot, Léren remarque que quelque chose est différent.

- « Il s'est passé quelque chose frangin ? Tu as l'air bizarre.
- J'ai vu mon âme-sœur, mais il ne m'a pas vu.
- Ah mince, tu sais qui il est?
- Oui, je me suis renseigné auprès du vendeur à qui il parlait quand je l'ai vu, il m'a appris que mon âme-sœur s'appelle Estel et qu'il fait partie de la famille Arendil, des nobles qui habitent dans cette ville.
- Bon, c'est déjà ça, il ne te reste plus qu'à le trouver et à te faire voir de lui. Dis-moi, comment ça se fait que vous ne vous soyez pas vu avant avec ton travail ?
- Oh j'ai entendu des nobles discuter dans ma boutique, elles disaient qu'un des fils des Arendil n'allait jamais à aucun bal ni à aucune soirée données par des nobles. Apparemment les nobles l'ont très peu vu. Je pense qu'elles devaient parler d'Estel qu'en penses-tu ? »
- C'est très probable, en effet. Sur un autre registre, as-tu fini tes achats ?
- Oui, oui, tu veux aller faire les tiens maintenant ? »
- Oui, vu l'heure qu'il est je dois avoir le temps de faire un tour et de revenir avec le déjeuner quand j'aurais fini mes emplettes. Que veux-tu manger ?
- Comme tu veux, je ne suis pas difficile.
- D'accord, pas de problème alors, je verrai ça.

Léren met son frère au courant de ce qu'il a vendu pendant son absence et à quel prix puis commence son tour du marché. Après avoir acheté tout ce dont il a besoin et un peu plus, et fait plusieurs allers-retours jusqu'au chariot pour tout déposer, il regarde ensuite ce que les stands de nourriture proposent et choisit finalement leur déjeuner, l'achète puis revient partager ce repas avec son frère. Ils passent ensuite l'après-midi à vendre leurs marchandises puis, à la fin de la journée, remballent leurs invendus et leurs affaires et rentrent ensuite chez Hael. Une fois à la maison, les frères déchargent le chariot. Les invendus d'Hael et ses achats vont dans son atelier, tandis que ceux de Léren sont placés dans la remise et protégés par un sort en attendant son départ pour son village. Une fois les chevaux soignés et nourris, Hael et Léren montent à l'appartement du premier avec le reste des emplettes. Après une séance de déballage et de rangement, ils se mettent à cuisiner puis passent à table pour le repas, celui-ci étant agrémenté d'une agréable discussion portée sur leur journée et sur la nouvelle âme-sœur d'Hael. La fatigue ne tardant tout de même pas à se faire sentir après une telle journée, les frères filent vite se coucher pour une bonne nuit de sommeil.

Le lendemain, quand Hael se réveille, la matinée est bien entamée. En effet, depuis qu'Hael participe au grand marché annuel, il prend toujours quelques jours de congé après, afin de se reposer, de faire du rangement et du ménage, de se balader dans la ville et passer du temps avec son frère, prendre un peu de temps pour lui-même. Tous les deux, ils ont également un rituel qu'ils effectuent systématiquement

avant que Léren ne reparte et qui consiste à faire le tour des refuges de la ville. Il prend donc son temps avant de se lever et décide qu'il va s'offrir un bain au lieu de ses habituelles ablutions. Il ouvre ses volets puis se rend dans sa salle de bain, il se concentre sur l'eau du puits avec son affinité à cet élément et remplit rapidement la baignoire, puis utilise son affinité pour le feu et la chaleur, pour amener l'eau du bain à la température idéale pour lui. Il rassemble ensuite tout ce dont il a besoin pour se laver sur une petite desserte à côté de la baignoire et s'assure que sa serviette est bien pendue à son crochet sur le mur. Pour finir, il intègre à l'eau une huile de bain légèrement parfumée, la mélange puis se déshabille et se glisse dans la baignoire. Il se délasse ensuite un long moment, tout en pensant à son bel Estel et essayant de trouver un prétexte pour le rencontrer à nouveau, puis se lave, se rince et sort du bain pour s'essuyer sans avoir trouver la bonne idée. Une fois sec, il active, avec sa magie, la rune gravée sur la baignoire, destinée à purifier l'eau du bain afin de pouvoir la réutiliser. Hael regagne sa chambre, s'habille pour la journée puis va toquer à la porte de la chambre de son frère:

- « Léren ? Tu es réveillé ? » Chuchote Hael
- « Oui, vas-y entre
- Bonjour, mon frère. Je viens t'informer que j'ai pris un bain et si tu le souhaites, tu peux en prendre un aussi, j'ai activé la rune de purification. Tu te rappelles où tout est rangé ?
- Oui, oui, je me souviens, ça va me faire du bien, merci.

- De rien, je descends préparer le repas, à tout à l'heure.
- D'accord, à tout de suite. »

Hael se rend dans le garde-manger, réfléchissant un instant à ce qu'il peut cuisiner. Il se décide bientôt pour une omelette copieuse, garnie de plusieurs légumes et de quelques morceaux de lard découpés en fine lamelle. Il s'attelle donc à la préparation et une fois que celle-ci cuit, à feu doux, il met la table pour deux. En attendant que son frère le rejoigne, Hael va dans son bureau et rassemble tout l'argent qu'il possède, entre l'argent de la boutique, celui du marché et ce qu'il a réussi à mettre de côté depuis l'année dernière, il y a un petit pécule. Il divise ensuite la somme totale en trois tas : ce dont il a besoin pour faire tourner la boutique, qu'il range dans la boite dédiée ; un deuxième tas pour ses dépenses personnelles, qu'il range dans sa bourse; et le troisième contient le reste de l'argent, une fois compté, il en prélève à peu près la moitié, soit trente pièces d'or, et met le reste dans une autre bourse qu'il va remiser dans un tiroir de son bureau qu'il ferme à clé et protège d'un sort. Finalement Hael divise les trente pièces d'or en cinq piles égales, qu'il dépose dans cing petites bourses préparées préalablement. Son frère apparaît à ce moment-là, habillé et les cheveux encore humides, et demande:

- « Ce sont les bourses pour les refuges ?
- Oui, j'ai pu y mettre six pièces d'or chacune.
- C'est plutôt une bonne somme, surtout si on tient compte des cinq bourses, les affaires ont du bien marcher cette année.

- Plutôt, oui, je n'en suis pas mécontent. Et toi, peux-tu donner quelque chose ?
- Oui, je peux rajouter une pièce d'or par bourse. Et j'ai aussi apporté quelques jouets pour enfants et quelques vêtements à distribuer aux différents refuges. On y va aujourd'hui?
- Oui, si tu n'es pas trop fatigué après la journée d'hier, sinon ça peut attendre demain.
- Non, non, aujourd'hui c'est très bien, pas de problème. Et pour ton âme-sœur tu as eu le temps de réfléchir ?
- Oui, un peu, mais je ne sais toujours pas comment je pourrais l'aborder et avec quel prétexte. Mais j'ai encore quelques jours pour réfléchir avant que le demi-lien ne devienne franchement désagréable, je finirai bien par trouver une solution, ne t'en fais pas, va. Bon, je dois retourner l'omelette, tu peux rajouter ta contribution dans les bourses et me rejoindre pour le repas ?
- Pas de soucis, à tout de suite. »

Hael se rend dans la cuisine, retourne l'omelette, puis ouvre la fenêtre pour respirer l'air frais du matin et contempler l'extérieur, tout en repensant au bel Estel, aperçu la veille. Léren le rejoint rapidement et Hael va alors dans la partie de son garde-manger qui refroidit les aliments en plus de les conserver indéfiniment. Il y prend une bouteille de jus de fruit elfique et la dépose sur la table, dit à son frère de se servir, et va vérifier la cuisson de l'omelette. La trouvant cuite, il éteint le feu, la partage en deux à l'aide d'une spatule et demande à

Léren de lui apporter les deux assiettes, qu'il remplit du contenu de la poêle. Les deux frères s'assoient à table et dégustent leur repas accompagné du jus de fruit, tout en discutant joyeusement.

Une fois la collation terminée, les deux frères se préparent pour leur sortie, Hael prend les bourses destinées aux refuges, puis ils sortent de l'appartement, qu'Hael ferme à clé. Une fois dans la cour Léren sort de son chariot les caisses qui contiennent ce qu'il destine aux refuges tandis qu'Hael sort de sa remise ce qu'il a lui-même préparé. Léren a également apporté cinq sacs en toile. Les deux frères divisent donc leurs dons en cinq parts égales qu'ils mettent dans les sacs. Chacun contient quelques vêtements, des hochets pour nourrissons, des figurines en bois, des marionnettes, des pantins, un jeu de quilles, des jeux de dames et d'échec, des billes, des toupies, des palets en bois pour jouer à la marelle, des flûtes, des sifflets et quelques balles, la plupart de ces jouets ayant été fabriqués par Hael, Léren et leur famille sur leur temps libre.

Les deux frères se mettent en route, parcourant la ville à pied avec les cinq sacs, en direction du premier des cinq refuges de la citée. Tout en marchand, Hael se rappelle ce qu'il sait sur ces institutions. Elles ont été créées par le conseil des souverains qui leur alloue un budget annuel, somme fortement complétée par des dons conséquents effectués par les familles nobles et d'autres plus modestes par des gens ayant à cœur d'aider quand ils le peuvent. Ces refuges accueillent des personnes, seules ou en familles, qui n'ont plus de toits, plus d'argent, la plupart du temps plus de

travail, bref qui ont tout perdus ou presque, pour une ou plusieurs raisons. Ces personnes sont nourries, logées, habillées, on leur redonne un minimum de confort en échange d'un peu d'aide et de quelques tâches dans le refuge en fonction de leurs capacités. Puis vient la partie insertion des institutions: chaque personne adulte a des entretiens avec un agent mandaté par le conseil pour déterminer ce dont elle a besoin, travail, logement, et cetera. Ils essaient ensemble d' y remédier, en les aidant à trouver un logement, un travail ou une formation ou un apprentissage, des soins médicaux si besoin, et en apprenant à gérer son argent ou son foyer si besoin également... Tout est fait pour que chaque personne passant par un des refuges puisse retrouver une vie normale et décente et n'ait pas, un jour, besoin d'y revenir.

Hael sort de ses souvenirs devant le premier refuge dans lequel il entre avec son frère. Ils se dirigent tous les deux vers l'accueil et Hael interpelle la personne s'y trouvant :

- « Bonjour, excusez-nous de vous déranger, nous voudrions faire un don.
- Bien le bonjour Messieurs, je vais de ce pas avertir le gérant, attendez-moi ici s'il vous plait.
- Bien sûr, aucuns problèmes. »

L'homme s'éclipse et revient accompagner d'un autre homme qui prend aussitôt la parole :

- « Hael et Léren Vélétil, vous êtes toujours fidèles au poste à ce que je vois. Bonjour les garçons, suivez-moi dans

mon bureau, on pourra ainsi discuter et remplir la paperasse à notre aise. »

Les deux frères saluent le gérant, monsieur Richard Duval, et le suivent dans son bureau. Il s'ensuit alors une conversation où chaque partie prend des nouvelles de l'autre et de leur famille, puis vient le temps de la paperasse. Il y a plusieurs formulaires à remplir, notamment sur qui donne, combien d'argent s'il y en a et s'il y a des dons matériels, en faire un inventaire précis et détaillé. Quand ils en ont fini avec les démarches, ils prennent congé et sortent du bâtiment afin de se diriger vers le prochain refuge.

La journée continue ainsi, avec une pause dans une auberge pour le repas de midi après le troisième refuge. En sortant du cinquième et dernier refuge, Hael, ne regarde pas où il va puisqu'il discute avec son frère et se cogne à quelqu'un. Il relève la tête, en s'excusant et son regard croise celui de la personne qu'il a bousculée. Lui et son vis-à-vis se figent tous les deux lorsque leurs regards se croisent et Hael sent, enfin, le demi-lien qui le tiraillait au fond de son esprit, devenir un lien complet et envahir brusquement ses sens, submergeant totalement pendant quelques secondes qui lui paraissent des heures. Une fois la mise en place terminée, il sent, au fond de son esprit, comme une corde le reliant à son âme sœur, accompagnée d'une sensation de paix et de contentement absolue ainsi qu'une curiosité venant de l'autre côté du lien. Il éprouve également de l'attraction et de l'amour pour Estel, ainsi que le fervent désir de rester proche de lui et de ne plus le guitter. Aucun des deux ne remarque l'apparition de la marque de lien puisque celle-ci se trouve à

l'emplacement de leur cœur. Elle représente un livre fermé à la couverture verte qui arbore un loup noir avec des motifs argentés. Le livre est flanqué de part et d'autre du symbole des éléments feu et eau.

Pour Estel, la journée n'avait pas bien commencé. Après s'être réveillé vers 9 heures du matin, il s'était lavé et habillé puis avait pris son petit déjeuner. Après quoi, il s'était rendu dans la pièce à côté de ses appartements, dans la demeure de ses parents, qu'il avait fait transformer en bibliothèque depuis qu'il avait lu tous les livres que contenait la maigre bibliothèque officielle de la demeure et il avait commencé à acheter ses propres livres. Cette pièce comporte plusieurs étagères, toutes n'étant pas pleines, ainsi qu'un coin lecture cosy meublé de plusieurs fauteuils confortables. Le jeune homme était plongé profondément dans un de ses livres quand sa mère fit irruption dans la pièce sans s'annoncer.

- « Estel!
- Oui, mère?
- Vas-tu enfin te décider à nous accompagner aux différents bals et évènements sociaux de la noblesse, ou vas-tu encore nous faire faux bond ? Tu sais que les nobles jasent de ne jamais te voir à ces soirées, alors que tes frères et sœurs y vont.
- Mère, vous savez que ce genre de choses ne m'intéresse pas, je ne l'ai jamais été! J'ai juste d'autres centres d'intérêt.

- Je sais, je sais, tu es tout le temps dans tes livres, cela aurait été dur de passer à côté. Je ne comprends pas comment tu peux être si différent de ton père et de tes frères et sœurs ? Enfin! On ne peut pas te forcer non plus. »

Et elle avait quitté la pièce sans rien dire de plus.

Après cette scène il n'était pas d'humeur à continuer de lire. Il a réfléchi à ce qu'il pourrait faire de sa journée, ayant envie de sortir du domaine de ses parents, et il avait décidé de faire le tour des refuges de la ville afin de leur faire un don puis, s'il lui restait du temps, aller dans une des rares librairies de la ville.

Estel s'empresse donc d'aller chercher son argent et de quitter la demeure, en ayant pris soin auparavant d'informer le majordome de sa famille qu'il sera absent toute la journée et qu'il ne sait pas à quelle heure il rentrera.

Alors qu'il s'apprête à passer la porte du dernier refuge, et comme il ne regarde pas ce qu'il fait, il bouscule une autre personne qui en sort justement. Quand il lève les yeux et qu'il croise le regard de cet inconnu, Estel est submergé par les nouvelles sensations qu'il éprouve, l'esprit en effervescence. Il sent le lien d'âme se mettre en place soudainement, puis l'apparition de quelques sentiments ne lui appartenant pas, aux frontières de son esprit, suivi de l'envie de rester aussi près que possible de son âme-sœur nouvellement trouvée.

Hael et Estel restent à se regarder dans les yeux pendant un moment qui leur semble une éternité, submergés par toutes les nouvelles sensations qui les assaillent, mais qui ne durent en réalité que quelques minutes, jusqu'à ce que Léren brise la magie du moment en s'adressant à Estel :

- « Bonjour, je me nomme Léren Vélétil, et ce jeune homme qui est visiblement votre âme-sœur s'appelle Hael Vélétil, mon frère. Enchanté de vous rencontrer.
- Moi de même, je suis Estel, le plus jeune enfant de la famille Arendil. Je vois que vous sortez de ce refuge, pouvez-vous m'attendre quelques minutes le temps de faire le don que je souhaitais réaliser ? Nous pourrions ensuite aller dans une taverne afin de discuter et faire connaissance autour d'un verre ?
- Bien sûr, ça nous va tout à fait, n'est-ce pas Léren?
- Oui, oui, aucun problème.

Les frères attendent devant le refuge pendant quelques minutes avant qu'Estel n'en ressorte. Les trois jeunes hommes se dirigent alors vers la taverne la plus proche tout en discutant et, après avoir commandé une boisson au tavernier et s'être installés à une table, font connaissance. Les deux âmes-sœur parlent de leur famille, de leur vie, du travail d'Hael, de leurs loisirs et centres d'intérêt et de leurs aspirations pour l'avenir. Tout cela sous le regard bienveillant de Léren. Les jeunes gens finissent par évoquer ce qu'ils vont faire désormais. Ils décident finalement de passer tout de suite au bureau d'enregistrement des liens d'âmes le plus proche. Cet organisme, qui dépend du gouvernement, enregistre un lien d'âme-sœur entre deux personnes afin de garder une trace du lien, de s'assurer que les promesses de fiançailles et les mariages soient rompus et les personnes

concernées misent aux courants. Il est également délivré à chaque lié un certificat de lien, faisant office de preuve auprès des familles et des gens en ayant besoin. Une fois au bureau dédié, ils remplissent la paperasse, font vérifier le lien par un mage et font constater, enregistrer et copier leur marque de lien, puis récupèrent leurs certificats une fois ceux-ci rédigés. Sorti du bureau, Léren récupère les clés de l'appartement de son frère et s'y dirige pour y passer la soirée et la nuit, tandis qu'Hael et Estel se rendent au domaine des parents de ce dernier.

Une fois arrivés au domaine Arendil les deux jeunes hommes sont accueillis par le majordome à qui Hael est présenté, avant de s'enquérir de la pièce où se trouve la famille.

- "Tout le monde est dans le salon, monsieur, ils y attentent le dîner qui ne saurait tarder à être servi.
- Merci Henri, nous allons les rejoindre, j'aimerais leur présenter mon invité"

Estel conduit Hael dans le salon où se trouve sa famille.

- "Encore un peu et tu étais en retard pour le dîner, fils. Qui t'accompagne ?" Prononce le père.
- "Père, mère, frères, sœur, je vous présente Hael Vélétil, propriétaire de la boutique *La meute d'Hael*, mon âme sœur. Hael, je te présente mes parents, Panis et Sanaelle Arendil, mes frères Elénis et Finael, ainsi que ma sœur Lanelle.
- Ton âme sœur ?" demande sa mère

- "Oui, nous nous sommes bousculés alors que j'allais entrer dans un des refuges de la ville pour y faire un don et qu'Hael et son frère en sortaient après avoir fait le leur. Quand nous nous sommes regardés, nous avons tous les deux senti le lien se mettre en place. Après avoir discuté autour d'un verre, nous sommes allés faire enregistrer notre lien et notre marque au bureau d'enregistrement des liens d'âmes."

L'arrivée du majordome empêche la conversation de se poursuivre :

- "Excusez-moi, le repas est prêt" annonce celui-ci.
- Très bien, passons à table et nous discuterons plus avant pendant le repas. »

Tout le monde se rend donc dans la salle à manger, où de nombreuses discussions s'engagent pendant le dîner, afin que tout le monde se connaisse un peu mieux, la famille Arendil ayant l'air de très bien prendre ce lien et d'apprécier Hael. Une fois le repas fini, tous se rendent dans le salon afin de continuer à échanger. À un moment, Panis demande :

- « Estel, souhaites-tu toujours ouvrir une librairie ?
- Bien sûr père, je n'ai pas changé d'avis
 - Et je pense ne pas trop me tromper en supposant que tu voudras vivre avec Hael et qu'il sera beaucoup plus pratique pour lui de continuer à habiter au-dessus de sa boutique ?
 - Nous n'en avons pas encore parlé, mais c'est probablement ce que l'on fera, oui.

- Et dites-moi Hael, la dernière fois que nous sommes venus à votre boutique, nous avons vu que la propriété contenant la boutique attenante à la vôtre était à vendre, est-ce toujours le cas ?
- Oui, tout à fait, pourquoi ?
- Eh bien je viens d'avoir une idée, je sais que je n'ai jamais montré beaucoup d'enthousiasme à l'idée que tu ouvres une librairie Estel, mais il faut que je me rende à l'évidence, c'est vraiment ce que tu veux faire. Et puisque ton âme-sœur possède sa propre boutique, je pense qu'il pourra t'aider dans tes démarches. J'envisage donc d'acheter cette propriété qui est à vendre et de faire appel à la guilde des urbanistes afin de fusionner, agrandir et remarier les deux propriétés et échoppes afin d'en faire un seul domaine, avec un seul grand bâtiment comportant deux magasins au rez-dechaussée. Je fournirai l'argent, bien sûr, ce sera mon cadeau pour fêter votre lien. Vous serez bien entendu consultés tout au long du processus, notamment avec l'architecte et le décorateur. Et une fois que tout sera prêt et que vous vous serez installés, alors ce sera à toi de te démener afin d'ouvrir ta librairie et de tout faire pour quelle marche.
- Oh, père ! Je vous remercie du fond du cœur, j'apprécie votre bienveillance.
- Oui, je vous remercie également monsieur, c'est extrêmement généreux de votre part. »
- De rien, mes enfants, de rien. Ça me fait plaisir de vous aider à vous installer à deux.

- D'ailleurs, les enfants, vous prendrez garde à me tenir au courant de la date que vous choisirez pour votre mariage au moins six à neuf mois avant, afin que je puisse avoir le temps de le préparer à mon aise, c'est compris ? » renchérit la maîtresse de maison.
- Très bien mère, dès que nous aurons décidé de la date nous vous la communiquerons. »

Le reste de la soirée voit plusieurs discussions fleurir avant que les deux tourtereaux ne décident de se retirer dans les appartements d'Estel pour la nuit. C'est pour eux, enfin l'occasion de se parler en tête à tête. Ils finissent par décider que le mariage se déroulera dans un an jour pour jour, afin qu'il célèbre les un an de la création complète du lien entre eux. Ils décrètent également que dès qu'il n'y aura plus besoin d'eux pour prendre des décisions à propos du futur chantier, ils iront rendre visite à la famille d'Hael. Après avoir parlé encore un peu, les amoureux se couchent dans le lit d'Estel et s'endorment dans les bras l'un de l'autre.

Le lendemain, après le petit déjeuner Hael et Estel se rendent tous les deux à l'appartement d'Hael afin de parler avec Léren. Celui-ci a décidé de repartir dans la journée, ils l'aident donc à rassembler toutes ses affaires et ses achats dans son chariot et à atteler les chevaux. Vient ensuite le temps des au revoir et Léren s'en repart chez lui avec pour mission d'annoncer à ses parents la venue d'Hael avec une surprise dans quelques semaines, dès qu'il pourra se libérer. Le reste de la journée passe, Hael rédigeant une note pour expliquer la fermeture temporaire de sa boutique et pourquoi, qu'il

accroche sur sa porte. Puis les amoureux commencent à emballer les affaires d'Hael, d'abord les vêtements et quelques menus objets qui trouveront leur place dans la chambre d'Estel.

Les jours suivants, pendant que le patriarche Arendil rencontre les propriétaires du bien immobilier qu'il veut acheter, afin de négocier la transaction et d'établir le délai qui leur sera nécessaire pour déménager, les deux amoureux alternent entre superviser le déménagement des affaires et des animaux d'Hael vers le domaine Arendil par des domestiques des Arendil, et des promenades à deux à travers la ville et ses parcs. Une fois en possession de tous les papiers indispensables, (actes de propriétés des deux terrains, le plan du cadastre, les dimensions des terrains ainsi que la date à laquelle les deux propriétés seraient vides d'habitants, d'animaux et d'objets), Panis, Estel et Hael se rendent à la guilde des urbanistes. Il faut alors plusieurs rendez-vous avec divers interlocuteurs dont un architecte pour qu'un projet convenant à tout le monde voit le jour et que des plans et une maguette en 3D, générée par magie ne soient créée. Les entretiens suivants se font avec le décorateur d'intérieur, suivi du paysagiste puis, pour finir, avec le maître mage de la guilde pour choisir les divers sorts, enchantements et protections magigues à installer sur et dans le futur domaine.

Une fois que tout est décidé, la paperasse et les contrats sont signés et une date probable pour la fin du chantier est annoncée. Avec cette date en tête, les deux amoureux trouvent qu'il est temps pour eux d'aller rendre visite à la famille d'Hael. C'est donc après quelques jours pour préparer

leur voyage et des au revoir à toute la maisonnée Arendil qu'ils prennent la route, tout en pensant à la vie de bonheur qui les attend désormais.

Pascal Riffard

Un chemin pas comme les autres

C'est au cours de la nuit la plus courte de l'année 1972 que j'ai poussé mon premier cri et vu le jour à Valence. Arrivé à la vie dans une famille de classe moyenne, j'ai eu une enfance paisible, partagée entre la maison de mes parents à l'extérieur du village, et chez ma nourrice dans le bourg, les moments où ils étaient au travail. Ma nourrice était la voisine de mon grand-père maternel, place des anges à Aouste-sur-Sye. Nous étions en permanence trois ou quatre enfants, c'était la belle vie, on jouait tout le temps et nous mangions particulièrement bien. Son mari était chasseur, et comme tout le monde à l'époque, il faisait aussi son jardin. Elle cuisinait ses légumes et régulièrement du lièvre en civet, du chevreuil, du sanglier. Elle préparait elle-même les ravioles, des gratins dauphinois, des clafoutis et pleins d'autres délices. C'était vraiment la belle vie!

À partir de décembre 1980, c'est devenu moins drôle. Un jour, je suis pris de maux de ventre, ma mère m'amène chez le médecin, qui après quelques examens, en déduit que c'est une crise de foie. La douleur se situe au niveau du foie, je n'ai pas de fièvre, comme nous sommes juste avant Noël, il y a déjà profusion de chocolat à la maison et le gourmand que je suis en a pleinement profité. Tout cela conforte le médecin dans son diagnostic. Il nous dit que ce n'est pas grave et que ça passera avec un peu de diète et du repos. Après quelques

jours d'attente, ca ne passe pas, ma mère recontacte le médecin, car la douleur malgré la diète, n'a fait qu'amplifier, la fièvre est apparue et je ne suis vraiment pas bien. Il prescrit alors une prise de sang. Dès la réception des résultats, je suis conduit à l'hôpital en urgence, c'est une appendicite aiguë, il faut opérer au plus vite avant qu'elle n'éclate. 24 décembre 1980, je suis donc pris en charge et opéré dès mon arrivée à l'hôpital, au bloc, l'équipe de soins comprend vite pourquoi le généraliste avait diagnostiqué une crise de foie à la première visite. L'appendice est placé derrière le foie, ce qui n'est pas commun. Pour le chirurgien, c'est une grosse complication, plus difficile d'accès, et il ne réussit pas à tout enlever. Tout de même, je commence à aller mieux après l'intervention, ou plus certainement le traitement antibiotique fait effet. Ma sortie est prévue pour le 31 décembre. Seulement ce matinlà, je fais une très forte montée de fièvre. Encore aujourd'hui, je me souviens de la taille des yeux de l'infirmière, quand elle voit le chiffre qu'affiche le thermomètre qu'elle vient d'utiliser pour contrôler ma température, ainsi que de la rapidité avec laquelle elle sort, puis revient me chercher en compagnie de plusieurs collègues, afin de me conduire à nouveau en salle d'opération.

Les antibiotiques n'ont pas suffi à éliminer l'infection qui était restée à la première intervention, l'abcès a continué à gonfler, puis il a éclaté et s'est propagé à une partie de l'abdomen. Il a fallu plus de trois heures au bloc opératoire pour me nettoyer tous les viscères et organes contaminés.

Voilà le chantier!

Bravo au chirurgien, ainsi qu'à toute son équipe pour avoir réussi ce défi, ça devait être sacrément compliqué!

Après ce moment passé les tripes à l'air, j'ai eu droit à un vrai traitement de faveur, lavages quotidiens de l'abdomen au travers des drains qu'ils avaient laissés à cet effet lors de l'intervention. Nourri uniquement via des perfusions en intraveineuse, le tout agrémenté de morphine, histoire de pouvoir supporter la douleur et l'invasion. Il a fallu trois semaines sans nourriture solide pour que mon organisme récupère, et puisse à nouveau être alimenté normalement. Je me souviens parfaitement des derniers temps où j'ai été alimenté par perfusions, la nuit je rêvais de civet de lapin, de clafoutis, de croissants! J'en parlais tellement, qu'au moment où j'ai pu manger, les infirmières m'ont amené à tour de rôle chaque matin un pain au chocolat, ou un croissant, c'était trop bien! Je retrouvais du plaisir, je n'étais pas mort. Il a quand même fallu que je reste deux mois dans cette prison salvatrice, avant d'être enfin libéré.

Une fois ma liberté retrouvée, les petits plats et bons gâteaux dont j'avais intensément rêvés, le bicross avec les copains, l'école, m'ont vite remis sur pieds et aidé à oublier ces moments passés à flirter avec la mort. Un an après cette aventure, j'avais si bien profité très certainement par compensation du manque, qu'un copain de classe a estimé que j'avais le bon gabarit pour jouer au rugby et m'a proposé de le rejoindre dans l'équipe de Crest. Passant la majorité de mon temps libre sur mon vélo, dans la nature, à me baigner dans la Drôme dès que la température le permettait, j'avais

retrouvé une bonne condition physique, malgré les épreuves vécues, mon corps avait recouvré un fonctionnement mécanique normal. J'ai vite conquis ma place dans l'équipe : talonneur. Et j'y resterai jusqu'à mes seize ans. C'est à cet âge-là que je décide d'arrêter. J'aime beaucoup ce sport, seulement mon corps commence à exprimer des douleurs chroniques. Mon esprit, quant à lui, en a assez que la violence et les mauvais coups prennent le dessus sur le jeu, je ne comprends pas, je n'accepte pas et je deviens moi-même violent par protection, par mimétisme.

Je ne veux pas ça!

Je prends conscience que je vais me faire mal et qu'il vaut mieux passer à autre chose! Surtout que le VTT est apparu et dès que j'essaie, je me sens franchement mieux face à la nature, face à moi-même que face aux autres, ajouté au ski pratiqué tous les mercredis d'hiver avec neige et cimes magnifiques, je suis suffisamment occupé. Il faut le dire aussi, je n'échappe pas à l'adolescence, période singulière où la personnalité s'affirme avec force! Je ne sais pas si c'est parce que j'ai connu la souffrance et tous les produits injectés dans mon hémoglobine, trop jeune. Ou peut-être des capacités intellectuelles différentes de la moyenne, mais j'ai du mal avec les jeunes de mon âge, leurs préoccupations, leur humour, leurs réactions. Comme je comprends difficilement tout ça, mes réactions ne correspondent pas à leurs attentes et l'échange ne fonctionne pas. Avec mon grand frère, de huit ans mon aîné, j'ai été très tôt en contact avec des jeunes plus grands que moi, avec qui j'ai plus de facilité à communiquer, à échanger.

Bon! C'est vrai! Il faut avouer que les apéros sont bien costauds! Ce qui donne lieu à des moments bien plus rigolos qu'avec les camarades de mon âge.

C'est sans doute ce qui les rend tellement plus intéressants à mes yeux. De plus à l'époque, Monsieur H ké chiche ainsi que la canne à numéro bis, étaient présents dans bien des poches. Toutes les personnes indépendantes que je connaissais marchaient avec! Personnellement, je l'ai rencontré vers mes quinze ans, au hasard d'une soirée. Quels plaisirs, quelles sensations que d'être porté par sa vibration, de me sentir libre de mes maux physiques, de mes schémas mentaux! Mais quelle illusion éphémère. Et chaque jour, je devais me la recréer, elle devenait toujours plus présente, avec toujours plus de quantité, juste pour fuir l'évidence!

Je ne vous parle pas des études, car je suis resté plus rapide qu'elles... grâce à ma dyslexie, elles n'ont jamais réussi à me rattraper! Au collège, ne redoublant que ma sixième, j'arrive péniblement jusqu'en troisième grâce aux mathématiques, mais cela reste tout de même trop limite pour rentrer au lycée. Je souhaite alors être vendeur en magasin de sport. Ayant fait mon stage de troisième, au magasin de sport à Crest, j'avais beaucoup aimé l'ambiance ainsi que le contact avec les gens. Ces arguments en tête, me voilà face à la conseillère en orientation du collège. Elle m'explique qu'il y a un BEP Vente à Valence, où un BEP ACC au lycée Saint Louis à

Crest. À l'époque je crois que je serai mieux à Crest près de mes copains, sans faire de la route tous les jours. Je lui demande si c'est bien de la vente comme à Valence, elle me le confirme. Donc me voilà en BEP ACC. Seulement, une fois l'année lancée, je découvre que le BEP ACC, c'est Administration Commerciale et Comptable, rien à voir avec la vente! C'est un diplôme pour travailler dans des bureaux. Pas étonnant que je redouble la première année et finalement j'arrête en cours d'année, pour me retrouver, à dix-sept ans et demi, homme machine à la cartonnerie de Crest, où travaillait mon père.

Je suis quand même très heureux de cette destinée, car je deviens indépendant. J'y travaille six mois, puis je tombe sur une annonce de formation de vendeur skiman, en Haute-Savoie, pour travailler dans les magasins de sport en station de ski. C'est ce que je voulais faire au collège, allié au ski que j'adore!

Me voilà donc parti, en ce mois de septembre 1990, au pied du Mont Blanc, à Chedde, pour trois mois de stage. J'y trouve une belle bande de bons vivants, dans laquelle je me suis tout de suite senti à l'aise. Nous venions de toutes les régions de France. Des appartements étaient prévus pour nous loger, et je me retrouve en colocation avec un végétalien et une lesbienne affirmée, c'est très cool! Je découvre plein de choses et tout le monde se respecte, une belle expérience. Surtout que tous les autres membres de la formation sont aussi logés dans l'immeuble, répartis dans trois autres logements ou à une distance maximum de trois-cents mètres.

Tous les soirs, il se passe quelque chose... Le centre de formation a pris l'engagement de nous trouver un employeur à la fin de la formation. Nous n'avons donc pas beaucoup de pression, il suffit de suivre en cours, apprendre les bases du métier, et nous pourrons commencer cette nouvelle profession.

À la fin de ces trois mois de belle vie, j'atterris à Isola 2000 dans les Alpes maritimes. Je n'y reste que quelques semaines à cause d'un différend avec le patron. Après quelques appels téléphoniques aux amis du centre de formation, je déboule à Morzine, en Haute-Savoie. Je suis accueilli en collocation chez un des collègues de formation qui m'a transmis l'information de la place libre. Le magasin est petit, à Avoriaz, sur le haut de la station, loin du départ des pistes, il propose seulement une petite centaine de paires de skis à la location et de la vente d'accessoires. Je travaille avec une vendeuse qui est là depuis plusieurs saisons et connaît bien la patronne. Elle lui accorde toute sa confiance et nous laisse libres de nous organiser, du moment que le chiffre est là! La patronne, elle, gère son magasin principal, au centre de la station, plus grand avec plus de personnels et beaucoup plus de passage.

C'est franchement une bonne place! Je m'entends très bien avec ma collègue et j'ai un maximum de temps libre pour la glisse. La belle vie quoi! Surtout qu'Avoriaz est un paradis pour ça. Je m'abandonne réellement, totalement à ce plaisir qu'est la glisse, à sa recherche. Cela devient très vite une passion, passant devant le travail, qui n'est que le moyen de pouvoir la vivre, ce plaisir de connaître la montagne. J'aime

cependant beaucoup cet emploi, équiper les touristes, les conseiller, leur faire partager mon plaisir, et les gens en vacances sont quand même plus détendus et ouverts que dans le quotidien. Alors tout est plus facile.

Pourtant, au cours de la saison, je suis forcé de prendre conscience que mon corps, la glisse, la nature, la nature humaine ont des limites. Eh oui ! Je l'avais oublié. Avant de savoir courir, on doit apprendre à marcher. De plus, j'ai été prévenu : si je me blesse durant mon temps libre, je serai remplacé rapidement et la saison sera terminée pour moi. Je n'ai pas le droit de me faire mal, je le sais. Cependant, une fois sur la planche avec les copains, j'oublie un peu la raison! Ce qui donne lieu à de belles gamelles, notamment deux qui sont encore présentes aujourd'hui à ma mémoire. La première sur la table du snowpark, à la réception d'un saut, la planche en travers, je veux faire un 360°, mais j'arrive trop vite sur le module, je donne une trop grosse impulsion pour ma rotation ... un tour et quart! Arrêt sur image, quand je vois que je dépasse la réception! J'arrive au sol à plat ventre, j'ai la respiration coupée, la parole aussi et tout mouvement est impossible. Ca dure suffisamment longtemps pour me faire peur, faire peur aux copains et alerter les pisteurs, qui ont vu la scène de loin. À leur arrivée, ma respiration est revenue. Ils me posent quelques questions, je suis un peu secoué, mais ça va. Ils me recommandent de voir un médecin si je remarque des douleurs aux poumons ou des difficultés à respirer, j'ai un risque de faire un décollement de la plèvre. Puis avec un brin d'ironie, ils me complimentent sur la longueur du saut ... j'ai bien dépassé de deux mètres la réception! Ils finissent par me conseiller d'apprendre à gérer ma vitesse. La journée est terminée, pour ma part plus tranquillement qu'elle a commencé, mais je l'ai fini debout! J'aurai des douleurs sur tout le haut du corps pendant quelque temps, puis ça passera. Je n'ai pas perdu mon job et j'ai dit avec beaucoup de suffisance, « le free-style c'est nul! ». De toute mon existence de free rider, (de glisseur libre pour parler français), je n'ai plus jamais cherché à faire de figures. Trop de risque! Je réalise aujourd'hui que je suis du signe astrologique, cancer ascendant taureau : il n'y a rien qui vole là! Normal que je ne maîtrise pas les sauts...

Le deuxième gadin est un retour vers le sol sur la tête. Je n'ai pas encore très bien intégré la leçon sur la vitesse, arrivé d'un hors-piste trop vite pour le mur de bosses que la configuration de terrain m'impose de rejoindre. Je me visualise une ligne, dans ce champ de guerre, trop ambitieuse! Je me suis déséquilibré sur l'avant, après une courte lutte, la gravité l'emporte, je plante l'avant de ma planche dans le creux d'une bosse et suis éjecté tête la première dans le creux en dessous. Ma nuque ne se brise pas. Je rentre calmement, car j'ai très mal et je me sens un peu bizarre, mais je reprends le travail. Je le sais, je viens encore de me faire une entorse aux cervicales. Je connais bien les sensations, j'ai vécu la première à quatorze ans, dans un accident de la route avec mon père. La deuxième au rugby vers quinze ou seize ans et la troisièmes, encore sur la route, peu avant mes dix-huit ans, tôt un matin au retour d'une grande soirée bien a... nimée!

Ce n'est donc que la quatrième et je ne peux le montrer, au risque de perdre ma place. Alors, je me retiens d'aller glisser pendant quelques jours et malgré les douleurs je continue à travailler et ça finit par passer pendant que je finis ma saison.

Mais ça me trotte dans la tête, je dois comprendre pourquoi je suis tombé comme ça. Je commence à apprendre, à m'observer, à chercher à me comprendre afin de ne pas recommencer. Malgré ces deux moments douloureux, ça a été une super saison, je me sentais à ma place, libre, je n'avais aucune difficulté de communication, je logeais avec un parisien, Nicolas, très sympa et sage. Comme il était là pour repartir avec de l'argent et que nous logions loin du centre de la station, nous ne sortions pratiquement pas. J'ai donc fini cette expérience avec de l'argent de côté!

Nous avons été rejoints par deux collègues de la formation qui travaillaient non loin, Yannick de Touraine, propriétaire d'une superbe 2cv, et un parisien dont je ne me souviens plus le prénom. Ce dernier avait une possibilité de nous héberger aux alentours de Biarritz, avant la saison d'été, le temps pour nous de retrouver un emploi. Nous voilà donc redescendus de la montagne tous les quatre, dans la 2CV avec deux snowboards, deux paires de skis et toutes nos affaires d'hiver. Yannick se propose de ramener nos affaires d'hiver dans nos régions respectives, avec sa voiture, puis de nous emmener à Biarritz. Nous démarrons le voyage par la Drôme où nous passons quelques jours chez mes parents pour déposer mon matériel. Ensuite, nous reprenons la route vers la banlieue parisienne pour les collègues. Après un peu de repos,

direction la campagne de Touraine, chez Yannick, où nous improvisons un court séjour, tellement nous sommes bien au milieu de la verdure. Il habite une grande ferme, au milieu de la campagne vallonnée, tout en rondeur, en douceur avec des vues dégagées. Je me souviens d'un grand bol d'oxygène, paradoxe après cinq mois passés en montagne, et surtout de la bonne entente entre nous, un vrai bonheur!

Mais finalement, il nous faut réintégrer notre fidèle 2cv, pour nous rendre à Biarritz. À son rythme elle nous mène encore à bon port.

À l'arrivée, place au bon temps. Nous sommes trois à ne jamais avoir vu l'océan, ses vagues et ses soirées. Cela capte toute notre attention pendant deux semaines, avant que l'on pense à trouver un job. Le surf sur l'eau, ce n'est vraiment pas pareil que sur la neige! J'ai vite abandonné, au profit du bodyboard, beaucoup plus accessible! Je refuse de passer mes journées à galérer alors qu'il y a moyen de me faire plaisir!

Pour ce qui est de l'emploi, mes seules expériences sont six mois à l'usine et cinq mois comme vendeur en station. Je ne connais rien du surf, pas grand-chose sur l'eau et encore moins sur son matériel et son utilisation, je ne peux donc pas postuler dans les magasins de surf. Les offres que je peux viser ne m'attirent pas du tout, je ne vois pas ce que je peux faire à Biarritz, mais surtout, les Trois Becs et ma vallée me manquent. Alors, après trois semaines de bonne vacance, j'abandonne les copains à leur saison d'été et je reviens vers

mes racines. Au cours du long voyage en train, je réfléchis et le désir me vient de devenir serveur en restauration, comme mon grand frère. Si lui sait le faire, il n'y avait aucune raison que je n'y parvienne pas! Arrivé chez mes parents, je profite de sa présence pour lui demander de m'expliquer les bases du métier. Il me montre comment porter plusieurs assiettes. le plateau, me donne quelques conseils sur l'organisation. J'estime cela suffisant pour aller postuler. Mes candidatures spontanées me conduisent à Saillans, où je m'arrête à la crêperie du Tunnel. Je me présente comme serveur à la recherche d'un emploi, avant pour expériences quelques extras et le désir de continuer à apprendre. Coup de chance, ils cherchent un serveur pour la saison! Mais ils ont vraiment besoin de guelgu'un d'efficace. Sans aucun doute et sans savoir ce qu'est le service chez eux, je m'engage à ne pas les décevoir. Je commence le soir même. Je suis à l'essai pour un service, avec trois tables sous ma responsabilité, je me retrouve rapidement en sueur, à courir pour essayer d'être efficace et ne pas avoir l'air à la rue! La patronne, avec son compagnon de l'époque sont des gens très humains, elle m'observe et finit par poser doucement sa main sur mon avant-bras « tu es sûr d'avoir déjà fait du service ? » avec une immense tendresse.

« Ben euh! Mon frère est serveur et il m'a appris à porter les assiettes et m'a un peu expliqué! »

« D'accord. On peut te donner deux semaines pour apprendre. Au bout, si ça va, tu restes, mais si ça ne suffit pas pour que tu te débrouilles, on ne pourra pas te garder. »

Ça a suffi. Ils m'ont gardé. Je travaillais à partir de 18h et nous commencions à servir des crêpes à 18h30, jusqu'à minuit. Je restais à la crêperie, avec les autres employés, tant qu'il y avait du monde, en pleine saison nous terminions rarement avant une heure du matin. J'ai vite saisi pourquoi ils avaient besoin de quelqu'un d'efficace : nous devions servir en moyenne une centaine de couverts par services, à deux. Je ne me suis jamais ennuyé, et pendant *les coups de bourre* je retrouvais la même intensité qu'avec la glisse, qu'avec le VTT, une totale concentration. L'adrénaline, c'est si bon !

Je prenais du plaisir avec ce travail et en plus je gagnais de l'argent, nous partagions les pourboires tous les soirs, qui suffisaient à couvrir mes dépenses du quotidien, vivant chez mes parents je n'avais que de peu de frais. Si bien, qu'au moment où j' arrêtais de travailler, début septembre, j'étais riche! Je me souviens, au réveil le matin du premier jour de mes vacances, je n'avais qu'une seule question en tête, qu'est-ce je peux faire des trois mois à venir avec tout cet argent?

Je descends boire le café à Crest chez un ami de mon frère, Olivier. Je partage ma question avec les copains qui étaient là. Olivier, qui avait déjà voyagé, me trouve instantanément une réponse. « T'as qu'à faire un voyage! »

« Ah oui, c'est une bonne idée! Mais où? »

Il m'explique que son cousin vit au Guatemala et que je pourrais aller le voir. Mais... C'est où le Guatemala? Après une courte révision de géographie, j'apprends que ça se situe au sud du Mexique, et une bonne discussion sur le coût de la vie là-bas me permet de réaliser que mes économies me permettent le voyage. Il me conseille de prendre le guide du routard, de ne pas montrer de signe extérieur de richesse et me donne l'adresse de son cousin.

Il doit être à peu près 15h, je me rends immédiatement à Valence pour connaître le prix des billets d'avion. Je me renseigne dans deux ou trois agences de voyage, (en septembre 1991 nous n'avions pas encore internet à disposition), et j'achète, dans la moins chère un vol Paris-Mexico, et un retour ouvert sur un an, au départ de Cancún, arrivée à Paris. La date de départ très proche m'impose de me rendre à Marseille pour faire la demande de visa à l'ambassade du Mexique. Mis à part la surprise et les inquiétudes de mes parents, tout se met en place sans difficulté. Dix jours après, à dix-neuf ans, me voilà parti pour deux mois et demi d'aventure. J'étais très excité durant les préparatifs, mais au moment du départ tout s'est calmé, mes sens se sont ouverts en grand, mon esprit s'est vidé de toute interprétation, de tous mots. Il y a simplement le présent et ce vide qu'est l'inconnu qui m'attend.

Dans l'avion, j'occupe le siège à côté d'un italien et de sa compagne, d'une bonne quinzaine d'années mes aînés, je me lie tout de suite d'amitiés eux. J'ai quelques restes de ma deuxième langue au collège, ce qui nous permet, avec tantôt l'anglais tantôt le peu de français qu'ils connaissent, de nous

comprendre et de sympathiser. À l'arrivée à Mexico, aux environs des trois heures du matin, ils me proposent de partager leur taxi et d'aller dans le même hôtel, ca me convient parfaitement, vu que je n'ai rien prévu ni aucune réservation. Ça me divise le prix du taxi et je ne suis pas seul. Car c'est vrai, j'ai pris une claque! Je me sens tout petit, sans mots pour décrire tout ce que je découvre, l'espagnol dont je ne connais pas un mot, les odeurs, les maisons, les voitures, les visages, tous me surprend et me scotche! Heureusement que j'ai acheté un dictionnaire de voyage. Étant en compagnie de ces amis, je peux me détendre m'abandonner à la découverte, prendre le temps dont j'ai besoin pour m'acclimater. Nous restons une journée sur Mexico, le temps de visiter la vieille ville, mais à partir de la fin d'après-midi nous commençons tous les trois à avoir mal à la tête, puis à la gorge : la pollution ! Cela nous décide à prendre rapidement un bus pour le sud. Mes amis désirent se rendre sur la côte pacifique, et nous nous séparons à Oaxaca, après une semaine de court séjour dans de petites villes ou villages, délai qui m'a permis de me familiariser avec ce nouvel environnement. C'est beau cette manière qu'a la vie de faire bien les choses par moment, presque magique! Pour ma part, je souhaite arriver au Guatemala par les montagnes du Chiapas, j'ai vu sur le guide du routard que la plupart des gens y vivent encore en costume traditionnel et toujours de manière ancestrale, je veux voir ça!

San Cristóbal de Las Casas est ma destination, dernier grand village où je peux loger avant la frontière, et capital du Chiapas. Bien qu'ils n'aiment pas du tout les Gringos, les

Américains, le « je suis Français », m'ouvre la porte et de larges sourires avec de grands « bienvenudo ! » J'y rencontre deux Québécoises très lumineuses, ainsi qu'un jeune autochtone de quelques années mon cadet, il nous accompagne et nous permet d'accéder à certains villages et de rencontrer des habitants aux costumes hauts en couleur, de visiter des montagnes à la végétation verdoyante, peuplées d'oiseaux colorés et bruyants. Il nous sert de passeport, car les habitants restent très méfiants avec les hommes blancs, ça se comprend, quand on sait ce qu'ils ont subi et ce qu'ils subissent !

Mais ils sont très accueillants, vivant simplement au présent, sans agitation ni jugement, je me sens mieux que chez moi, je me sens libre!

Je comprends pourquoi ce peuple est en difficulté avec les Américains, ils sont aux antipodes de ce monde capitaliste!

Ces moments sont d'une telle intensité, ils se gravent en moi. Un soir, mon jeune guide, m'amène dans un bar retrouver ses amis. Ils me font goûter la tequila, ça tombe très bien, car la tequila, j'adore! Je commence la dégustation avec plaisir, il y avait un mur complet rempli de bouteilles de différentes formes, tailles, provenances, goûts. Je ne me souviens pas de combien j'ai pu en savourer, par contre une bouteille noire aux inscriptions dorées m'a marqué, de par sa texture épaisse, sa saveur liquoreuse douce comme du sirop, du jamais vu auparavant, ni après! Ce qui est bien resté inscrit aussi, c'est le moment où je me suis allongé, pris dans une

grande spirale, qui m'a conduit directement aux toilettes où j'ai pu apprécier le deuxième passage de ce doux breuvage. Heureusement, cela ne m'a pas dégoûté de la tequila pour autant!

Après une bonne semaine à San Cristóbal de Las Casas, je décide de prendre un bus pour le Guatemala en direction de Huehuetenango, puis Atigua, le lac Atitlàn, Guatemala City pour finir par rejoindre le cousin d'Olivier à Livingston sur la cote des Caraïbes. Livingston est une presqu'île accessible uniquement par bateau, habitée essentiellement par des Afro-Américains. où règne une nonchalance festive permanente. Lorsque je rencontre mon contact, il est en compagnie d'un français qui vit là depuis plusieurs années. Heureux de voir un jeune lors de son premier voyage, il me propose de m'héberger chez lui, dans une cabane en bois à l'orée de la jungle. J'y fais la connaissance de la canne à numéro bis locale, ainsi que de la dame coco. Je n'arrive plus à repartir. Je repousse la date de mon retour au maximum, mais on approche du début de la saison en France... J'ai quand même le temps de visiter Tikal avec ses majestueux temples Mayas, traverser le Belize et voir sa pauvreté extrême, pour finir par Playa Del Carmen, ses plages de sable blanc, son eau turquoise peuplée de pléiades de poissons aux milles couleurs, et enfin me rendre à Cancún d'où je prends l'avion pour Paris. Ces quelques mois restent gravés sur mon disque dur!

Le mois de décembre s'avère déjà bien entamé quand j'arrive, mes parents sont inquiets pour mon avenir. Par

l'intermédiaire d'un ami de mon frère, moniteur de ski dans les Hautes-Alpes, m'ont trouvé une place de skiman à Risoul. Station que je rejoins quelques jours après mon retour en France. J'y passe une très bonne saison. Avec du temps pour la glisse, je continue d'apprendre et de progresser, sans me faire mal cette fois, i'ai dû intégrer la lecon. Je suis chez un super patron, les jours où ca lui prend, peu avant la pause, il me dit: « Jeune, on va faire du ski? » « Si tu veux patron! » Comme souvent il me taquine en me disant que les surfeurs ne savent pas skier, je suis obligé de rechausser les skis pour lui prouver qu'il se trompe. C'est une belle occasion d'en faire un peu, de lâcher mon snowboard, car je ne fais plus que ça. La promenade se termine toujours au restaurant d'altitude chez un de ses copains. Que du bon temps! Il y a aussi les fins de journées où l'on a bien travaillé, ou bien simplement il est heureux, il emmène toute l'équipe au restaurant, nous sommes une petite dizaine d'employés entre les rayons ski et textile, la soirée finit très souvent en discothèque et bien arrosée. Tout le monde est motivé à bien travailler, c'est cool! Je loge en colocation avec un ami de mon frère, Christophe et Olivier son frère avec qui je travaille chez Bernard Sport. Cette saison est beaucoup plus festive que la précédente. Je reprends une saison à la crêperie dès mon retour dans la Drôme. Puis viennent les vendanges et je retourne en saison d'hiver aux Arcs en Savoie. J'ai passé de très bons moments à Risoul, mais je veux voir d'autres montagnes, avec plus de dénivelé, plus d'engagement physique. Le magasin dans lequel je travaille se situe au centre des Arcs 1800, mon emploi du temps me laisse du temps pour la glisse et pour découvrir ce magnifique domaine. J'y rencontre des riders beaucoup plus expérimentés que moi, avec qui j'apprends beaucoup, sur la montagne, la glisse, car ils me montrent mes limites, ça me fait grandir.

Les Arcs sont un paradis, je découvre la glisse dans les pentes extrêmes, ça devient ma vraie passion. Ne pas avoir le droit de tomber demande une concentration, une lucidité, un abandon à ce que l'on a de plus vrai, de plus simple, de plus juste. Se mettre sur le fil est une nourriture de l'esprit, car il se confronte à une dimension qu'il n'a pas l'habitude de vivre, il s'élargit. Et quel plaisir d'aller dans des parties de la montagne où peu de personnes vont, de trouver le silence, d'être le premier à passer après la chute de neige, de laisser une trace de mon passage telle une décoration éphémère, dans des lieux impossibles d'accès sans cet outil, de s'unir à un lieu rare, ne faire qu'un avec la nature, avec moi-même!

C'est à nouveau une saison très festive, durant laquelle je rencontre des gens avec qui je pars faire la saison d'été au Cap d'Agde. J'y trouve une place de serveur sur l'étang de Thau, nourri logé où je travaille trois mois sans congés, quinze heures par jour. Fin septembre, à mon retour dans la Drôme, j'achète ma première voiture.

Resté en contact avec mes potes, nous avions projeté de nous retrouver aux Arcs pour la saison suivante, certains n'étaient pas réembauchés par leurs employeurs, de plus comme en faisant les fous on avait fait dérailler le câble d'un téléski à deux reprises, la société des remontées refusait de nous

vendre un forfait saisonnier, ne voulant pas nous revoir sur les pistes. Nous avons renoncé. Déçu de ne pas pouvoir y retourner, je recontacte ma première patronne à Avoriaz. Heureuse de mon appel, elle me recrute avec plaisir, car il lui manque un skiman pour compléter son équipe. Je rejoins les copains qui ont réussi à trouver un logement de quatre places sur Avoriaz, où il y reste une place de libre. Je m'organise pour avoir un maximum de temps pour la glisse.

Je vis un rêve, être en station avec du temps libre, pouvoir passer mes journées à tracer mon chemin dans la montagne, chercher le meilleur en moi afin d'être le plus fluide, le plus propre possible dans ma glisse, histoire de laisser un dessin éphémère harmonieux. Nous étions régulièrement cinq ou six, voire une dizaine à glisser ensemble avec tous à peu près le même niveau, tous le même désir de nature, d'adrénaline. Avoriaz possède un domaine particulier, très engagé, de petites pentes très raides, de la forêt, beaucoup de barres rocheuses, avec des pentes en cul-de-sac, qui se terminent par des falaises infranchissables. Mais une fois que l'on connaît c'est un vrai paradis pour le free ride, j'en conserve une multitude de souvenirs, dont un, qui a conditionné le reste de mon existence.

Fin mars début avril, nous avons dix nuits d'affilée où il tombe entre trente et cinquante centimètres de neiges, pour nous laisser un ciel bleu les journées. Un matin, impatient, je suis prêt avant les autres, avec un pote nous partons faire la première descente à deux. Nous démarrons par le télésiège d'Arrare, nous attrapons les premiers sièges à l'ouverture, le

ciel n'est pas encore pleinement éclairci, de gros nuages passent et créent des moments de brouillard. Cela nous amuse beaucoup, car durant la montée nous avons du soleil au départ, de l'ombre, puis du brouillard pour retrouver le soleil à l'arrivée. En haut, on voit tout de suite le départ de la crête des Intrets vierge, sans aucune trace, on déchausse les planches pour franchir la petite montée qui permet d'accéder au départ du hors-piste. S'ouvre devant nous un petit plateau bordé de falaise, plus de cent mètres du côté gauche, infranchissable, puis un petit couloir où une barre de quinze mètres vous ramène sur Avoriaz, si le cœur vous en dit de la sauter, avec de bonnes conditions ça passe! Ou alors en restant dans l'axe de la pente, elle vous amène au départ du téléphérique des Prodains, ce qui fait un bon dénivelé.

Le départ est en pente douce, plutôt large pour ensuite se rétrécir du côté gauche, ce qui déclenche une traversée vers la droite si l'on ne veut pas sauter les cent mètres. Le temps que nous marchions quatre ou cinq minutes, un épais nuage fait son apparition, nos planches tout juste fixées, nous nous trouvons dans le brouillard le plus total. Pas démontés pour si peu, on se lance! On la connaît bien, cela fait plusieurs mois qu'on l'emprunte presque tous les jours: tu restes dans l'axe de la descente au départ, au moment où la pente s'accentue tu fais une traversée sur la droite et quand tu vois les roches qui marquent le bord droit du plateau, tu peux te remettre dans l'axe jusqu'à la forêt. Seulement, dans le brouillard, emporté par le plaisir, l'euphorie de la glisse, il est difficile de suivre le plan, je descends d'abord un peu trop pour déclencher la traversée puis je la fais un peu trop courte, alors

au moment où je me remets dans l'axe, j'ai un doute, je hurle « ARRÊTE-TOI! » Je m' arrête net. Mon pote aussi. « On ne bouge plus! On attend que ca se lève!» Je roule une cigarette, le nuage part lentement, et je vois cent mètres de vide devant moi, il ne me restait plus que quatre ou cinq mètres avant d'être happé. Un tremblement m'envahit tout le corps, même mes dents claquent! Mon pote a fait sa traversée plus tôt que moi, il se trouve plus haut, par conséguent à l'abri d'un saut fatal, du coup, il a le cran de plaisanter, il réussit à me faire rire, les tremblements se calment, nous finissons cette ouverture, retrouvons les potes et enchaînons la journée. Cela ne calme pas ma passion pour le hors-piste, par contre cela suscite une série de guestions qui vont m'obséder. Qui m'a dit ARRÊTE-TOI ? Je ne suis pas mort, pourquoi je ne suis pas mort ? Qui je suis? Comment ça marche?

C'est ainsi qu'à vingt-deux ans, je commence à me poser des questions existentielles, choqué je quitte la station sur un coup de tête, je laisse les copains ainsi qu'une copine qui m'aime. Complètement déboussolé, j'ai besoin de mes racines. Une fois arrivé dans la Drôme, je reprends une saison à la crêperie, mais avec moins de facilité, moins de joie, dés que j'ai un moment sans occupation les questions reviennent, c'est devenu une angoisse, je me tourne vers l'alcool ainsi que tous les bons produits qui existent sur notre planète pour oublier, pour ne plus avoir à penser!

Après la saison d'été, je pars seul aux Ménuires pour l'hiver, j'y rencontre une bande de fous furieux, que ce soit pour la

glisse ou la fête, j'y fais deux saisons. C'est à la fin de la deuxième qu'avec une rencontre amoureuse, je pars sur la cote atlantique.

C'est là, en 96 que je fais la connaissance d'un couple, et développe une belle relation d'amitié, ce sont eux qui m'initient à la méditation. En débutant cette pratique, je commence à prendre la conscience de comment je fonctionne, tout ce que je vis. Je me comprends, je me fais évoluer, je me fais grandir. Pendant cinq ou six ans, je médite quotidiennement et je m'observe intérieurement, cela m'amène à de profonds changements. Je prends le réflexe de toujours chercher les causes des évènements et des émotions auxquels je suis confronté. Ce nouveau mode de vie m'aide à tenir le coup, à rester debout, ça nourrit ma force de vie. J'ai toujours quelque chose à apprendre, quelque chose de nouveau à connaître, une facette de moi à faire évoluer. C'est grâce à cet ami que j'ai eu accès à tout ça. Ancien tatoueur, touché par le Sida avec un accident de tatouage, choqué par cette découverte, il entre dans l'Église protestante. Il v a passé trois ans, là il découvre qu'il a des dons de guérisseur. Il était tourné vers la spiritualité, mais sans enfermement à une seule pratique, et il a rapidement adhéré aussi à la méditation quand il l'a découverte. C'est un vrai touche-à-tout, sculpteur, peintre, plasticien, il réussit tout avec un talent fou. C'est une rencontre et une amitié incroyable que j'ai expérimentées avec lui. À cette époque, je suis en perdition, à un point tel que ma vie ne tient plus qu'à un fil ... je sais à présent que je lui dois d'être resté vivant. Ma consommation de cocaïne et d'ecstasy était telle à ce moment, que j'ai enchaîné sur l'héroïne, mon système nerveux était totalement atteint ! Il m'a soigné, sevré et sauvé en une seule séance utilisant les énergies ! Je pars en quelque sorte à la reconquête de moimême.

En 2002, je traverse à nouveau une période compliquée, je développe mes perceptions, et mon champ de conscience s'élargit. Ça me fait perdre pied, je ne sais pas que croire ou ne pas croire. Je tente de me dégager du fardeau de mon éducation judéo-chrétienne, et de son poids dans la société et mon mode de vie; en avoir conscience ne permet pas si simplement de s'en affranchir totalement, tout est imbriqué et c'est complexe. Je faisais notamment alors des rêves de catastrophes naturelles, avec un sentiment d'urgence imminente. C'était difficile de résister à ces impulsions de mon inconscient, j'ai recommencé à boire. Mais je me bagarre et je reprends pied, notamment grâce à la méditation et tout ce qu'elle apaise, tout ce qu'elle m'apporte.

En 2014, je suis confronté à une paralysie du bras, due à une névralgie cervico brachiale. Il me faudrait trois opérations pour la traiter, sauf que c'est lourd et sans garantie de succès. Avec la douleur au quotidien, très limité dans mes mouvements, désemparé par la souffrance permanente, et l'angoisse de savoir si ça va s'arrêter un jour ou pas, la peur de finir vraiment paralysé, je vais très mal. Là, la méditation est ma seule ressource, pour trouver toujours une parcelle de moi qui reste vaillante, une petite part qui espère encore, la méditation me permet de trouver un minuscule point lumineux, dans mon ventre et dans mon cœur, pour me

souvenir que je suis encore en vie. Je récupère grâce à de la rééducation, une infiltration, des soins en kiné et ostéopathie, des restrictions alimentaires, un peu de mobilité revient au fil du temps. Mais je ne suis pas guéri, j'ai une foule de séquelles, invisibles. J'ai quarante ans et en apparence ça ne se voit pas, mais je ne peux quasiment plus rien faire, ni lever la tête, ni porter quoi que ce soit de lourd, ni courir, ni rien qui fasse des vibrations, c'est très compliqué au quotidien. Heureusement j'arrive encore à skier avec mon fils, en y allant doucement. Ce qui me tient en vie, c'est la conscience de moi, ma part intérieure et mon fils.

La méditation m'a aidé à me libérer à mes sens. Elle me permet d'accéder à l'amour, de percevoir ce sentiment. Peu à peu j'ai apprivoisé la douleur, et appris à organiser ma vie en fonction de mes restrictions physiques. Ce savoir, je peux le transférer aux limites imposées par notre éducation et la société. Ma sensibilité, mon hypersensibilité est aussi un fardeau parfois, j'aimerais pouvoir être indifférent, m'en foutre de tout, mais c'est impossible.

J'ai un fils de dix ans, il m'a été imposé, mais je me suis refusé à l'abandonner, même si je n'avais pas choisi. Ce petit garçon, c'est un cadeau de la vie, pour rien au monde je ne regrette d'avoir assumé mon rôle de père. C'est un bonheur. Il est une force de vie et me donne une chance de lui transmettre tout ce que j'ai appris. Avec lui, j'apprécie de partager le quotidien, j'adore répondre à ses incessantes questions, ce petit garçon curieux me ravit, que ce soit en promenade, au ski, ou simplement sur le trajet de l'école, le regard innocent

qu'il pose sur le monde m'aide. Mon fils est fort et résistant, même si je sais qu'il s'inquiète parfois de la violence qui nous entoure, cela le perturbe, je le vois bien. Il me donne envie de me battre pour que les choses s'améliorent, lui laisser un héritage moins délabré que le monde qu'on nous propose actuellement.

La nature nous a donné les moyens de nous déplacer, de nous nourrir, de nos chauffer, et pour des raisons économiques, les dirigeants s'entêtent dans un modèle industriel à outrance qui mène notre société dans l'impasse. Je souscrirais plus à un projet de société plus solidaire, en consacrant nos richesses au bien-être de tout le monde, et non à l'enrichissement, avec un modèle plus en harmonie avec l'environnement et moins ancré dans la course à la consommation de produits industriels de plus en plus pléthoriques et polluants. L'avenir de l'humanité, pour moi, passe par l'énergie libre.

À présent, j'ai envie de m'engager; l'avenir tel qu'il est parti me fait peur, et je pense que les choses sont bien noires. Mais je sais qu'il est possible de changer tout ça, j'ai envie de m'engager dans un mouvement collectif pour transformer le monde. Je veux que les choses changent, je pense qu'il y a des frémissements, et je veux contribuer, je veux m'engager, offrir mon énergie pour une nouvelle organisation entre les hommes.

Virginie Fournier

Mon Secret, Mon Fardeau

Je m'appelle Lucia, j'ai vingt-neuf ans, je vis à Crest, petite ville de la Drôme ... Et j'en ai marre, c'est trop petit pour moi, on dirait un village! Je rêve de partir vivre dans une grande ville, à l'étranger. Je m'ennuie ici, il y a trop de personnes âgées, pas assez de boutiques de vêtement, ou d'accessoires de mode. Pas assez d'occasions de sortir pour les jeunes.

Je mesure 1m57. Oui, je sais, ce n'est pas bien grand, mais comme on dit « tout ce qui est petit est mignon! » Mes longs cheveux châtains qui dépassent les épaules encadrent mon visage, éclairé par mes yeux aussi bleus que l'océan. Je suis un peu enrobée, je m'habille de manière un peu banale, pas de vêtements chers je n'ai pas les moyens pour ça. Je ne me maquille pas non plus, je préfère rester au naturel.

En fait, je voudrais partir ailleurs, loin... Mais je ne vais nulle part. Je ne sors pas. Jamais. Je vis recluse dans mon petit appartement. *Un deux-pièces*; je vous assure qu'on en a vite fait le tour ...

Agoraphobe.

Ça fait quatorze ans que je suis comme ça. Les symptômes de cette maladie? Au début, la peur des grands espaces comme les magasins ou les centres commerciaux, même les grandes places, ou simplement les rues, et n'importe quel lieu d'où il serait difficile ou gênant de m'échapper ou d'être secourue. Oui, oui, qui pense à ça? Moi. Des espaces clos aussi, comme la voiture, le cinéma, l'ascenseur, un tunnel, ou l'avion. Et puis après, peu à peu, n'importe quel lieu où il a des gens ... et maintenant, c'est aussi simple que terrible : n'importe où qui ne soit pas chez moi.

Un drôle de mot pour nommer une maladie pas drôle du tout. Voilà ce qu'en ont conclu les médecins qui me suivent.

Donc je reste cloitrée chez moi. C'est ma mère qui vient me voir, elle m'apporte les courses, ma famille me rend visite dès qu'ils le peuvent bien sûr, mes frères, et mes sœurs, avec leurs enfants, ma belle-sœur et mon beau-frère. Mon père est mort, juste après la fête du Nouvel An quand j'avais sept ans. Après ça, l'école c'était dur, vraiment difficile, j'en pleurais.

Mais cette histoire n'a pas commencé là.

Plutôt au collège. J'y ai passé quatre ans, avec de super amies au collège. J'ai une bonne classe, pendant trois ans, puis c'est bientôt la fin de ma quatrième. Pour le dernier jour de cours, on organise des goûters, on regarde des films. Voilà, c'est le début des vacances, à la maison on a reçu une lettre qui confirme que je passe en troisième. Je suis contente j'y

reverrai toutes mes copines, une sacrée petite bande! Elles me manquent, j'ai hâte, surtout que je ne fais pas grand-chose pendant les vacances, quelques promenades, des visites dans la famille...

Finalement, les vacances sont passées vite quand même, tant mieux parce que je commence à m'ennuyer. Go! Le jour de la rentrée est enfin arrivé, j'ai tout préparé à l'avance.

Arrivée devant le collège, je vois au loin mes amies, je leur fais signe et on se saute dans les bras, quelle joie de se revoir après deux mois! J'espère que nous serons encore dans la même classe, nous attendons tous dans la cour, le directeur parle enfin dans son micro et nous appelle chacun à notre tour pour nous attribuer une classe. J'ai de plus en plus le trac, j'ai tellement envie de rester avec mes copines. Enfin, j'entends mon nom, je vais où il m'indique impatiente et inquiète, va-t-il prononcer dans la foulée les noms de mes copines? Et la paf! Quelques minutes plus tard, mes copines arrivent. Youpi! Nous sommes tellement heureuses, de nous retrouver encore dans la même classe. Quatre ensemble... guatre ans d'entraide. Les professeurs viennent nous chercher, on monte dans notre salle, on s'installe où on veut, et comme d'habitude ça signifie les filles devant et les garçons derrière.

Au bout de deux mois, nous devons accueillir un nouvel élève. Moi, je me demande s'il va être gentil ou pas. Des fois, j'ai du mal à m'adapter à de nouvelles relations. On toque à la porte, c'est le directeur qui entre, on se lève pour être poli. Il nous demande d'être sympa avec le nouveau et de l'aider dans le collège, comme dans une chorale on répond oui en chœur. Il se présente, Benjamin. Je le trouve très grand pour être dans notre classe, il prend place juste derrière moi, et de plus près, il m'a l'air gentil.

Au bout de deux semaines, je commence à me sentir mal à l'aise. Il n'arrête pas de me toucher les cheveux, je lui dis d'arrêter, mais il continue, il me suit dans la cour aussi. Quand je discute avec mes amies, il me regarde avec insistance. Je fais comme s'il n'existait pas, mais dès qu'il passe à proximité, il me dit que je suis jolie, belle et sexy, quelquefois il touche encore mes cheveux.

Il me fait peur. Je commence à en parler à mes amies. Elles me suggèrent de prévenir le directeur, mais je refuse, je pense pouvoir me débrouiller seule. Mais au fond de moi, je suis terrorisée. Le temps passe, sans amélioration, sans solution, et je n'ai plus du tout envie d'aller en cours. Un jour, dans la cohue des escaliers, je me retrouve loin derrière mes copines. Soudain, il est à côté de moi, il me touche les fesses. Je lui dis d'arrêter, je le repousse, mais il est fort, très fort comparé à moi, et il rigole. Après ça, il recommence à chaque fois qu'il en a l'occasion. Je me débats en vain. Je crois que pour lui c'est un jeu. J'essaie de ne plus jamais être seule, dans les couloirs, surtout quand il est dans les parages. Peu à peu, j'organise tout ce que je fais, mes déplacements, mes choix, en fonction de mon appréhension de le croiser. Après les cours, je rentre chez mes parents, je reste dans ma chambre et j'essaie d'oublier ce qui se passe.

Tous les jours au collège, ça devient de plus en plus dur, je ne parviens pas à lui échapper. Les mots qu'il me glisse me dégoûtent de plus en plus, et ces attouchements me donnent envie de vomir et surtout de pleurer. Mais je me retiens, je cache tout ca, à tout le monde. J'ai honte de moi, honte de le laisser faire, honte de ne pas parvenir à le repousser. C'est tellement dur d'endurer ces choses sans pouvoir les empêcher et de devoir tout garder pour moi. Je dois faire comme s'il ne se passait rien et garder le sourire quoiqu'il arrive. Mes amies, fines mouches, me demandent si je vais bien, je leur réponds oui, avec un grand sourire, mais elles ne sont pas dupes. Un jour, elles le voient en train de me coincer dans les couloirs, elles viennent à ma rescousse, elles le repoussent et font écran entre lui et moi, il renonce vite, mais me lance un regard qui en dit long ... il a bien l'intention de se rattraper à la moindre occasion. Je suis tout de même bien soulagée d'avoir enfin été aidée.

Mais hélas, cette mésaventure ne ralentit pas Benjamin. À chaque fois qu'il me trouve seule, il m'attrape par le bras et me tire dans un recoin, il me touche de plus en plus, ses gestes s'enhardissent, il ne se contente plus de tripoter mes fesses ou ma poitrine, il passe sa main sous mon tee-shirt et un jour, il la glisse carrément dans mon pantalon et viole mon intimité. Je proteste, me débats, je pleure, mais il continue, me fixant toujours avec son fichu sourire malsain. Je veux de toutes mes forces le repousser, mais il m'a habilement acculée contre un mur et je ne peux ni me dérober ni l'empêcher.

Cela fait à présent six mois que je suis tourmentée, prise dans une spirale sans issue. J'ai de plus en plus honte de moi, d'être incapable d'empêcher ses assauts. Je fais des cauchemars toutes les nuits et je pleure en silence sous ma couette. Un matin, en plein cours, le directeur entre dans notre classe. Il dit bonjour, se dirige d'un pas vif directement vers moi et il me tend un papier, puis ressort sans explication. Je suis estomaquée et rouge de confusion, car tout le monde a les yeux braqués sur moi. Je lis le courrier, il s'agit d'une convocation à la police. Je suis perdue et terrifiée, je ne comprends rien à ce qui se passe. Que me veut-on ?

À la récré, je confie mon désarroi à mes copines, elles me rassurent et m'encouragent à y aller.

Le lendemain, j'attends l'heure du rendez-vous, j'ai peur. Les filles m'ont affirmé que je ne risquais rien, que ce sont sans doute des formalités ou des renseignements, mais je ne suis pas rassurée. Je me présente à l'accueil, je montre la convocation et on me fait attendre sur une chaise, dans un couloir. Je transpire et l'angoisse monte, je regrette de ne pas avoir parlé de cet entretien au commissariat à mes parents. Je donnerai n'importe quoi, à présent, pour que ma mère soit à mes côtés ... Un policier passe sa tête par la porte de son bureau et m'appelle. Quand je m'approche, il me sourit et me demande de m'installer en face de lui.

- « Bonjour, Mademoiselle.
- Euh, bonjour.

- Tu sais pourquoi tu es là?

Je fais non de la tête. Il reprend avec une voix très douce.

- « Alors je vais te dire pourquoi tu es là. On nous a dit qu'une personne n'arrête pas de te harceler.
- Euh, mais qui vous a dit ça?
- Tes amies. »

Je reste sans voix. Les larmes me montent aux yeux.

« - Ne t'inquiète pas, je suis là pour t'aider. »

Je le regarde sans dire un mot, je sais que je dois lui parler, mais comment ? Par où commencer ? Mes mains sont moites, mes jambes tremblent. Il doit bien s'en rendre compte ...

- « Il ne faut pas avoir peur. Tout ce que tu vas dire ça reste entre nous. Je vais juste l'écrire sur l'ordinateur, pour avoir une preuve de ce qu'il t'a fait.
- Je ne peux pas, j'ai trop honte.
- Non, tu ne dois pas avoir honte, même si c'est normal que tu ressentes ça. Tu n'as rien fait de mal. Ce n'est pas toi le problème.

Mes larmes commencent à couler, et je hoquette, les sanglots ne veulent pas sortir et m'étranglent. Il me tend un mouchoir, sans me quitter des yeux. Il contourne son bureau et vient s'assoir à côté de moi, il me prend la main très doucement.

"- Respire fort. Ferme les yeux. Et souffle tout ton air, comme si tu voulais vider tes poumons."

J'écoute ce qu'il dit et je le fais du mieux que je peux. Ça fait un peu de bien. Il lâche ma main et se réinstalle à son bureau. Il me regarde, sans rien dire et il attend que je commence à parler, mais c'est dur de tout déballer. Je rassemble mon courage et je raconte, tout doucement. Ma voix se casse en même temps que j'étale mes souffrances, mes larmes coulent, mon mouchoir est trempé et je le tortille dans tous les sens. J'ai l'impression que ça ne finira jamais. Au bon de trente minutes de témoignage éprouvant, il me propose de faire une pause. J'accepte, il sort quelques instants et revient avec un chocolat chaud. Je le remercie avec tellement d'intensité que je me demande moi-même si c'est bien pour la boisson ...

Après quelques minutes, on continue à parler de tout ce qui s'est passé. C'est long de raconter six mois de calvaire, de détailler tout ce qu'il m'a fait subir.

- "- Tout ce que tu as vécu, tu pouvais demander de l'aide, tu n'aurais pas dû garder ça pour toi, prévenir un adulte."
- Oui, je sais, je suis nulle, mais je voulais me débrouiller seule, me battre seule.

- Mais non, tu n'es certainement pas nulle, et tu es arrivée à affronter ça seule. Tu as été très courageuse.
- Non. J'ai été nulle. »

Il se lève, et vient à nouveau s'assoir près de moi, sur son bureau cette fois, en face à face.

« - Tu n'aurais jamais du garder ça pour toi, tu en es consciente. Il aurait pu t'arriver pire que ce qu'il a fait. Il ne se serait pas arrêté, tu as été forte d'encaisser tout ça, mais il t'a fait du mal. »

Je le regarde, je l'écoute, sans dire un mot. J'ai l'impression qu'il parle de quelqu'un d'autre.

- « Heureusement que tes amies nous ont alertés, c'est grâce à elles que tu es ici aujourd'hui. Tu as des copines formidables et courageuses aussi. Sans elles, nous n'aurions jamais su, toi tu ne serais pas venue.
- Oui, je crois. »

Il me dit qu'il a tout ce qu'il lui faut. Et qu'il me libère. Quand je suis en train de franchir la porte, il me lance :

« - et si jamais ça se reproduit, reviens vite me voir ! Ne reste pas comme ça et surtout n'aie pas honte, ça arrive hélas à beaucoup de monde ces choses-là. Et tu n'y es pour rien. » Je rentre chez moi, bouleversée. Je me demande bien ce qui va se passer à présent. Je suis soulagée et perdue. Je n'en parle à personne à la maison.

Le lendemain je suis au collège, le portail franchi, je fonce directement voire mes amies, je les prends dans mes bras et les remercie d'avoir été là pour moi. Je pleure comme une madeleine et c'est contagieux, nous voilà toutes en larmes. En cours, je me retourne, la chaise derrière moi est vide ; elle le restera. Je ne reverrai jamais mon bourreau dans ce collège. Quelques jours après, je finis par rassembler tout mon courage et je raconte tout à ma mère, en terminant mon récit par mon dépôt de plainte à la police. Je lui fais promettre de n'en parler à personne dans la famille, et elle s'y engage. Elle est horrifiée de n'avoir rien vu et de ce que j'ai enduré pendant si longtemps.

Après ça, j'ai tout fait pour oublier. Pendant des années. Avec beaucoup d'application et d'énergie, je voulais absolument refouler tout ça et faire comme si ça n'avait jamais existé. Et je fais toujours tout pour oublier. Mais cette histoire fait partie de moi et elle est bien réelle. Elle n'a pas l'intention de se laisser enfouir. Petit à petit, elle a commencé à me ronger en dedans, à m'empêcher d'être spontanée, de vivre ma jeunesse, à me tétaniser dès que je suis à proximité d'un garçon. Et ça a été de pire en pire au fil du temps, à présent, elle m'interdit complètement de vivre, car elle prend toute la place, elle me bouffe de l'intérieur. Elle a fini par me paralyser totalement et m'enfermer chez moi, seul refuge où je me sens en sécurité.

Alors à présent, à défaut de pouvoir partir vivre ailleurs, j'ai dû réinventer mon existence, je me crée des vies. D'autres vies, que je couche sur le papier. Avec les mots comme des armes.

Je pense qu'on en apprend beaucoup sur une personne à sa manière de tourner les pages d'un roman, ou à sa façon de marcher. En observant bien, on a des indices pour savoir d'où elle vient, deviner le chemin qu'elle a parcouru, et peu à peu comprendre qui elle est. Alors que dire de ce qu'on découvre sur un auteur en lisant ses récits! En tous cas, pour moi c'est comme ça, et le temps d'un ouvrage, je deviens ma propre héroïne.

Et là, au fil de l'écriture, je sais exactement qui je suis et où je vais, je suis alors une voyageuse, une véritable aventurière, je n'ai plus peur de rien ni de personne, je ne me laisse plus faire. Avec ce subterfuge, malgré mon agoraphobie insurmontable, j'ai parcouru la Suisse, marché sur la grande muraille de Chine, exploré l'Afrique et l'Australie. J'ai escaladé L'Everest, 8848 mètres d'altitude, dans un trek infernal. Cet exploit implique de bien se connaître et de s'être préparé méticuleusement. Je n'ai négligé aucun détail, la moindre erreur aurait pu avoir de terribles conséquences, pour mon double héroïque. Difficile ascension et respiration périlleuse, mais je suis montée tout en haut, j'ai réussi ce défi. Au sommet, souffle coupé et larme à l'œil, tout était enfin à ma portée : le ciel, les nuages, un pas en avant et j'aurais pu m'envoler ... plonger littéralement au cœur de ce paysage si magnifique, tout était possible.

J'ai aussi traversé le plus dangereux désert, l'Antarctique, étendue polaire encore plus froide que tout ce que l'avais connu. Du blanc, encore du blanc, à perte de vue, il n'y avait que du blanc aussi loin que mes pas me portaient. Mon souffle givrait avant même de sortir de ma poitrine, mes orteils étaient tout gelés, mes doigts blessés par des engelures douloureuses... J'avais tellement froid que je pensais à baisser les bras, mais mon esprit refusait de céder, il m'enjoignait à continuer, pas question de capituler à cause de auelaues degrés en dessous de zéro Pourtant, physiquement, j'étais au bout de mes forces, j'allais être contrainte de renoncer, quand j'ai été recueillie par des autochtones. Une famille si gentille qui m'a abritée pour que je me réchauffe... Des inconnus et un tel élan de solidarité, voilà qui m'a aussi réchauffé le cœur, c'est ce dont je me souviens avec le plus de force et de tendresse de cette aventure extrême.

Après ça, j'ai exploré un désert de feu, le Sahara. Cette fois, immersion de sable, il n'y avait rien que du sable à perte de vue, j'avais chaud, très chaud, étouffé par cette température extrême et asphyxiée par l'air brûlant. Je n'avais pas prévu assez d'eau, j'étais inquiète et en colère de m'être mise en danger en étant aussi imprévoyante. Je m'avérais ma propre ennemie ... mais là encore, j'ai croisé des personnes formidables qui m'ont donné à boire et une réserve d'eau pour que je continue ma route sans danger. Le soleil a pu taper encore et encore fort sur ma tête, mes épaules, mon dos et griller tout mon corps au travers de mes habits! Sur qui se serait-il acharné si j'avais fait demi-tour? Quelle

incroyable sensation que se faire piéger par un mirage, j'étais avertie, et pourtant ils m'ont fait perdre la tête ... Situation où on ne maîtrise plus rien, tout est leurre, et le cerveau ne sait plus à qui ou à quoi se vouer. Une expérience extrême dans un des plus beaux paysages au monde.

À force de parcourir le monde et ses contrées lointaines, j'ai entendu des rumeurs sur une forêt dangereuse et terrifiante. Évidemment, impossible de résister à l'appel d'une telle aventure ... direction la forêt Amazonienne. Tellement belle, fascinante et tellement vaste ... une source inépuisable de grands frissons. Les animaux sauvages m'angoissaient, puma, jaguar, chauve-souris vampire, anacondas ou même piranhas dans les eaux-troubles, autant de motifs de faire demi-tour pour ne pas m'y confronter. La végétation si dense, si entrelacée, aucune chance de voir venir une attaque. Sans parler des nuées de petites bestioles tout aussi mortelles, insectes venimeux, reptiles, araignées et j'en passe... Poser un pied dans la forêt Amazonienne, c'est déjà mettre sa vie en jeu... Il v fait chaud, lourd et humide. Il n'y a pas de réseau téléphonique, les GPS ne fonctionnent pas. Mais les trafiquants et groupes armés y font la loi, ce sont de loin les plus dangereux des animaux. Le règne du chaos. Le risque d'être enlevé, tué ou dépouillé est grand. Il m'a fallu une sacrée dose d'inconscience et quand même un peu de courage pour persévérer. Mais après avoir passé plusieurs semaines dans cette jungle, j'y ai croisé un autre aventurier, qui m'a raconté qu'il existait un endroit encore plus terrible. Une forêt hantée. Des fantômes ? Voilà ma curiosité piquée, et c'est le moteur plus fort que tout!

Me voilà rapidement en route pour le Japon. À l'orée d'Aokigahara, forêt maudite, tout le monde me supplie de renoncer. Il n'en faut pas plus pour me surmotiver! Les fantômes ne me font pas peur, depuis le temps que j'affronte les miens, je serai ravie d'en rencontrer d'autres! D'ailleurs, maintenant je n'ai plus peur de rien. Et surtout pas d'un endroit dangereux pour des raisons obscures. Mais au fond, ce sont surtout des légendes, et des coïncidences, ajoutées à une ambiance singulière, voilà de quoi donner des idées ... pas manqué, c'est devenu un point de convergence des suicides, logique puisque c'est déserté et immense, l'idéal comme cachette quand on ne veut pas être dérangé pour se supprimer en toute tranquillité. Pour en avoir le cœur net, j'y suis entrée. Eh oui malédiction ou pas je me suis perdue ... Allai-je finir mes aventures ici? Allai-je me laisser gagner par la terreur, le doute et la lassitude, et mettre moi-même un point final à mon histoire? Non. J'ai gardé confiance, confiance en moi et je suis restée calme. À force d'errer, j'ai trouvé un sentier discret, puis un chemin, et finalement je suis sortie de la futaie entière ... pas de quoi fouetter un chat!

Pendant plus de deux ans, j'ai exploré la terre au péril de ma vie, affronté mille dangers et découvert des endroits féeriques. Il est temps de rentrer chez moi. Au moins quelque temps, je doute de pouvoir adopter des habitudes casanières et je crois que les défis du monde ne resteront pas longtemps sans me faire de l'œil ... Mais là n'est pas la question pour le moment. Je relève donc la tête de mon manuscrit ... je redeviens instantanément Lucia. Avec cette boule au ventre. Avec toutes mes angoisses, mes paralysies. Avec une vie si

étriquée que j'ai immédiatement envie de m'en extirper et de sortir en courant, aller danser, voyager, bouger ... faire n'importe quoi, simplement comme une fille normale. Ça a l'air si simple, mais ça m'est impossible.

Pourtant, un jour il faudra bien que je trouve comment affronter mes peurs. Je ne peux pas rester éternellement cloitrée. J'essaie d'ignorer ces petites voix dans ma tête qui me tyrannisent. L'une m'ordonne de sortir de l'appartement et me traite d'idiote si je n'obéis pas et l'autre m'intime l'ordre de ne pas bouger en brandissant les pires menaces qui soient. Comment trouver le courage de mettre un pied dehors et de neutraliser ces perfides petites voix ? Je suis seule face à tout ça, face à ma solitude extrême.

Mes copines ne viennent plus me voir. Elles se sont montrées présentes pendant des années, puis elles ont fait leur vie, fondé leurs familles, elles n'ont plus le temps pour moi. On s'écrit sur internet ou via Facebook, comme tout le monde, on parle un peu avec la webcam, on discute, elles me montrent leurs enfants, on discute pendant une ou deux heures au plus, quand elles sont un peu disponibles, mais c'est rare. Le quotidien les accapare, je le comprends. Ma famille aussi se lasse, je le sens bien. Ce n'est pas marrant pour eux de venir dans mon minuscule appartement si souvent ... ils me soutiennent et me poussent à sortir, mais en réalité leurs visites s'espacent. Je ne leur en veux pas, même si ça me fait mal, ils font des sorties, des soirées, des barbecues, sans moi. Ils postent des photos sur Facebook. Enfermée dans mon petit T2, je les vois sourire, leurs yeux

brillent, ça me fait chaud au cœur, et ça me crucifie en même temps. Je voudrais de tout mon cœur partager ces plaisirs avec eux.

J'ai maintes et maintes fois essavé de sortir de chez moi. À chaque fois, le même scénario se produit, je me sens devenir toute molle, des fourmis partout, des taches noires devant les yeux et je finis par tomber dans les pommes. Une fois, mon voisin est venu me demander de garder son chien pendant deux heures, j'étais contente de me rendre utile et ça ne serait pas très long, alors j'ai accepté. Tout s'est bien passé, mais au bout de deux heures, il n'arrivait pas. Une heure plus tard, il n'était toujours pas là. Je commence à paniquer, alors je lui téléphone, il décroche, s'excuse très vite, me dit de ne pas m'inquiéter qu'il sera là dans deux heures ... « Quoi ? Mais non! » Trop tard, il m'a déjà raccroché au nez... Je fais quoi moi? Le pauvre chien commence à tourner dans l'appartement, il a des besoins incompressibles ... Que faire ? Pas le choix Lucia, tu dois le sortir... Allez, ma arande, tu vas v arriver! J'enfile mes chaussures et ma veste. Je lui mets la laisse. J'inspire un grand coup. Je pose la main sur la poignée, à trembler. J'ouvre commence lentement, très délicatement, ma respiration se coupe, soudain le chien s'engouffre au travers de la porte, il tire si fort qu'il m'emmène avec lui dans les escaliers, je dégringole les marches deux par deux, et me voilà en bas de l'immeuble, sans avoir le temps de dire ouf! Mes mains sont moites, ma tête tourne, je lâche la laisse du chien, je ne contrôle plus rien, mon corps fait demi-tour, mes jambes sont lourdes. Je

n'arrive plus à respirer ni à bouger, ma vue se trouble, je vois tout noir.

J'entends une voix, je la reconnais, c'est celle de ma mère. Elle est accroupie près de moi, dans l'allée, elle me prend dans ses bras. Je suis soulagée. Elle me tire dans le hall de l'immeuble, puis me soutient pour remonter chez moi. Je m'allonge sur le canapé. Ne comprenant pas pourquoi je suis sortie toute seule, ma mère commence à m'enguirlander. Je lui explique ce qui s'est passé, elle va donc chercher le chien. Et je finis par me sentir mieux.

J'ai fait une autre tentative un jour, ma mère m'a appelé depuis dehors. Je suis allée à la fenêtre, je l'ai regardée, interrogative. Elle m'a crié qu'elle avait besoin de moi vite fait pour l'aider avec les courses et elle est repartie vers sa voiture. Je lui ai crié non, mais elle ne m'a pas écouté, alors j'ai mis mes chaussures, ouvert la porte. J'ai tout de suite commencé à avoir des vertiges, mais je les ai ignoré, je suis descendue doucement en me tenant à la rambarde pour ne pas tomber. Je suffoquais, mais je me forçais à mettre un pied devant l'autre. J'entendais ma mère me dire de venir, j'ai commencé à trembler de tout mon corps. Mes vertiges ont pris le dessus, je suis tombée dans les pommes. Je me suis réveillée dans mon lit, ma mère à côté de moi. Elle m'a dit qu'elle était désolée, je ne lui en veux pas du tout. C'est pas évident d'imaginer que cette phobie est toute puissante et que la volonté n'y change rien ... Elle pensait bien faire en me bousculant un peu.

La liste des échecs est longue, il y a eu la coiffeuse à domicile, qui devait venir à 14 heures, mais ne trouvait pas l'appartement, elle m'a donc appelé, mais faute d'arriver à lui expliquer clairement, j'ai dû descendre sur le parvis pour la chercher. Au bout de cinq minutes, je me sentais si mal que je ne pouvais plus respirer, ma tête tournait, tous mes membres tremblaient, j'ai dû appeler ma mère pour qu'elle vienne au plus vite.

Une autre fois encore, ma mère me convainc de monter en voiture pour faire les magasins, sur la route, je perds le contrôle sur mes mains ma mère me force à parler pour faire diversion et passer le temps. Ça m'aide un peu, j'arrive à me calmer. Peine perdue, dans le magasin, mon angoisse revient à la charge, bloque ma cage thoracique, et tétanise mes muscles. Ma mère prend peur, je regrette de l'inquiéter, mais je perds connaissance et la vendeuse appelle les pompiers, je me réveille dans une chambre inconnue, toute blanche, le visage de ma mère penchée vers moi ... Depuis j'angoisse tellement rien qu'à l'idée d'essayer que je n'imagine plus sortir. À chaque fois ça a échoué, je m'en veux de faire vivre ça à ma famille et mes amis, je me sens nulle et j'ai honte de moi.

Heureusement, ma mère ne s'empêche plus de vivre à cause de moi. D'ailleurs, là elle part pendant une semaine en vacances. Elle m'a prévenu, elle ne viendra pas me voir et pour les courses, j'ai anticipé, j'ai ce qu'il me faut. Elle m'appelle tout de même pour s'assurer que tout va bien et me dit de faire attention, comme d'habitude, elle s'inquiète

trop pour moi. Je la rassure, et lui demande de bien s'amuser et de profiter à fond. Elle le mérite!

Le lendemain, je sais que je n'aurai aucune visite. Ça me fait bizarre quand même. Le sentiment d'être seule au monde. Je passe ma matinée à écrire mon roman, je fais aussi un peu de ménage. L'après-midi est un peu long, même si je le coupe en regardant la télé. Et puis je réfléchis beaucoup, je me souviens qu'il y a déjà quelques semaines que j'ai envoyé un manuscrit à un éditeur. Je n'ai pas encore de nouvelles, j'espère qu'ils vont l'aimer, j'ai mis tout de moi dans ce livre.

Deuxième jour, je passe encore ma matinée sur mon ordinateur, vers midi je regarde à la fenêtre, je vois le facteur arriver, il a une grande enveloppe dans ses mains, est-ce que c'est pour moi ? J'ouvre la fenêtre et lui demande si la lettre est pour moi. Il acquiesce et précise que c'est un courrier de Paris. Je suis trop contente! Mais je vois le facteur mettre l'enveloppe dans la boite aux lettres sur le parvis. Non, non, non!

« - S'il vous plait Monsieur, pas dans la boite! Est-ce que vous pouvez me l'apporter ?

Il fait comme s'il n'avait rien entendu, et avant que je réagisse, il se sauve, il a l'air particulièrement pressé. Comment vais-je aller à la boite aux lettres? Je commence à gamberger ... Comment faire, comment faire? Ma mère n'est pas là et impossible d'attendre six jours encore. C'est peut-être très important. De toute façon je ne pourrai pas

attendre, je dois trouver une solution. Personne ne peut venir. l'angoisse monte en moi. Respire, respire, tout va s'arranger... Je marche dans l'appartement, je tourne à rond, je sens l'angoisse enfler, je respire fort. Je regarde par la fenêtre et je vois mon voisin, je lui demande s'il peut prendre mon courrier, mais il refuse. Il me lance que je dois affronter mes peurs, et rentre chez lui. Décue, je ferme la fenêtre et me laisse glisser contre le mur, recroquevillé, je passe mes bras autour de mes jambes. Mes larmes coulent. Il a raison, je dois l'affronter, mais je n'ai pas de courage, je suis qu'une lâche. Mes mains tremblent. Je dois surmonter cette peur, c'est urgent, pour cette lettre, mais surtout pour moi aussi et pour me sentir libre. Allez ! Je me lève, je me dirige vers la porte, au moment de l'ouvrir, je m'arrête net. Mes jambes me laissent tomber, mes membres se figent, ma tête tourne, les sanglots m'étranglent. Non, non je ne peux pas y aller, j'ai peur, trop peur. Je ne pourrais pas affronter cette peur. Je ne suis pas aussi forte. Je suis une lâche. Je suis si lâche que je vais attendre le retour de vacances de ma mère. Je reste ainsi, toute la nuit, pelotonnée par terre contre la porte, à réfléchir pour trouver une solution et descendre.

Je n'ai pas de solution. Il n'y a que moi qui peux aller la chercher cette lettre. *Punaise, punaise il faut que je l'affronte une bonne fois pour toutes !*À peine pensé-je à descendre; mon cœur s'emballe et tambourine, j'ai des sueurs froides et je reste au sol, pantelante. *Reste calme, Lucia reste calme ...* Je ferme les yeux, je repense à mon roman. Et si j'étais une aventurière, là maintenant, qu'est-ce que je ferais? Je n'aurais peur de rien, ça, c'est sûr, je pourrais tout affronter :

l'inconnu, l'altitude, les brigands, les forêts les plus dangereuses... Alors, affronter un escalier ! Si j'étais-elle, oui si j'étais elle, je sortirais tous les jours, j'irais voir ma famille et mes amis à l'envie. Oui, si j'étais une aventurière je n'endurerais plus cette maladie qui me gâche la vie ... Et surtout, j'aurais déjà ma lettre entre les mains.

Mais je ne suis pas elle. Je suis moi. Oui, juste moi qui reste enfermée dans mon petit appartement, cloitré. Péniblement, je me traine sur mon canapé, et tourne encore mille fois dans ma tête cette question. *Comment aller jusqu'à ma boite aux lettres*?

À force de me torturer l'esprit, je vais devenir complément folle! Mes yeux se posent sur mon bureau et je repère mon de ordinateur. ouvert sur une page mon Machinalement, je m'approche et commence à lire. Je m'absorbe intégralement dans ma lecture si bien que je ne remarque même pas qu'il fait à nouveau nuit. Quand je relève la tête, les yeux me brûlent et tout mon corps crie de fatigue. Je m'apprête à aller me coucher, je passe devant la fenêtre et jette machinalement un œil dehors. C'est reparti. La litanie. Est-ce que je vais arriver à récupérer ma lettre ? Comment ? En plein désarroi, je ne sais comment me dépêtrer de cette situation insoluble, je me replonge dans le roman, il se passe un truc tellement fort quand je lis mon histoire, je me sens prête à affronter cette peur d'aller dehors. Je dois le faire.

Je me lève, me dirige d'un pas décidé vers la porte, pose ma main sur la poignée. Je souffle un bon coup. *Allez Lucia tu... Tu* peux y arriver. Pense que tu peux tout affronter ! J'ouvre le battant, je sors un pied ... Non... non ! Je rentre vite mon pied et je referme. Je m'assois dos au mur, dans l'entrée, mon cœur bat si vite. Je n'y arriverai jamais.

Je retourne à mon bureau et finis la lecture de mon roman. À chaque phrase, je fais un effort intense pour me persuader que je suis elle. Cette fille si forte, courageuse qui brave tous les dangers. Tu es elle, tu peux y arriver, tu peux y arriver. Fais comme elle, lance-toi dans la bataille. Je retourne au front. Me revoilà devant la porte, la main sur la poignée, j'ouvre doucement, je mets un pied dehors puis le second. Mes jambes flageolent. Allez Lucia! Pense que tu es forte. Ma respiration se bloque ... puis reprend doucement. J'avance d'un pas de fourmi. Tu... vas y arriver... tu n'as peur de rien... Oui de rien, tu es courageuse. Je répète ça en boucle, comme une prière. Je me tiens à la barre de l'escalier, un pied devant l'autre, le palier est franchi, je descends les degrés lentement, un à un, ça cogne si fort dans ma poitrine, j'ai peur d'exploser. J'ai la tête qui tourne, j'étouffe. Mes jambes refusent de me porter plus loin. Encore quelques marches, Lucia, tu y es presque.

Impossible de bouger. Je reste bloquée pendant une bonne demi-heure, je repense à mon roman. Que ferait la formidable Lucia ? Respire... respire. Allez Lucia, tu peux y arriver, tu as affronté le désert, le froid, traversé la forêt la plus dangereuse... Descendre sur le parvis pour aller chercher une lettre, tu peux y arriver en claquant des doigts!

Je me lève, regardant droit devant moi, je reprends la descente doucement, en respirant profondément. Je peux le faire. Arrivée à la dernière marche, je m'écroule j'ai froid, je tremble de partout. Mais j'y suis arrivée, il me reste quelques mètres à franchir pour récupérer ma lettre. Encore un dernier effort... allez respire profondément. Je me remets debout, je traverse le hall comme un zombie, je pousse la porte de l'immeuble. Au bord de l'arrêt cardiaque, je ne sais pas où je puise l'énergie de pousser jusqu'aux boites aux lettres. Je grelotte, j'ai du mal à enfiler la clé dans la serrure. Finalement j'y parviens, j'ouvre. J'attrape l'enveloppe, j'ai tellement envie de l'ouvrir, là, maintenant, savourer ma victoire ... Non Lucia tu vas être raisonnable, pas question de finir à l'hôpital, tu remontes d'abord jusqu'à ton appartement.

Mais trop impatiente, je n'écoute plus rien. Je décachette la lettre ... je suis dans un tel état de panique, je déchire à moitié le papier, ma vue se trouble ... C'est bien la maison d'édition. J'essaie de déchiffrer. Je ne comprends rien. Ou plutôt, je ne suis pas sûre de comprendre. Ils... veulent publier mon roman! Impossible de réfléchir, mon cerveau s'est figé, je m'affaisse dans le hall. Mon roman! Il va sortir, tout le monde va le lire! Je suis tellement contente, je sens les larmes couler sur mes joues. Je me relève tant bien que mal, je suis bouleversée, vacillante, je remonte à pas lents, mes jambes me portent à contrecœur, mais je m'en fiche. Mon roman va être publié, oui il va sortir! Mon cœur bat si fort, on dirait qu'il veut s'échapper de ma poitrine.

Grâce à ce courrier, j'ai pu sortir de mon appartement, après des années d'enfer. Avec l'aide de mon roman, mais surtout grâce à mon courage, à la force que j'ai en moi, j'ai réussi à vaincre ma peur. Je monte les marches petit à petit je souffle à chaque marche que je monte avec mon enveloppe dans la main. Arrivée chez moi, je m'écroule sur mon canapé, je relis encore et encore, sans m'arrêter, cette incrovable nouvelle. J'ai besoin de m'en persuader, comme si ça pouvait s'effacer si je ne la lis pas un assez grand nombre de fois ... Et puis, j'appelle ma sœur. Elle ne comprend rien, ce que j'explique est désordonné, le courrier, le roman, ma sortie ... Elle m'agace, c'est pourtant clair, je finis par raccrocher, je téléphone à ma mère, je raconte tout dans un tumulte, mais elle comprend, elle me félicite, elle est si heureuse pour moi. Puis je préviens toute ma famille, je suis fière et euphorique, deux immenses victoires en même temps. Je suis consciente qu'il n'y a pas de miracle, qu'il me reste encore beaucoup de chemin à parcourir, mais tout doucement et avec de la volonté, je peux y arriver et je vais y arriver. Je ne m'arrêterai pas en si bon chemin.

Aïcha Kandisha

Si forte, si vulnérable

Cela faisait plus d'un an que je n'avais pas vu ma mère. Notre dernière discussion avait mal tourné. Depuis la mort de mon père, avec mes frères et sœurs, nous nous étions réparti un jour de garde pour être présents auprès d'elle, mais j'avais du mal. Du mal à lui pardonner son absence à elle-même, son absence à moi aussi. Je me rends bien compte que je n'ai plus rien à lui dire, parce qu'elle n'a jamais accepté ni compris, la vie que j'ai choisie. Je n'ai pas suivi le chemin dont elle rêvait pour moi, et qui s'apparentait à mes yeux à un vrai cauchemar. Cela fait vingt ans que j'ai décidé de partir, que j'ai pris le risque d'une existence qui me correspond, où je fais mes expériences, bonnes ou mauvaises, parfois excellentes et des fois désastreuses, mais qui m'ont fait grandir.

Aujourd'hui, je me sens libre, mais il me manque une chose très importante : l'approbation de ma mère, sa considération. J'ai bâti un mur entre elle et moi, pour être bien sûre que je la déteste, pour ne pas m'avouer l'amour que je lui porte, ne pas admettre l'amour qu'elle me porte. Quand je pense à la revoir, j'ai la peur au ventre et je ne sais pas comment aller vers elle.

Mais il y a trois semaines, je l'ai revue.

Je sortais du boulot plus tôt que prévu. Comme je travaille non loin de chez elle, subitement l'idée a germé que je pourrais aller la voir. La responsable de cette idée? Ma sœur ainée, Ouidèd. Elle m'a envoyé un énième message pour me demander mon acte de naissance nécessaire à la succession de mon père défunt. J'ai obtempéré et je suis passée chez elle, en son absence, lui déposer. Elle me rappelle pour me dire que ce n'est pas le bon papier, mais qu'il lui faut un formulaire algérien qu'elle me décrit. Je me débrouille pour lui fournir, elle me rappelle encore pour m'avertir que mes frères sont au bled et que ma mère est seule chez elle.

C'est l'occasion. Sans personne. Un moment juste entre elle et moi. Je me décide, j'y vais, je sonne chez la voisine qui m'ouvre l'accès, je frappe ensuite à la porte de l'appartement. J'entre. Du fond s'élève un « Shkoun¹? », je réponds « Aïcha » ... silence. J'avance jusqu'au salon. Elle me regarde, estomaquée. Je ne sais pas trop quoi dire. Je respire. Heureusement, je me suis détendue avant. Je m'approche, « C'est moi ». Elle ne dit toujours rien. Je lui prends la main, elle prend la mienne. Elle m'attire vers elle, me prend dans ses bras et elle me fait plein de bisous. Je fonds en larmes instantanément. Quel soulagement d'éprouver enfin un sentiment avec elle. Je suis contente, tout simplement. Elle me dit « pourquoi tu pleures ? » et je lui renvoie doucement, « et toi ? Pourquoi tu pleures ? » Elle s'excuse, et tout de suite, j'ai envie de m'excuser aussi. Nous sommes contentes,

_

¹ Qui est-ce?

tout simplement, nous ne nous lâchons plus. Un moment simple, de femme à femme, on n'a pas besoin de parler. Le passé reste à sa place, et là, il n'est pas entre nous.

Je la touche, je la masse, c'est plus expressif que des mots dans ces circonstances, de toute façon, trop d'émotions, nous n'entendons plus rien, il faut du tactile. Et je me rends compte qu'évidemment je ne la déteste pas, je me suis accrochée à ce mensonge intérieur pour tenir le coup, mais là, l'amour est là. Nous sommes seules, sans personne pour gâcher notre lien si fragile.

Après, nous sortons un peu devant la maison, dans le petit parc, au soleil, un peu d'air nous fait du bien. Elle a pris son déambulateur, je suis à côté d'elle, présente. Sans rien promettre. J'ai eu tellement peur de ne pas arriver à communiquer, j'ai eu tellement peur de sa colère, mais en fait, elle ne m'a rien montré de tout ça, juste qu'elle m'aimait. Et c'est précisément ce dont j'avais besoin, après nos conflits passés.

Je prends conscience que cet amour m'a manqué, je cherchais son approbation, même si j'ai toujours montré le contraire, prétendant que la rupture des relations me rendait libre et me permettait de voler de mes propres ailes là où je voulais.

Depuis quelques jours, elle est à l'hôpital. Je dois aller la voir, mais j'ai du mal, encore. Et je dois rassembler mes forces

pour m'y résoudre. Toujours cette fichue peur de me retrouver seule face à elle. Je sais qu'à midi, il y aura ma sœur Soumisha dans sa chambre, et personne d'autre. Je choisis ce moment et je file à Valence. Je ne resterai pas longtemps. Sur la route, je me réconforte en récitant du opono pono (mantras tahitiens), ça me permet de mieux respirer en débloquant ma cage thoracique. Ca me fait pleurer, mais surtout cela me donne du courage. Je me sens moins seule. Ca permet des synchronicités, je sais à présent que je vais arriver à l'hôpital et que tout va bien se passer. Et pour me donner raison, lorsque je pénètre sur le parking qui est généralement bondé, je trouve une place tout de suite devant moi ... Entrée dans l'hôpital, je cherche le service de pneumologie. Il y a des panneaux partout! Je me perds, je demande mon chemin, je ne trouve pas la bonne chambre, je m'apprête à faire demi-tour, quand une passante m'indique qu'il y a encore des chambres au fond du couloir, j'arrive enfin. Elle n'est pas seule, ouf! C'est ma sœur Soumisha qui la veille. Ma mère tousse. Et tousse. Je m'approche, je l'embrasse sur le front. Elle tousse. Elle est émue, elle m'embrasse, me remercie. Et elle tousse encore. Ensuite, je dis bonjour à ma sœur. On discute, tant bien que mal. Entre les quintes de toux et l'arabe mal maîtrisé. Elle plaisante et rigole, même si on n'a pas tout compris, on rigole avec elle, heureuses de la voir plaisanter. Elle tousse, encore et encore. Je me dis qu'elle va bientôt mourir. Ou peut-être pas. Elle s'accroche incroyablement à la vie. elle mystérieusement le coup. Je parle aussi avec ma sœur, de sa

famille, je suis heureuse de ce moment entre femmes. Soumisha me dit qu'elle a retrouvé toutes ses fiches de paye, et que dedans, elle a retrouvé un petit mot de ma part, lui rappelant que j'étais là. J'avais treize ans peut-être, elle était partie de chez nos parents, et je voulais lui témoigner mon attachement. Retrouver ce billet griffonné de ma main l'a touchée, malgré nos malentendus et nos incompréhensions mutuelles, nos relations de sœurs complexes. Je sens un retour d'affection, comme si je réintégrais peu à peu ma place de petite sœur, rôle que je n'arrivais plus à tenir. Que je ne voulais plus tenir.

Ce sont des moments, forts, étranges, précieux, comme si j'arrivais à la fin d'une période de moi: la petite Aïcha incomprise, victime d'une famille limitée, limitante. Je vois bien que c'est en partie un scénario que j'ai construit. Je peux décider qu'il est terminé. Maintenant, place à une Aïcha grandie, plus tolérante, à l'écoute des autres, essayant de comprendre les positions de chacun. Plus consciente de ce qu'elle vit, regardant les émotions en face. Acceptant chacun comme il est, chacun avec son propre parcours, tous différents, consciente que l'on peut partager cela aussi, le vivre, un peu, ensemble. Je me remercie d'avoir fait ce chemin. Je suis moins angoissée par l'existence, ma place, les enjeux. Et même quand le chaos intérieur me saisit, j'accepte de le vivre, et je le traverse de toutes mes forces, entièrement. Je ne fais plus semblant.

* * *

Je suis née dans le secret le plus total. Personne n'attendait ma venue au monde, aucune réception en mon honneur. Je suis arrivée en douce, sans crier gare. Je n'étais moi-même pas au courant que je débarquais dans une famille où j'allais révolutionner les us et coutumes, ou du moins essayer, faire de mon mieux. Et au final oualou, rien, car là n'était pas ma mission, je suppose. Faut-il encore croire que je sois venue avec une mission...

Je suis venue comme une lumière dans une famille qui s'était assombrie, vu l'énergie de ma mère plus capable de sentir la vie en elle. Un bol d'air, que dis-je? Un bain d'air frais pour renouveler le climat lourd de cette maison à bout de souffle, cet appartement perché tout là-haut, telle une tour d'ivoire, ces cent-quarante-quatre marches à gravir, quand l'ascenseur était coincé.

J'étais pressée d'être là, donc j'ai raccourci le temps de gestation et suis sortie plus tôt que prévu. Mais il me manquait quelques grammes aux yeux du corps médical. J'ai fini mon développement dans une boite en verre, pour être dans les normes. Mes nouveaux frères et sœurs disaient que j'étais née dans une bouteille de coca, qu'on m'avait trouvée dans la forêt, ma mère les reprenait, « mais non ! C'est dans une bouteille de parfum qu'on l'a trouvée. »

J'ai donc échoué doucement dans cette nouvelle famille, pour un sacré bout de temps. Même si, au début ils s'attendaient à ce que je disparaisse comme j'étais apparue. Ma mère se demandait même s'il n'était pas préférable de me laisser à l'hôpital, tellement j'étais petite, fragile, se demandant si j'étais viable. Mon père lui a dit « qu'elle vive où qu'elle vive pas, on la ramène à la maison. » Confidence qu'il m'a faite un an avant sa mort.

J'étais devenue l'attraction de la famille, le joujou préféré! Et tout ce petit monde s'occupait de moi à tour de rôle. J'étais l'enfant de tous, bichonné, cajolé, oublié à l'école parfois, prêté aux voisins pour l'été. J'étais le passe-partout, la clé qui ouvre toutes les portes, même celles des cœurs brisés.

Quand mes frères et sœurs voulaient quelque chose, ou voulaient aller quelque part, ils m'envoyaient en éclaireuse, tâter le terrain, demander gentiment la permission au père tout puissant de la famille. Allongé de tout son long sur le canapé, tel un seigneur romain, il regarde « Des chiffres et des lettres ». Il porte ses vêtements de ville sous sa diellaba bleu clair, brodée d'arabesques blanches. Il a de l'allure. Ses lunettes teintées et sa petite moustache bien entretenue, lui donnent un air grave, sévère, sorti d'un film de Sergio Leone, « Le bon, la brute et le truand », sauf, quand il sourit de toutes ses dents, alors scintillent celles en or et en argent, ce qui le rend plus accessible et m'attendrit. Toute la fratrie le craignait, tous sauf moi, du moins jusqu'à ce qu'il s'énerve au point de me lancer ce qui lui tombait sous la main. Souvent, à sa portée, il y avait une grosse pantoufle en cuir bien lourde, mais il n'ajustait jamais assez bien ni assez vite son tir. J'avais toujours le temps de prendre la fuite. Je l'ai souvent

soupconné de faire semblant de mal viser. Je revenais alors bredouille devant la fratrie, qui me renvoyait au front renouveler la demande sur tous les tons. Je revenais à la charge, poussée par la horde, et mon père me renvoyait aussi sec. La pantoufle, c'était son dernier mot. Là, j'utilisais l'arme ultime pour le convaincre: la crise de larmes, le chagrin profond faisait son apparition. Face à ça, il suppliait que quelqu'un me sorte de cet appartement immédiatement, le tour était joué. Réjouis, tout le monde sortait avec moi, on m'appelait le passeport. Je parle de mes deux sœurs et l'un de mes frères encore mineur, parce que mes deux autres frères, majeurs, avaient la permission de sortir sans autorisation, alors que ma sœur ainée elle aussi majeure ne le pouvait pas, car c'était une fille. D'une certaine manière, mes frangins et frangines sans s'en rendre compte m'apprenaient à obtenir ce que je désirais et à ne rien lâcher, ce qui m'a beaucoup servi dans la vie, et m'a beaucoup desservi aussi!

Mon père ne pouvait rien me refuser. Paix à son âme. J'ai toujours cru qu'il était agent double. Qu'il avait une double vie, une autre vie plus palpitante que ce qu'il voulait bien nous faire croire. J'avais tout mon temps pour fouiller ses placards quand ma mère me laissait seule à la maison, enfermée à clé. Je jouais la détective, je me faisais des films, je cherchais des indices partout, qui me prouveraient que mon père était bien un agent secret de la CIA et qu'il nous cachait sa vraie identité. Ces papiers étaient écrits en arabe, je ne comprenais rien, ça alimentait mes soupçons. En même temps, personne n'aurait soupçonné un manutentionnaire

qui habitait dans un quartier avec sa femme et ses six enfants, c'était une super couverture, bien pensée. J'étais fière de lui, quand il rentrait le soir de son soi-disant travail de manutentionnaire, je lui sautais au cou et le regardais d'un air entendu, de mèche avec lui. J'étais la seule à l'approcher de si près, les autres gardaient leurs distances.

Ma mère c'était tout le contraire. Difficile de l'approcher, même sur les photos de famille, je la surprenais à me repousser. Elle était loin de me faire rêver, sa spécialité? Me sortir les vers du nez, elle aurait pu travailler au FBI! Mes parents auraient pu s'être rencontrés lors d'une mission impossible, mais non, elle ne me faisait pas rêver, ce sont plutôt des cauchemars qui me viennent en tête. Un soir, après avoir fait la scène de la mascarade du passeport, nous sommes tous sortis au centre-ville où se produisait Karim Kacel. C'était mon premier concert, j'avais dix ans, c'est nos grands frères qui nous ont accompagné, ils nous avaient présenté un ami, Akim un jeune homme très gentil et charmant. Je ne me souviens pas très bien de ce concert, mais bien de la chanson classée au hit-parade, « ma banlieue » que je connaissais par cœur. Finalement, c'est Akim qui nous a ramenés au quartier, mes grands frères lui avaient demandé de s'en charger, j'aurais bien aimé qu'il remarque ma grande sœur, parce que moi j'étais trop petite pour le demander en mariage. Et ça ne se fait pas, une femme qui demande un homme en mariage, encore moins une gamine, pourtant j'avais flashé sur lui, et j'aurais aimé les voir ensemble, comme un désir assouvi par procuration. Rien de tout ça ne

s'est produit, il n'empêche que cette soirée a soulevé des inquiétudes et des soupçons au sein de la famille. Et qu'après ça nous étions surveillées d'encore plus près, du moins les plus grandes. Sans doute à cause de ce qui se passa le lendemain. Très tôt, ma grande sœur vint me réveiller, pour me dire que si *la commandante en tour* me posait des questions sur comment nous étions rentrées à la maison hier soir, je devais lui dire que c'étaient nos frères qui nous avaient ramenées. J'ai dit « oui » et je me suis rendormie.

Comme l'avait supposé ma grande sœur, à mon réveil ma mère m'attendait de pied ferme dans la cuisine, avec ses yeux suspicieux et un air bizarre, qui ne me disaient rien de bon. Prise au piège, entre quatre yeux. À ma mère, j'étais prête à tout lui dire. D'une, parce qu'elle me faisait flipper, de deux, parce que je me disais qu'elle m'aimerait peut être un peu si je lui obéissais. J'étais tiraillée, entre elle et ma grande sœur, qui dans mon cœur avait presque le profil d'une seconde mère. Et bien sûr, je ne voulais pas la trahir, mais la commandante en tour savait y faire, c'est sans doute à ce moment-là que mon innocence s'est envolée, j'avais dix ans. J'étais cernée, personne pour me sortir de l'impasse. Elle me pose la question fatidique, « - avec qui êtes-vous rentrées hier soir ? », je la déteste de me poser cette question, j'aurais préféré qu'elle me demande comment s'était passé notre soirée, si on s'était bien amusé ou comment était la musique. Rien de tout ca.

Je n'ai pas le choix, je lui réponds :

- Ben, avec les grands frères.
- Dis-moi la vérité! me crie-t-elle
- La vérité c'est qu'on est rentré avec les grands frères ...

Je suis pétrifiée, la larme à l'œil, désemparée et chagrinée de me retrouver dans cette situation.

- Ne me mens pas. T'es sûre? Je vois quand tu mens...

Bien sûr, je fondis en larme en lui disant tout ce que je savais, la morve au nez et le sentiment terrible d'avoir trahi. Et celui d'avoir menti parce que l'on me l'avait demandé, trahi parce que l'on me l'avait demandé aussi. Depuis ça, je n'ai plus jamais rien dit à ma mère, j'avais perdu sa confiance et elle aussi avait perdu la mienne, en me mentant, en disant qu'elle voyait dans ma tête, dans mes yeux.

Depuis ce jour, je lui ai souvent menti, pour voir si elle voyait bien. Elle ne voyait rien du tout. Le mensonge a pris place dans ma vie comme un super copain sur qui je pouvais compter. Comme une seconde langue.

Depuis je me suis raconté l'histoire de la petite sœur rejetée par les grandes, ayant perdu la confiance des autres, et la confiance en moi au passage. Je n'y étais pourtant pour rien dans cette histoire, mais ça a brisé quelque chose en moi. Je l'ai longtemps cru et nourri, le mal était fait, d'ailleurs je n'ai jamais su comment cette histoire s'est terminée. Mais elle aura eu le mérite de m'ouvrir les yeux face aux adultes et à

leur abus de pourvoir, elle a permis que germe en moi une graine de liberté, de femme émancipée.

À partir de là, les prétendants se sont succédé à la maison pour demander la main de ma sœur, et aucun d'eux ne l'obtint. Plus tard, j'ai entendu dire que mon père (ça l'énervait de voir défiler tous ces prétendants) avait donné un ultimatum à ma sœur. À un moment elle a bien dû se décider, une décision un peu forcée à mon goût. L'année suivante à ma grande surprise, elle s'est mariée, je n'ai rien vu venir. D'un coup, j'étais orpheline d'une sœur et d'une mère à la fois. J'ai longtemps donné tout pouvoir à mes parents, aux adultes, à dieu, à l'école, aux profs, jusqu'à ce que je comprenne que le pouvoir m'appartenait et que j'avais intérêt à le prendre en mains au plus vite. Et cela a fait de moi la femme que je suis aujourd'hui.

Je me sens vulnérable et forte à la fois. Vulnérable parce que je n'hésite plus à me remettre en question et voir la part de torts que je peux endosser et les résonances que ça génère. Forte parce que j'assume le fait de me tromper et d'avancer avec ma fragilité de femme résistante. Je décèle les histoires que je me suis racontées longtemps, pour ne pas être en présence à moi-même ou aux autres. Il était plus simple de me lamenter encore et encore sur mon sort de petite fille mal aimée, rejetée, incomprise. Cela n'a pas été simple d'avancer et de laisser éclore la femme qui s'assume. Tenir debout toute seule, sans m'excuser ou me reposer sur les autres. Maintenant je peux dire que je suis cette femme qui assure,

je prends soin de cette petite fille, qui tantôt joue son rôle de mère, tantôt son rôle de sœur, de fille ou même de thérapeute. Je me plais à observer ces différentes facettes de moi et à les accompagner avec un amour bienveillant, en vigilance.

Ma maman est toujours à l'hôpital, ça fait déjà un mois. Elle est sortie du service de pneumologie le temps d'un week-end pour rentrer chez elle, mais trois jours plus tard elle y retournait, inconsciente, en urgence.

C'est la fin, c'est ce que je me dis, elle est à bout de force, elle n'a plus envie. Je suis heureuse de pouvoir l'accompagner au mieux, maintenant que nous nous sommes réconciliées. Le corps médical nous a informés (nous, ses enfants) qu'il ne va pas s'acharner sur elle ni la maintenir en vie via assistance respiratoire et tout ce qui s'en suit. Il la transfère en soins palliatifs, mais juste avant ça, une infirmière lui injecte de la morphine pour atténuer ses douleurs. Arrivée en soins palliatifs, elle reprend du poil de la bête et c'est reparti comme en l'an 40. Après ce transfert, tout le monde s'étonne que suite à une injection de morphine ma mère ait repris conscience aussi vite, est-ce une rémission? Certains ouvrages au sujet de la mort évoquent ce scénario, où la personne mourante veut se mettre au clair avec son entourage avant de trépasser. Je ne sais pas.

Le lendemain, je retourne à l'hôpital après le boulot, je m'organise pour y rester plus longtemps que d'habitude. Je me donne de la force sachant que je vais sans doute croiser des membres de ma famille, proche ou éloignée, ce qui me met toujours dans une position délicate, sachant que nous n'avons ni les mêmes points de vue ni les mêmes façons de faire. Me voilà donc devant la porte, les chambres des soins palliatifs sont spacieuses, très spacieuses, elles comportent deux fauteuils, un qui se transforme en couchette pour qu'un membre de la famille puisse passer la nuit, et un autre simple, mais confortable. Il y a aussi une petite table basse, qui sert de tabouret ou de repose-pieds, un lit, un portemanteau, et une salle de bain aussi grande que la chambre entière. Je toque, j'ouvre la porte doucement, j'entre tranquillement en mode scanner, je vois au premier plan, mon frère ainé sur le premier fauteuil couchette, il parle au téléphone, jette un œil sur moi tout en continuant sa discussion. Au second plan, ma sœur ainée sur le deuxième fauteuil, les pieds sur la table basse, au téléphone elle aussi. Pareille, elle me jette un regard et se repositionne sur son fauteuil où elle s'était avachie. Au troisième plan, ma mère, dans son lit royal, les yeux dans le vague. Elle est absente, comme quoi même entourée on peut se sentir seule. Enfin, au quatrième plan, au fond de la pièce près de la fenêtre et du portemanteau, sur une chaise, une cousine que j'apprécie moyennement.

J'aurais préféré être seule avec ma mère, ce n'est pas le cas donc je fais avec. Je m'approche d'elle, pour lui dire que je suis là, sans me préoccuper des autres dans un premier temps, je l'embrasse, je dis vite fait bonjour aux autres. J'échange quelques mots avec ma sœur qui a raccroché et je retourne auprès de ma mère. Elle a bonne mine, je lui chante une chansonnette improvisée à son sujet, qui évoque ma belle mamounette, elle sourit. Je continue, elle se met à rire, je lui prends la main pour la caresser, la cousine s'immisce dans l'intimité que j'essaye d'installer entre ma maman et moi, j'ai juste envie qu'elle disparaisse, son téléphone sonne et mon vœu est exaucé. Mais au lieu de ça, au lieu de disparaître dans le couloir comme l'aurait fait n'importe qui, elle reste dans la chambre et par-dessus le marché, met le haut-parleur pour discuter avec son fils, en braillant de sa voix de crécelle. Je suis choquée de son attitude, je me retiens de déborder, mais lui demande gentiment de sortir. Elle le prend mal et me demande si ça me dérange, d'un air suffisant. Je lui réponds que oui, en effet ça me dérange et que ça en dérange peut être d'autre aussi, en pensant à ma mère, qui pourtant ne l'exprimera jamais. Elle m'ignore, et continue sa discussion toujours aussi fort.

Quand elle termine enfin, elle me demande si j'ai un problème.

- Oui, je pense que tu aurais pu sortir pour téléphoner.
- Si ça te dérange, c'est à toi de sortir! Me balance-t-elle en réponse.

Les bras m'en tombent, je suis scotchée par cette réflexion, j'en reste muette. J'ai très envie de lui rire au nez et surtout la

tentation de la frapper. Je me contrôle et je reprends ma relation avec ma mère, qui replonge dans le vague quand personne ne s'adresse à elle, renouant avec notre intimité. Pour plaisanter, et surtout pour canaliser ma colère que je sens monter, je lui dis « on s'en fout des histoires d'un tel, de ces problèmes de gnagnagna. » Et là, la cousine me saute à la gorge verbalement et me baragouine un tas de n'importe quoi. Je la laisse parler sans rien dire et je respire, je reviens à moi et ma mère, elle qui n'a pas besoin de cette énergie négative ni de cette femme qui est incapable de se contenir. Elle s'apprête à s'en aller, enfin, et avant ça, s'approche de mon côté pour embrasser ma mère, pour moi l'incident est clos, même si au fond je suis très en colère. Pas contre elle, mais contre moi, je respire, la main de ma maman dans la mienne, je la caresse et je respire encore, j'ai du mal à supporter les gens irrespectueux qui s'ignorent, et encore une fois je me suis laissée emporter par mon mental reptilien, plus rapide que l'éclair, sur son cheval noir. J'aurais aimé laisser couler la situation sans me préoccuper de ce qui m'entoure. Je me félicite tout de même de n'avoir pas nourri une discussion stérile, de m'être simplement tenue à dire ce qui me dérangeait, en essayant au mieux de regagner mon calme. Tout n'est pas perdu. Elle s'en va finalement et ma sœur la suit, je remarque à peine que mon frère s'est subrepticement esquivé, les gens ont peur du conflit. Bref je me retrouve seule avec ma mère, mon vœu s'est finalement exaucé. J'ai enfin tout le loisir de profiter du temps passé avec elle, de lui masser le visage, le ventre, les jambes, les pieds.

Tout son corps endolori, qui la fait souffrir. Elle encaisse tout en silence, par politesse, quand elle a une visite. J'ai besoin de la toucher pour être connectée à elle parce que les mots n'ont plus de sens, ils sont plus une entrave à ce qui nous relie qu'autre chose, je la soulage du mieux que je peux, c'est ma façon d'être en présence à elle et à moi. Je lui fredonne des mélodies qui me viennent spontanément, de je ne sais où. Elles ressemblent étrangement à des musiques traditionnelles de son pays l'Algérie, des mélodies avec lesquelles elle a sans doute été bercée un jour. Nous sommes bien, je sens qu'elle se laisse aller à la rêverie au travers des mélopées, elle me sourit, me serre la main. Je me sens à ma place.

Ouidèd revient dans la chambre, déconnexion immédiate. Le charme est rompu, elle reprend sa place, et je sens, je sais que nous allons aborder l'incident téléphonique. Je prends les devants et lance le sujet :

- Dis donc elle ne manquerait pas un peu de sang-froid la cousine ?
- -Tu l'as bien cherché!

Je souris.

- Mais tout de même, elle aurait pu se tenir autrement, non ? À quoi ça rime de faire un esclandre quand on lui dit de sortir parce que sa conversation téléphonique bruyante dérange ? Il faut bien que quelqu'un lui dise, elle n'en avait peut-être pas conscience. Personne n'ose le faire de peur de se faire agresser ...

-Je lui dis souvent Aïcha, mais c'est son caractère, elle est comme ça. C'est pas méchant. Mais attention je lui ai dit que je ne tolérerais pas que vous vous disputiez devant ma mère.

Je souris à nouveau.

- Mieux vaut ne rien dire, c'est ça ? Et laisser les gens se comporter comme bon leur semble ?

Elle ne répond rien.

Je sens qu'elle n'est pas d'accord, mais peu m'importe, nous passons à autre chose et essayons de meubler le temps, avec elle aussi nous n'avons pas grand-chose à nous dire. Je ne fais pas partie de son monde ni elle du mien, un peu aux antipodes l'une de l'autre. Chacune fait un effort dans cette situation difficile et compliquée, mais la communication reste superficielle et fausse.

Ma sœur commence à donner à manger, à la cuillère, le repas que l'aide-soignante vient d'apporter pour ma mère.

Ensuite, une nièce arrive, puis son frère, avec son petit garçon, ça commence à faire beaucoup pour moi, j'ai ma dose de famille, surtout quand pour compléter mon frère débarque. Il salue tout le monde sauf moi, ça m'arrange. Il a cette façon de parler avec les dents serrées, comme s'il filtrait ce qu'il veut dire. Il engage la conversation :

- C'est quand même fou qu'elle aille bien mieux aujourd'hui, il s'est passé quoi ?

Ma sœur lui répond :

- Je n'en sais rien.

Il fait la moue, déçu que ça s'arrête là. Malaise.

Elle ajoute:

- Je ne suis pas médecin...

Il rétorque :

- Ça se saurait si t'étais médecin!

Je sens le malaise s'amplifier et devenir palpable. Ils se parlent mal et la discussion s'envenime, on dirait des enfants qui se chamaillent. Pendant cela, ma mère cherche la becquée parce que ma sœur est plus occupée à se disputer qu'à lui donner à manger, et laisse son bras suspendu, la cuillère vide. Cette vision m'est insupportable. Je perds patience, j'embrasse ma mère, dis un au revoir général et je disparais.

Je me rappelle bien à présent les raisons qui m'ont poussée à partir de chez mes parents, de cette famille, la façon dont on pouvait me parler sans que je puisse riposter, de cette agressivité convenue, entendue, normalisée. C'est triste.

* * *

Aujourd'hui je ne suis plus la petite fille à qui on ordonne quoi dire où quoi faire. Je ne suis plus celle qu'on manipule. Je me positionne telle que je suis, avec mes forces et mes faiblesses, bien consciente de mes responsabilités et des choix que je fais. Quitte à ne pas être aimée.

Arrivée chez moi, je suis en colère, mais contente d'être revenue au bercail. Je téléphone à une copine pour lui raconter, j'ai besoin d'une oreille compréhensive et je sais qu'elle va me donner raison! Idéal pour me lamenter sur mon sort ... sauf qu'aujourd'hui j'ai conscience que c'est pour me déculpabiliser et ne pas voir où le bât blesse. M'avouer que ça fait mal de m'être exclue de cette famille, d'avoir pris la tangente quand j'en ai eu la force. Mais ça soulage de tout déballer, ce qui est à l'extérieur n'est plus à l'intérieur et ça me permet de voir cet épisode sous de nouveaux angles.

Je rumine cette histoire jusque dans mes rêves, je n'arrive pas à comprendre pourquoi ça me touche autant, qu'est-ce que j'ai à déduire de cette histoire?

Mais la destinée est pleine de surprises ... Hier, elle me fait un petit clin d'œil : l'aîné de mes neveux m'envoie une photo. Il y figure dans les bras de sa mère (ma belle-sœur), aux côtés de ma sœur Ouidèd, avec ma cousine (celle du téléphone) et son fils dans les bras de ma mère, et moi. Nous sommes dans un parc, assises sur la pelouse juste devant des rosiers qu'un jet d'eau arrose, c'est à l'occasion d'un mariage, parce que toutes les femmes sont apprêtées de leurs plus beaux bijoux.

Je n'en reviens pas. Pourquoi cette photo? Pourquoi maintenant? A-t-il eu vent de l'histoire avec la cousine? Autant de questions sans réponse et surtout sans importance ... Ce qui compte c'est ce que cela réveille en moi. Cette photo me happe comme un vortex, fusionnant le passé et le présent. Je regarde cette photo avec mes yeux d'enfant de onze ans, j'observe avec tendresse et une certaine nostalgie, je ressens un sentiment profond de chagrin mêlé à une joie intense. Il m'est évident que j'ai quelque chose à comprendre à propos de cette photo, mais il faut le temps que ça fasse son chemin.

À cette époque, j'ai eu le sentiment que ma sœur m'avait abandonné, jeune mariée j'ai cru qu'elle s'était trouvé une autre sœur, ma cousine devenue sa belle-sœur, jeune mariée elle aussi. Et surtout qu'elle s'était trouvé une autre fille, une vraie fille : la sienne. Je me suis alors retrouvée seule avec ma mère que j'avais jusque là plus considérée comme ma grandmère. C'est fou les histoires qu'on peut se raconter enfant!

Celle-là provoqua des blessures dans mon cœur dont personne n'a eu conscience. Même pas moi. Adulte, je les ai pourtant bien entretenues ... Je me rends compte que cette photo est là pour me montrer que ma sœur était une jeune femme, que l'on venait de marier. Qu'elle allait faire sa vie et n'était pas responsable de moi. Finalement cette cousine ne me l'avait pas volée.

Je redessine mentalement des liens plus clairs, ma mère, ce n'était pas ma sœur, et je n'ai pas laissé ma mère prendre la place qui lui revenait. Voilà comment je m'en suis privée. Voilà comment je suis parvenue à me raconter mes propres légendes pour ne pas m'avouer le manque.

Désormais ma vie se résume à une envie d'être moi-même, en paix, en présence à moi, pour moi. C'est la seule façon d'être avec les autres sainement, on peut appeler ça de l'égoïsme, moi j'appelle ça du bon sens. Si je ne suis pas bien avec moi et en moi, je ne peux pas être bien avec les autres, sans attente.

Apprendre à être égoïste sans faiblir face aux gens outrés par mon comportement n'a pas été une tâche facile, être en accord avec moi-même non plus. Chaque fois que je me le permets, il y a mon mental qui s'emballe et vient remettre tout ça en question. Je vois que je ne suis pas assez ancrée et mes pensées défilent et s'enlisent, sans me laisser le temps de respirer. C'est comme si j'étais en permanence asphyxiée. Je ne maîtrise plus rien. Mon esprit est plus rapide et plus entraîné que mon sensoriel, je dois apprendre à garder ma sérénité. Ma vie était basée sur de la peur et non sur de l'amour et de la bienveillance. Mon reptilien se met systématiquement en défense où en attaque selon ce qui vient. L'apprentissage est compliqué, mais je me remets chaque fois à l'ouvrage parce que je veux être authentique.

Aujourd'hui seulement, je peux prendre du recul face à cette situation. Et je suis capable de pardonner, de me pardonner. Dans mes rêves les plus doux, j'aimerais apprendre à surfer, sur la vie, dans toutes les situations, savourer, me délecter de chaque moment, m'avouer mes mensonges, mon courage, mes envies, mes jalousies, mes joies, mes chagrins, sans en faire toute une histoire.

PSss...

In dubio pro reo²

« Affamée, violente, solitaire, sans Dieu, ainsi se veut la volonté du lion ». Nietzsche

« Ce récit, je le dédie à mes Fils. Pourvu qu'ils parviennent à s'adapter à ce monde et acceptent que leur tête soit trop petite pour que ce Monde s'adapte à eux. » PSss... ³

² Au bénéfice du doute

³ PSss... cri du serpent mamba redoutable reptile au venin mortel

Lettre à Monsieur le Professeur et à Mademoiselle l'éducatrice

Mademoiselle, Monsieur

J'accuse réception de l'impact des méfaits que vous avez infligé à mon enfant. Vous l'avez malmené avec une telle férocité qu'à présent ce lionceau s'est quelque peu éteint, et nous, ses parents, le guidons à nouveau vers la lumière, puisant notre énergie dans le profond respect et de l'amour que nous lui portons.

À votre brutal envoi, vous n'avez pas joint d'accusé de réception, j'en conclus que vous n'attendiez aucune réponse de ma part ... C'est raté. Aviez-vous imaginé que tout ceci ne m'atteindrait pas ? Ou vous êtes-vous persuadés que je ne m'en relèverai jamais, au point de n'être plus capable de la moindre réponse ? Me connaissez-vous si mal ? Si vous aviez été plus attentifs à mes propos, vous auriez dû vous douter que pour protéger mon enfant, je répliquerai aussitôt, sans attendre d'y être invitée!

N'est-ce pas honteux d'utiliser un petit innocent pour un dessein pervers ? Quelle hypocrisie de se prétendre « copain pour la vie », pour mieux le piéger ensuite ! Je ne m'arrêterai pas à ça, j'avoue que la surprise fût de taille, je n'ai rien vu venir et je suis restée quelques instants sonnée en découvrant

l'ampleur des dégâts. Mais je suis mère avant tout et en m'obligeant à défendre mes petits, vous avez réveillé la lionne.

Vous ne pouvez ignorer une loi que vous prétendez faire respecter avec tant de conviction, je ne vous apprends donc rien en vous annonçant qu'elle est accessible à chacun de nous, vous n'en êtes pas l'unique adepte et je vais m'y référer.

Vos intrigues sont parvenues à causer du désordre au sein de mon clan, il faut dire que vous avez distillé si habilement votre venin. Vos manœuvres ont échoué, et au final, cela nous a permis de trouver les pièces manquantes du puzzle de cette éprouvante année de collège. Ces problèmes, ourdis par vos soins complices, nous ont amenés à regarder l'existence sous un autre angle, rien ne sera plus jamais pareil maintenant. Grand bien nous fasse puisque nous allons transformer vos dommages en avantages. Ce qui m'interpellerait, c'est que vous puissiez continuer à exercer vos professions respectives en toute impunité, quand Dame Justice se sera prononcée.

« Il n'y a aucune place pour les prédateurs sexuels dans les écoles ou dans quelques lieux fréquentés par les mineurs (...). »

Najat Vallaud Belkacem

Mon enfant lui, a dû partir en exil!

Au travers cette lettre, vous l'aurez compris, je ne bricole pas avec mes sentiments. Je me livre avec mon authenticité coutumière, elle me sied si bien pour partager la rage qui m'anime et me ronge. Avec les confidences de mon enfant, mon Enfant Roi, ont émergé les premiers coups de rage. L'envie irrésistible et aveuglante d'une vengeance foudroyante. Une pulsion plus forte que ma volonté n'a cessé de contenir. Imaginez-vous souffrir, endurer de multiples actes de tortures ... vous serez encore loin des véritables délices que j'envisageais. En pensée, je devenais une criminelle! Kill Bill, sort de ce corps, vite! Des nuits d'insomnies, me figurant vous traquer, arpenter les ruelles sombres, guidée en pilotage automatique par la vendetta absolue. Je ferme les yeux et je me vois plonger la main dans ce sac, mes doigts entrent en contact avec la lame du couteau, métal froid comme mes sensations, comme la mort qui rôde. Je tressaille d'un plaisir intense en visualisant cette lame vous transpercer juste ce qu'il faut pour souffrir. Oh! J'aurais poussé le raffinement jusqu'à ne pas vous tuer, non, juste vous faire assez mal pour graver en vous, à votre tour, l'empreinte de la souffrance que vous avez infligée à mon fils.

Je n'ai pas cédé à ce faux pas, la sagesse m'a rattrapée et alliée à la droiture, elles m'ont insufflé la force de chercher protection. C'est vers Dame Justice que je me suis finalement tournée. Je devais à tout prix éviter le piège de vous ressembler. L'amour maternel avait emballé mon esprit, mais l'idée même de basculer dans votre bord m'a tant écœurée, pas question de faire de vous des victimes. Je suis revenue à la raison. Vous avez peut-être gagné la première bataille grâce à

l'effet de surprise, mais vous n'avez pas gagné la guerre. Je m'attache juste à montrer le meilleur chemin à mes enfants. Je déteste l'injustice, c'est viscéral, quand je m'y confronte, la furie s'empare de moi et elle se décuple quand elle implique mes lionceaux. Dans ces moments, il est vrai que j'apprécie l'excès manifeste et je ne dissimule alors aucun sentiment. Capable d'excuser ou de comprendre des tas de comportements humains, je n'arrive cependant pas à pardonner l'impardonnable. Certaines erreurs, égarements, malveillances ne s'effacent pas avec de simples excuses, quelque soit leur degré de sincérité.

Nous n'attendons rien de vous, souhaitant simplement que vous soyez inquiétés et jugés à hauteur de vos méfaits, au nom de mon enfant et de vos éventuelles autres victimes. Quand le sentiment d'injustice a télescopé ma propre impuissance, la douleur qui m'a envahie a été fulgurante. Mère meurtrie, en proie au désarroi subit et intense, j'apprends à mes dépens qu'on ne peut pas protéger nos enfants de tout. Ces préoccupations se sont infiltrées partout, sont parvenues à scander nos quotidiens, bridant nos espaces de liberté. L'attrait de nos vies s'est alors un peu estompé, il restait moins de saveurs, moins de liberté. Nous méritions du respect et n'avons récolté jusque là que le silence méprisant d'une élite, soutenant deux malfaisants, sans doute plus nobles que nous. Manifestement, il est politiquement correct d'incriminer le « désordre mental » d'un enfant qui, à l'étonnement général, ose présenter des troubles du comportement après vos méfaits. Si facile de stigmatiser cet enfant, forcément un menteur! Quelle imagination juvénile!

Son récit de la situation dérange tellement et met tout le monde au boulot, hélas, juste à l'orée des congés estivaux. Mieux vaut botter en touche et évacuer le trublion!

Patience... après le soleil, Dame Justice va faire son entrée en scène, sentez-vous déjà son doux parfum ? Et même si cela n'aboutit pas, ça ne coûte rien de se faire du bien en crevant l'abcès.

Un cri sourd oppresse ma poitrine et j'ai peur, oui, j'ai peur que la lumière ne soit pas faite sur cette sale affaire. La bataille pour la vérité est rude, certes, mais c'est qu'il faut convaincre les incrédules et les sidérés, si nombreux. La solitude comme gardienne de notre univers actuel, si tel est le prix à payer alors je m'en acquitterai au nom de la délivrance de nos esprits.

« Le Monde Entier ne saura jamais à quel point j'étais triste (...) Mais moi j'étais trop loin, je n'étais même pas là pour te tendre la main.

Le Monde Entier n'a pas chialé, le Monde Entier n'est pas là pour ça (...).

Si tu m'avais demandé, moi je t'aurais dit que dans la vie, ce qui compte, ce n'est pas l'issue, mais le combat, qu'il faut rendre ce que tu reçois, les mauvais coups, comme les plus bas.

Et que rien que la beauté du geste te donne raison sur ce que tu détestes (...)

Moi, j'avais pour toi des rêves pleins d'entrain (...)

Même si moi aussi, j'ai eu mille fois l'envie

De dire va te faire foutre la vie

Mais tu vois il me reste une bonne droite

Et je ne l'ai pas encore collée dans la gueule du Monde Entier. »

Mano Solo.

Vous n'auriez pas dû vous introduire sur mon territoire et v semer le trouble, la vie n'est simple pour personne. Le trouble et le désespoir y règnent désormais en maîtres et cela me flanque une grosse colère. Vos existences sont-elles si dénuées de sens, si vides que cela vous oblige à les remplir d'un bonheur volé aux autres ? Saviez-vous que le bonheur est à la portée de chacun, il suffit de le voir, parfois il est si simple comme la vie quand on se contente de peu et qu'on fait l'effort d'en voir la beauté et le sens. Essayez. Au lieu de vous camoufler, l'humanité se passera bien de votre vacuité. Me voilà caillou dans vos souliers, la colère ravive mon penchant pour l'excès. Bousculer tout ce qui est bien établi devient alors très excitant, quelle idée farfelue pour une sage! Vous allez me juger extravagante, folle même, pourtant il n'en est rien. Je défends la vérité et la justice en dénonçant, rendant chaque coup que l'on me donne.

Mademoiselle l'éducatrice sait bien pourtant que j'ai de l'entraînement dans ce domaine. À cœur ouvert, je dois dévoiler notre intimité afin d'exorciser vos intrusions. Même si cela me dégoûte quelque peu, car je crains que cela n'alimente votre perversité. Je m'accroche à l'idée que ce sera salutaire, si vous vous nourrissez de notre souffrance, comme un rituel ou une coutume barbare, cela vous appartient. Vomir, hurler, enrager et... mourir là, à l'instant, j'accepte. Pourvu que mon Enfant Roi se relève. Que ma haine et ma douleur se taisent et que l'obscurité s'éloigne, votre monde ne sera pas le nôtre. Quand je parviens à dépasser ce mal imposé, au-delà de ma souffrance, cela m'arrache les tripes, mais m'empêche de basculer, de m'enliser, de rejoindre votre fraction. Élan de lucidité: mon Enfant Roi et son petit frère, mon Petit Prince, ont encore besoin de moi.

Silence!

C'est le noir intense, puis peu à peu, l'espoir germe, au gré des nouvelles, si minimes soit-elles. La Justice approche à pas feutrés, elle guette le bon moment où laisser tomber le couperet... ou pas! Quoiqu'il advienne, dans mon cœur ce sera un vrai soulagement et l'honneur de mon enfant sera rétabli. Avoir pu mettre des mots sur les maux. Pas d'indulgence, ni sursis, ni non-lieu admissible, je ne l'entends pas, seule doit survivre la vérité, celle de mon enfant, car oui, je le crois.

Et puis, de toute façon, c'est à la fin de la représentation que l'on paye les artistes, n'est-ce pas ? Contre toute attente, je survis grâce à l'idée, bien ancrée que nos espoirs seront

récompensés et nos efforts synonymes de délivrance. Liberté chérie. Plongés dans un véritable cauchemar, mis à rude épreuve. Tout est si brouillé. Des ressentis qui s'entremêlent, colères envoûtantes et espoirs divins... Soif de Justice comme une bouffée d'oxygène. Je suis devenue un bloc de glace qui ne parvient plus à verser ne serait-ce qu'une unique larme. Sidération. Pourtant, même imparfaite, je tente d'être une bonne mère. Attentive et combattive. Protéger mes lionceaux et les guider vers le meilleur chemin pour eux, c'est mon crédo. Et je vous les ai confiés. Vous avez fait quoi, sérieux ?

L'obscurité que vous avez tenté d'imposer va bientôt vous faire de l'ombre. Vous êtes mon cancer actuel, Monsieur le Professeur et Mademoiselle l'éducatrice, qui faites comme si tout était normal de peur d'être éclaboussés, par la vérité dérangeante de vos actes ignobles. Complices ? C'est entre vous et votre conscience, finalement. Vous regardez ailleurs pour voir s'il y fait meilleur, version « Mizaru », refusant bêtement de reconnaître les erreurs et ce qui ne se justifie pas. Feignant le silence, tel « Iwaru », vous ne dénoncerez point puisque « Kikazaru » 4 n'a rien vu ni entendu.

Un véritable cancer que cette connerie institutionnelle, par moment. Conduites fautives ignorées plutôt qu'assumées. Et mon enfant qui s'entend dire qu'il manque de maturité! Moi, je trouve plus simple de dire ce qui est, sans craindre les foudres de l'élite, tant que je le fais dans le respect et puisque nous sommes les innocents de l'histoire.

_

⁴ Les 3 singes de la sagesse – jeu vidéo Killer 7

La sagesse, cette pensée originelle, n'est plus valide si elle est bafouée. On ne parle pas là de se taire pour éviter de déverser le mal inutilement, on parle de taire l'inimaginable, la violence inacceptable contre les enfants et le mépris qu'on leur oppose par le silence lourd de conséquences. Vous, les « taiseux » que je cible sans les nommer, sachez que Monsieur le Professeur et Mademoiselle l'éducatrice sont de fervents adeptes d'actes malsains. Comment pouvez-vous continuer à poursuivre vos chemins, sans scrupules, témoins de ces injustices que vous pourriez réparer, sans même encourir le moindre danger ?

Mon quotidien s'est rempli de ce mal imposé et je devrais oublier, sans réparation ? Au nom d'une cause qui m'échappe, contraire à mes valeurs et que je refuse d'admettre ? Je rage de ce puissant silence. Cela n'arriverait qu'à ceux qui le veulent bien ? Quelle idée, pour des parents étiquetés « précaires », professionnellement parlant, d'avoir donné le jour à des enfants intellectuellement précoces ? Hors d'un milieu idéal et acceptable selon vous ? Précarité rimant avec irresponsabilités notoires ? Lisez-moi, voyez ce courage qui m'habite et que je déploie. Je vous affronte, même si ça fait mal, car je ne veux pas participer tacitement à ce que je refuse. Cachés derrière vos sympathies organisées et réfléchies, vous avez cru trouver en nous un terrain propice à intimidation. Deux malfaisants se sont méticuleusement et

pernicieusement introduits dans nos vies et en nous tournant le dos vous avez cautionné. Parents séparés, enfants en désordre mental c'est un raccourci si facile.

Monsieur le Professeur, au début de nos rencontres, distillait de l'attention et de la douceur. Je ressentais un certain malaise, mais n'en saisissais pas vraiment les raisons. Tout a été plus clair quand vous avez déployé vos vices avec brutalités et cruautés. Pourquoi ne pas lui avoir donné à mon fils la chance de se construire comme le reste de vos élèves ? Pourquoi s'être appliqué à l'abîmer ainsi ? Pour mieux le reconstruire ensuite, à votre manière et satisfaire les envies de votre maîtresse ? Mon enfant est-il venu sur terre pour être utilisé comme un vulgaire objet ? Il n'existe donc pas ? Est-ce pour vous juste une silhouette articulée, une marionnette, fonctionnant aux rythmes de vos fantasmes ? Je vous vomis, Monsieur.

Ces épreuves gravent ma vérité et celle de mon enfant. Elle ne se négociera pas et je vous l'impose à présent comme vous nous avez imposé ce qu'il y a de plus moche. Préférant endosser le rôle de berger à celui du mouton, je vous annonce que je vais m'appliquer à détruire votre toute-puissance et, à mon tour, je ferai rentrer l'obscurité dans vos existences respectives. Ce combat sera déterminé et déterminant pour le bien de tous.

« Je ne crains pas celui qui a pratiqué dix mille coups de pieds, une fois, mais celui qui s'est entraîné dix mille fois à ne donner qu'un seul coup de pied »

Bruce Lee.

À travers ces mots figés, à jamais sur le papier, vagabondant de main en main, ma lutte armée prend forme. Je m'adresse à ceux qui ont ignoré nos souffrances et le mépris que l'on nous a opposés comme toute réponse. Je me délivre de la pensée de vos méfaits nauséabonds, j'ai dénoncé vos déviances, je vous jette en pâture au regard de tous, chacun son tour. Cette dénonciation anonyme permettra aux coupables de se reconnaître avec des indices inéluctables. J'aime à vous imaginer, cette lettre entre vos doigts, en sueur, tremblants d'être démasqués. Certains de ne pas supporter cette intrusion au plus profond de vos intimités. Sans recours, car je me suis appliquée à respecter la présomption d'innocence.

« Tout homme est présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été jugé coupable ».

Article 9-1 du Code civil.

Nous savons, vous et nous, que vous êtes bien coupables, c'est tout ce qui importe finalement. Il faut maintenant briser le silence pour que mon enfant puisse se reconstruire sainement et retrouver confiance, en lui comme en les adultes. Encore faut-il que les « taiseux » aient le courage de parler et cela ne semble pas encore gagné. Et même si vous parvenez, une fois encore, à tirer les bonnes les ficelles afin de donner le change et cacher vos actes, mentir sans être démasqués. Soyez assurés que j'ai quelques chances de rétablir l'ordre des pouvoir choses. Vos attitudes « insoupçonnables », dissimulées derrière vos masques d'enseignant et d'éducatrice, vous ont permis d'orchestrer cette fumeuse machination dans laquelle mon enfant a été exposé et piétiné, sans scrupules, je le répète. Maintenant, je suis là et me dresse sur votre chemin, adversaire à votre taille, je ne vais pas vous lâcher et je vous accompagnerai jusqu'à votre chute finale.

Vous avez le droit de garder le silence, comme celui de croire et de faire croire en votre innocence. Vous pouvez aller jusqu'à profiter du doute et l'utiliser à votre avantage si la Justice ne parvient pas à être convaincue, par mon enfant pourtant à genoux. J'ai assisté, impuissante, à la descente de mon lionceau aux enfers, il a glissé puis sombré vers le néant qui l'attirait délicieusement. Je n'ai eu de cesse de combattre alors que j'étais anéantie par ses confidences. J'ai tiré sur la corde pour le retenir, à en perdre haleine, comme une furie, ouf! J'ai réussi. Il s'en est fallu de peu, mais voilà il se relève, certes, encore un peu fébrile, mais prompt au combat lui aussi, digne fils de sa mère. Rien d'autre n'était envisageable. Sa douleur et la mienne ont tenu les murs de notre tanière. Ce que vous y aviez façonné était bien trop fort pour rester sans impacts. Alors, avec patience je le reconstruis et les estompe, n'avez crainte! Point besoin de psychiatrie, ne vous en déplaise.

J'ai changé. Oh! Oui, j'ai bien changé. Avalant plusieurs mois d'usure mentale, comme un véritable poison infiltré en moi. Je suis devenue quelqu'un d'autre, encore meilleure, je crois. Privée malgré tout de ma spontanéité naturelle, sur mes gardes sans cesse, emplie d'une haine salvatrice. Mais ne vous

ne m'avez pas ôté mon optimisme. Je sais les épreuves qui nous attendent encore, on ne cèdera ni aux pressions ni aux menaces et encore moins aux promesses oubliées. Ces mensonges ont volé le temps de mes enfants, mais l'amour est éternel. Mon discours se résume ainsi : comment reconnaître de véritables connards afin de pouvoir les éviter à l'avenir ?

Tout est si insipide. Je me souviendrai fort longtemps, comme d'une marque au fer rouge, de votre entrée en force dans nos existences et de l'armée d'envahisseurs que vous avez drainée derrière vous, au détriment de mon clan. Nous sommes encore un peu étourdis, mais survivants. Pour combien de temps encore si personne ne nous tend la main, sans la reprendre. Détruire l'innocence n'est que pure honte, il est essentiel d'en faire quelque chose et d'espérer le verdict.

« Les conséquences de la colère sont beaucoup plus graves que les causes »

Marc Aurèle

Dans cet univers, sans spontanéité, mon enfant s'en sortira malgré tout. Je le regarde peu à peu rouvrir sa boite de crayons et se remettre à colorier son avenir. Un p'tit clin d'œil à Madame Arts Plastiques, au détour. La palette aux tons sombres que vous lui avez offerte, on a pris plaisir à la jeter. Un bon professeur est un professeur en miniature, entendez par là que mon enfant va finalement vous donner une bonne leçon. Je suis la fée de mes lionceaux et je n'ai pas économisé

ma magie. Ma douleur de maman est une blessure infectée que je leur cache. Ma haine est salutaire, réconfortante et m'empêche de tomber dans l'abîme de la folie, ça vous ferait trop plaisir.

Contrairement aux interrogations que j'ai pu susciter, que vous avez habilement instillées dans les faibles esprits qui vous ont soutenus, je n'ai pas besoin d'avoir recours à la prostitution pour boucler mes fins de mois et je n'ai pas le loisir de prendre des substances illicites pour affronter la réalité. Je n'altérerai pas mon équilibre, celui-là même qui gouverne mon esprit. J'adopte un train de vie simple, n'envie pas ceux qui ont ce que je n'ai pas, et j'ai pour habitude de toujours obtenir ce que je veux en me battant pour l'avoir. Être patiente et confiante, voilà tout. Mon adrénaline, ce sont mes enfants et j'apprécie pleinement mon célibat qui est un choix assumé. Laissé au temps le temps. Ce n'est pas moi qui me caractérise de « femme isolée », mais les critères d'obtention des droits auxquels j'ai accès.

Le logement que j'occupe à présent est somptueux il est vrai, ça change de la cité bien que j'y étais heureuse aussi, mais il demeure un logement social que nous devrons quitter lorsque je ne prétendrais plus aux conditions actuelles. Je vous le répète, on ne se ressemble pas, deux mondes aux antipodes. Et pourtant vous semblez m'envier. Je vous comprends, car peu importe d'être tout en bas de l'échelle sociale si l'on aime la vie et que l'on est aimée. Vous me croyez quantité négligeable, mais je suis instruite, peut-être autant que vous à la différence que je n'ai nullement besoin de l'exposer dans la

face du monde. Une tête bien pleine n'a pas besoin de s'en assurer auprès d'autrui. Mon optimisme naturel m'a tout de même bien desservi avec vous. Mettant d'emblée à bonne distance votre copine l'éducatrice, mais, vous, Monsieur le Professeur, je ne vous ai pas vu arriver.

À cause de vous, l'insécurité et la douleur dominent les nuits de mon fils, chaque fois que des souvenirs reviennent à la surface, de plus en plus décodés. Alors la trêve et le repos se bousculent et s'agitent à nouveau. Une blessure à vif et pernicieuse qu'il nous faudra combattre encore longtemps. Mais il ne cassera pas tel le roseau, solide grâce à l'amour. Une nuit de plus passée près de lui, à le rassurer en recadenassant les portes et les fenêtres. On s'appuie sur les outils de notre bonne fée Sarah, mais rien n'y fait, parfois ça revient encore. Pourtant il sait bien que si vous mettiez vos menaces à exécution en vous introduisant chez moi pour nous massacrer parce qu'il a parlé, sa maman vous désintègrerait avec facilité. Je suis rompue au combat, j'ai de l'entraînement en la matière et n'importe quelle mère en ferait.

Je m'immerge dans l'espoir, ce qui ne veut pas dire que les choses vont se produire comme je veux, mais ce ne sera pas pire et ça aura le mérite de donner du sens à ce cauchemar. Plus mon lionceau retrouve sa lucidité et sa sérénité, plus vos problèmes vont s'intensifier. Bien sûr, on devient tous adulte, chacun à son heure pourquoi lui avoir volé le temps de l'enfance? Vous l'avez sali de vos fantasmes nauséabonds et voilà comment on fait tomber un enfant sur le chemin de la vie qu'il s'était imaginée. Vous lui avez coupé les ailes en plein

vol, ôté son innocence. Comme je regrette d'avoir eu raison en affirmant qu'il y a des adultes déviants, même parmi ceux à qui les enfants accordent leur confiance. Devenu grand, il en fera une force j'en suis certaine.

Pourquoi semez-vous l'arrogance et le mépris sur votre passage, envieux des autres jusqu'à en devenir dangereux? Vous imposez chaos, emprise et humiliations, à la hauteur de vos vices, êtes-vous narcissiques jusqu'à l'écœurement, que vous utilisez les plus fragiles, pour donner libre cours à votre cruauté? Vous attaqueriez-vous à des adversaires à votre taille ? Êtes-vous des êtres asociaux, deux mégalomanes en liberté, bien implantés, élaborant des scénarios sordides afin de rompre votre ennui chronique? Où avez-vous appris à retourner tous vos faux pas en votre faveur? Ultime plaisir, le délice de faire régler l'addition par vos victimes... Basta l'impunité, Game over. Mon enfant Roi et moi, nous allons vous montrer sous un jour moins glorieux. J'ignore tout de vous, de vos passés, mais un jour vous vous êtes rencontrés, interaction néfaste. Engrenage et calamités en série. Monsieur le Professeur, si un jour il vous prenait l'envie de vous excusez de vos méfaits, ne pensez pas à nous, mais faites-le de préférence en place publique par égard pour vos nombreuses victimes. Mais êtes-vous capable de remords sincères?

Dans ma réalité la parole d'un enfant est cousue d'or.

Quand la rumeur va enfin se répandre, vous allez devenir des pestiférés, c'est mon plus grand souhait. Vos carrières de coquilles vides emplies de vies volées et de faux semblants s'effondreront peut-être. Et si vous plongiez jusqu'à goûter aux délices des minimas sociaux, vous seriez encore plus seuls, car dans cette situation on est moins attirant, je sais de quoi je parle.

J'espère que cette histoire va circuler petit à petit. Tout le monde savait, pourtant personne ne nous a crus. Quand tout sortira au grand jour, chacun dira qu'il s'en doutait, mais que leurs yeux, leurs bouches et leurs oreilles étaient gênés par cette retenue qui nous empêche de dénoncer les situations anormales. Peur d'être impliqué à tort. Pendant ce temps-là, les victimes s'accumulent et se taisent aussi, engrenage inexorable. Tant que le silence pèsera, les lieux de vos méfaits suffoqueront de votre présence et de vos secrets inavouables. Quand la vérité se propagera, il se peut que vous deveniez alors une cible à abattre, je vous offre volontiers cette place qui m'est actuellement attribuée, si injustement. Si votre notoriété de carton s'enflammait, il serait plus prudent de mettre un terme à vos actes illégaux, abjects et dégradants.

« Ci git l'inacceptable », pour ne jamais oublier.

Ceux-là mêmes qui vous soutiennent pourraient devenir vos juges, ils vont oser, c'est ainsi que cela fonctionne. La pédophilie est une perversion qu'il faut dénoncer le plus fort possible. Quitte à passer pour une folle en furie, je n'y renoncerai pas. La loi du silence et les tabous doivent être brisés.

Vos institutions la combattent et vous luttez à leurs côtés, n'est-ce pas une belle stratégie si vous êtes un chasseur?

S'occuper de jeunes proies si docilement confiées. Rites initiatiques fondés sur la souffrance de l'autre, trafic de virginités contre bonnes notes, punitions expéditives et gratuites pour assouvir des fantasmes... quel tableau pour le monde scolaire!

Humiliation, souillure, culpabilité... si souvent. Trop de jugements étonnés, quand on témoigne d'un viol. Mon enfant dérange, témoin clé de vos déviances au sein de l'institution. Malgré les traumatismes, il a trouvé au fond de lui un si grand courage, il s'est livré à en donner la nausée, puis il s'est refermé sous la menace de représailles. Je vous conseille de lire l'ouvrage *Dans l'enfer des tournantes* de Samira Belil. Vous verrez combien le profil de ceux qu'elle a osé dénoncer au risque de sa vie ressemble à ceux qui tourmentent mon fils.

Je pense que les peines concernant les délinquants sexuels ou autres dépravés, qui trouvent leur bonheur dans la souffrance subie par les victimes, ne sont pas suffisamment sévères et dissuasives. Je vais vous paraître impitoyable et je n'entends plus tout à coup mon respect des Droits de l'Homme, désolée, mais il me semble juste et un hommage aux victimes, que l'identité de ces monstres soit rendue publique puisqu'on leur permet de rester en liberté. Parfois, tout le monde le sait, mais quand tout le monde sait quelque chose, c'est à ce moment-là que personne ne fait rien.

Mademoiselle l'éducatrice, je vous emprunte votre terme fétiche, je « lâche prise ». Depuis la nuit des temps, le Bien et le Mal s'affrontent en ce lieu d'accueil propice qui est la Terre. Inégalités sociales confirmées et établies. Il y a les pions, l'élite

et les poussières sociales. Les actifs et les minimas sociaux. Dès notre naissance ; l'injustice fait loi et c'est ainsi. Il serait temps que ça change ! Je persiste et signe, les Droits et la Dignité de chacun doivent être respectés, davantage encore si ce sont des enfants. Quelqu'un va-t-il enfin se poser et écouter ce que cet enfant a à dire au lieu de le juger et du coup d'apporter une aide inadaptée ?

Il me serait plus facile d'accepter ce qui se trame, mais ce serait un leurre, le constat est navrant. Acharnez-vous à tenter d'enlever la poussière que je représente, vous ne laisserez qu'une place plus grande pour celle de demain. Si je ne suis pas celle qui vous fera enfin tomber, je serais une pierre de plus ajoutée à l'édifice qui s'érige contre vous.

C'est à Dame Justice d'émettre une sentence... Moi j'ai lavé l'honneur de mon fils. Le motif de ma lettre, outre la dénonciation d'actes ignobles, ne vise pas tant les conséquences psychiques du harcèlement et du viol que mon lionceau a subi, que la manière dont cette sale affaire, et, tant d'autres d'ailleurs, a été traitée. Volontairement... ou pas, je l'ignore. Nos plaintes sont intervenues après un silence de plomb, face au déni et aux réponses inadaptées. Face à une institution froide et léthargique, se targuant quand même, comble du risible, de bien gérer à la situation de mon enfant. Ou, comment ajouter de la pression à la pression, pour étouffer ce qui doit vivre pourtant. Est-ce la crainte de ne pas maîtriser les récentes directives relatives aux violences, qui font de ces professionnels des êtres frileux avançant sur la pointe des pieds et préférant ignorer les besoins immédiats

de cet enfant de peur du jugement de leurs compétences ? Bienheureux celui qui va se retourner judiciairement contre ces peureux tout puissants, qui doivent maintenant rendre des comptes sur l'exécution de leur décision et de leurs missions, cela ternit pour le coup leur beau plumage. Le moment viendra donc où je demanderai Dame Justice de bien vouloir se pencher sur les « couacs » de cette situation. Mais pour le moment, je la laisse s'occuper de vos personnes.

Dans tout cela un enfant s'est éteint, cet enfant c'est le mien et ça ne heurte absolument personne.

La gendarmerie et le substitut du Procureur ont accueilli ses paroles et s'en sont saisis. Les services sociaux et médicopsychologiques ont préféré se défausser du problème et face à l'urgence de cette situation, se sont appliqués à mettre l'accent sur les dérives parentales plutôt que remettre en cause de leurs compétences et de leur manque de moyens. On marche sur la tête, un vrai délire collectif! Comment un signalement peut-il au final servir à cacher des dérives sexuelles ? Avant de l'humilier en public puis à huis clos, de le brutaliser et de le violer, ses bourreaux ont voulu le contraindre à signer des documents afin de l'éloigner de sa cellule familiale. Sur quelles bases? Pure machiavélique. On détruit un enfant, à l'insu de ses parents, parce que l'on pense en avoir le pouvoir et pour satisfaire des besoins très personnels. Celui d'assouvir des désirs inavouables, le manque d'amour et peut-être le manque d'enfant. Mais c'était occulter l'intelligence de mon enfant,

comme il n'est pas influençable il n'est pas tombé dans le piège. Il n'a rien livré qui puisse permettre un placement ...

Cela vous a mis très en colère de ne pas réussir, oui, maintenant avec le recul, je m'en souviens mieux. Vous avez décidé de rallier à votre cause une équipe éducative. Un collectif de faux-semblant et d'incompétences, alors le niveau de pression est devenu trop élevé pour un enfant et une mère à qui on fermait les portes une à une, un père que l'on considérait encore moins. Le piège s'est refermé sur mon enfant et son petit corps épuisé. D'une pierre deux coups, Mademoiselle l'éducatrice endossait enfin le rôle de mère, prétendant reconstruire ce petit être détruit par ses soins et Monsieur le Professeur avait sa marionnette. Le crime parfait.

J'accuse donc une seconde fois réception de vos actes, un signalement amorcé par vous-même, fondé sur de la diffamation en vue d'assouvir vos désirs personnels. Comment un pédophile peut-il se jouer de la société ? Avec l'aide de sa maîtresse, en dupant un ensemble de professionnels. En déclenchant des pare-feu pour détourner l'attention, comme une procédure pour Information Préoccupante à l'encontre des parents de leur propre victime. Bien joué!

Là, entre en scène Madame la psychologue du Centre Hospitalier. Coïncidences, « copinages d'intérêts »... qui sait ? Cette rencontre reste inoubliable dans ce parcours chaotique. Le cadre social qui prend le pas sur le judiciaire. Ma demande : donnez-moi la recette pour permettre à mon enfant de ne pas regretter d'avoir dénoncé son enseignant et

de faire à nouveau confiance aux adultes. Cette professionnelle, d'apparence usée et éloignée du terrain, ne nous a pas laissés en placer une. Ni notre enfant ni nous parents. Sans laisser la justice émettre un quelconque avis, voilà qu'elle lance un signalement, elle nous confirme que notre enfant présente des troubles du comportement. Très étonnant après un viol ? Et nous n'avions pas remarqué ? D'ailleurs nous passions là par hasard... Encore une bouffée de colère !

« Toute Société dans laquelle la garantie des Droits n'est pas assurée, ni la séparation des Pouvoirs déterminée, n'a pas de Constitution... »

Article 16 de la déclaration des Droits de l'homme et du citoyen

Mon lionceau est parvenu à faire preuve d'un grand courage et vos menaces de représailles n'y ont rien fait. Il a parlé. Ouf! Le sac s'est vidé en bloc, en vrac, en désordre. Il m'a fallu, par contrecoup, assister à sa chute vertigineuse, mêlée de dégouts, d'horreur et d'insécurité jusqu'au delirium. Mon instinct maternel m'a poussé à frapper à toutes les portes possibles. « Au secours, venez m'aider! » Je cherchais du soutien pour me dire quoi faire de ce que je découvrais et entendais de mon enfant. Nous sommes allés chercher refuge et soins auprès des urgences pédiatriques, qui en moins de deux heures, nous ont renvoyés à la maison, car impuissantes. On a cependant eu la chance de « décrocher un sésame », un rendez-vous, soixante-douze plus tard, avec Madame la Psychologue du service. Quelques jours avant j'étais allée

chercher protection auprès de la gendarmerie, car vos menaces étaient graves, mais l'officier n'avait pas jugé bon de m'écouter, me renvoyant vers votre hiérarchie, pour respecter le protocole « politiquement correct », me suggérant d'informer vos supérieurs et de solliciter des excuses. En plein désarroi, je le rappelle. J'obtempère. Votre supérieur m'a écouté, et m'a immédiatement crue, témoin à l'appui, il nous a renvoyé vers le un dépôt de plainte, refusé la veille. Grand soulagement, à notre retour à la gendarmerie, nous rencontrons un officier compétent qui devient un enquêteur confirmé.

Tout ce temps perdu avec un enfant qu'on laisse baigner dans le poids du silence!

Et l'on voit se déconstruire tout ce que l'on s'est appliqué en tant que parents responsables à créer afin de donner à nos enfants une éducation empreinte d'équité et de valeurs humaines nobles.

Ai-je suffisamment résumé la situation, Monsieur le Professeur et Mademoiselle l'éducatrice ? J'en suis certaine. Votre seule chance de vous en sortir est le manque de considération de la parole de notre enfant. Et l'absence de preuves matérielles. Mais si ce n'est pas nous qui vous mettons à terre, ce sera d'autres, car comment pourriez-vous vous retenir de récidiver si vous restez impunis ?

Bravo en tous cas à Madame la Psychologue, je voudrais tant qu'elle entende les propos plus clairs de mon fils, quatre mois après ses premières révélations, pour constater la cohérence des faits et des dégâts. À travers ce signalement vous vouliez anticiper un danger « éventuel » pour l'enfant. Réveille- vous un peu! Le danger n'était plus éventuel, il était avéré, hélas consommé, et ne venait pas de nous, parents. On se retrouve à la place des « accusés », alors que la seule chose dont nous sommes responsables, c'est d'avoir inscrit notre enfant au collège de secteur.

Mais nous avons préféré rester dociles, utiliser cette procédure comme une aide déguisée qui a mené mon enfant à passer pour un menteur, un affabulateur. On a encaissé un énième coup bas. Et pendant ce temps, on laisse un prédateur en liberté, on gère la facilité plus que la complexité. L'intrusion de deux fouineuses de l'Aide Sociale à l'Enfance à mon domicile m'a humiliée. Sans mandat judiciaire, les questions fusent, un véritable interrogatoire, j'espère qu'on aura pu mettre un peu de peps dans leur quotidien! Chercher du croustillant à se mettre sous la dent alors qu'il n'y a rien à mordre. Monsieur le professeur a abusé de mon enfant ; son amie et lui ont introduit en mon foyer des dérives dont mes enfants ne soupçonnaient pas même l'existence et je suis jugée dans mes fonctions de maman? Aidez-moi à comprendre, car on marche sur la tête moi, à l'aide Dame Justice!

Vous avez agressé notre enfant et quelques zélés continuent à cautionner, avec vous, vos déviances en pointant du doigt les miennes éventuelles ? Pendant ce temps-là, les mois passent et on compte bien que l'enfant oublie, pour avoir une chance de sauver ces professionnels qui ont un métier à si haut

risque! Qui protège-t-elle, cette procédure d'Information Préoccupante, je vous prie? Mon enfant? Vous, nous, votre établissement? Les services sociaux, médico-psychologiques, quelques incompétents par-ci, par-là? Parce qu'en attendant, qui se préoccupe de notre enfant? Je vous le demande. Nous fallait-il porter un fardeau de plus? Je me questionne, manque de discernement déconcertant. Ah! Si on nous laissait un peu la parole, car « bénéficiaire des minimas sociaux » n'est pourtant pas synonyme d'irresponsables ou maltraitants notoires.

Oui, vous l'aurez bien compris, tout cela passe très mal, une véritable indigestion. Un aller simple en enfer. Des premières confidences timides de mon enfant jusqu'à celles carrément dramatiques, en passer par le jugement plus que l'écoute, les copinages et le silence de plomb et n'arriver à obtenir pour toute réponse qu'un signalement! Mais vous ne pouvez pas gagner ce combat, ça ne serait pas juste, si nous étions coupables je ne parlerais pas!

« Le préjugé est fâcheux, car il exclut tout jugement »

Publius Syrus

Pour conclure, j'en appelle au bon sens ancestral : *Quand le sage est en colère il cesse d'être sage*, précise Le Talmud.

Aucune vengeance personnelle ne sera perpétrée, Dame Justice est suffisamment savante et je lui laisse son rôle. Je ne veux surtout pas me salir, ni l'âme ni les mains, j'aurai en horreur de finalement vous ressembler et encore plus de vous offrir le rôle de victimes. Tôt ou tard, les éléments se déchaineront sur vous, et alors, si vous pensiez avoir déjà affronté tant d'épreuves, vous découvrirez que le pire peut advenir et que l'on ne peut se protéger de tout. Meurtris au plus profond de votre intimité, vous serez soumis, à votre tour à un tel traitement que vous comprendrez sans doute que la cabale dans laquelle vous nous avez entraînés aura été vaine. Vous serez à genoux, mais pas de pardon pour l'impardonnable.

Les vis et les écrous vont peu à peu se resserrer. Je souhaite que l'avenir vous consume sur le bucher de la honte, même quand la braise sera refroidie. Que resterait-il alors de vous si ce n'est un terrain défraichi, déjà à l'abandon? Quel plaisir d'envoyer le cantonnier débroussailler puis balayer vos mauvaises herbes! Il aura consigne de laisser quelques pousses, pour que votre douleur soit éternelle, amants diaboliques unis à jamais dans l'enfer.

Je pense qu'au fil de cette lettre vous aurez compris l'étendue de ma colère. Voyez-vous, on ressort ravagé de ce drame inutile. Ce sera ma dernière réponse, elle n'appelle aucun accusé de réception de votre part, ce qui m'importe est votre chute finale. Il m'a semblé normal de répondre à votre envoi et cette missive aura au moins le mérite de nous être très bénéfique, étendard de notre témoignage, nous n'avons pas fini de vous surprendre. Le petit flocon de neige sera le déclencheur de l'avalanche qui s'annonce.

« C'est l'histoire d'un homme qui tombe d'un immeuble de cinquante étages. Le mec, au fur et à mesure de sa chute, il se répète sans cesse, pour se rassurer :

"Jusqu'ici tout va bien... jusqu'ici tout va bien... jusqu'ici tout va bien...".

Mais le plus important, ce n'est pas la chute. C'est l'atterrissage! »

Film « La Haine » Mathieu Kassovitz

Derrière mon pseudonyme, je protège mon Enfant Roi et mon Petit Prince, je me protège aussi, mais je nous ai libéré, de vous, des coupables. Les quelques détails jalonnant ces lignes sont destinés à vous mettre mal à l'aise et sans me vanter je sais que vous serez scotchés par mon audace. Depuis vos méfaits les jours passent dans une véritable monotonie, emplis d'absurdités habilement orchestrées pour nous faire taire, mais vaines. J'ai de l'espoir, on peut m'en plaindre, mais elle me porte, la rumeur se retient de s'exprimer, mais elle enfle en silence et ne sera que plus puissante lorsqu'elle va exploser. Nous serons alors à la place d'honneur.

Au-delà du mal encaissé, j'use de mon optimisme légendaire pour toujours me recentrer sur l'essentiel. Le sentiment de « finitude », oublié un temps, en me noyant dans vos folies, est redevenu une évidence. Repartir à zéro, rendre nos existences à nouveau pétillantes et nos envies de vivre éblouissantes. Mon enfant se relève peu à peu, digne enfant de sa mère, il se remplit de liberté absolue, j'en verse une larme de joie. La liberté est pour nous le plus précieux des joyaux de la terre. Nous nous portons mieux que bien, merci!

Je souhaite surtout à mes chers enfants un soupçon de réussites dans notre nouvelle vie. Une bonne dose de rires en évoquant votre chute finale et vos destinées tronquées. Une grosse pincée de bonne humeur retrouvée, chaque instant partagé, nous sommes un peu réparés par l'amour qui nous inonde, être unis dans cette vie. Cette recette succulente attend d'être dégustée, mais elle mijote.

Dans l'espoir de ne plus jamais vous rencontrer, je vous prie de recevoir, Mademoiselle, Monsieur, l'expression de mon plus grand mépris. « Ce n'est pas (...) qui me quitte,
C'est moi qui quitte (...).
Y'en a marre, y'en a marre,
De ces années bazar.

Ici, ça devient un peu chelou,

Déjà on pense des choses bizarres de nous,

Ils veulent nous contrôler comme des poupées vaudou,

Peut-être ils ont raison, on est un peu relou.

Alors, (...), c'est décidé,

Je te tire ma révérence,

Toi qui m'as vu naître, rue sainte Marie,

Lieu de ma naissance. »

Texte de Petit Prince. Auteur, compositeur et chanteur

Claudie Nouveau départ

Mon nouveau départ, c'est ma vie. Celle que j'ai choisie! Et j'ai dû m'accrocher, ça n'a pas été facile.

Quatre heures. J'ai attendu pendant quatre heures mon beau-frère à la gare de Valence TGV, avec mes trois sacs, alors que lui me cherchait à la gare routière, au centre-ville. On ne s'était pas compris. Je n'avais plus de batterie à mon portable. Pas d'argent sur moi. J'en avais marre.

Coincée dans ce gigantesque hall de gare, aux quatre vents, avec cette envie d'un nouveau départ chevillée au corps, j'ai fini par douter et me demander si ça allait être possible, vu comme ça démarrait mal.

Tout avait commencé la veille au matin. Après une mauvaise nuit, je me réveille lasse, mais déterminée, je bois lentement mon café et je vois mon mari, Henry, qui descend de sa chambre, un peu au radar. J'ai retourné ça des heures dans ma tête, je suis décidée à lui parler une bonne fois pour toutes. « Il y a un truc qui ne va plus, excuse-moi Henry, mais là c'est terminé ». Il me regarde sans comprendre :

« - qu'est-ce qui est terminé?

- Écoute-moi bien Henry. Ta mauvaise humeur les insultes, je ne peux plus les supporter. Je veux avoir autre chose à vivre. - Je ne peux pas, Claudie ».

Nous ne parlons pas longtemps, mais il comprend.

Ces dix dernières années, j'ai vécu la peur au ventre, terrorisée par les réactions de mon mari. Et depuis trois ans, j'exigeais de faire chambre à part. Impossible d'avoir des relations sexuelles avec une personne qu'on aime plus ! J'ai été honnête. « Moi, l'amour avec toi, il est mort ».

Quand je me suis décidée ce matin-là, à quitter enfin le domicile conjugal, je suis allée au magasin Komako. J'achète deux grands sacs de voyage. Je les remplis avec toutes les affaires qu'ils peuvent contenir, puis je file à la gare me renseigner sur les horaires. Une fois organisée, je téléphone à mon fils André pour lui demander de m'aider le lendemain, au moment de mon départ.

Je pars en TGV. Je me suis séparée de Henry avec son accord, mais il n'a quand même pas voulu me laisser d'espèces. En plus, il m'a pris ma carte bleue. Pour tout dire, il m'a piqué tout mon argent. Je pars sans rien, ça m'angoisse un peu, je ne sais pas ce qui va se passer. Mais ma décision est prise, quoi qu'il arrive je pars.

« Joseph t'attendra », m'a dit ma sœur au téléphone « Tu verras, il est facile à reconnaître, il est très grand. » Et effectivement, quand il est enfin arrivé à la bonne gare, je l'ai reconnu. Mon beau-frère me récupère donc finalement, à minuit, je suis épuisée, mais soulagée. Nous ne sommes pas encore au bout du trajet, il faut rouler jusqu'à chez eux, rue de Peyrole à Die. Nous avons le temps de faire connaissance,

Joseph est natif de la Drôme comme moi. Nous avons grandi à la campagne aux Gallands entre Châtillon en Diois et Menglon, avec mes parents et mes cinq frères et sœurs. Et me voilà de retour au pays. À l'arrivée, ma sœur Monique m'accueille, elle a préparé ma chambre et de quoi manger. Je suis rassurée, elle est super gentille et je vois qu'elle a envie de prendre soin de moi. J'en ai bien besoin après tous ces tourments. Je ne sais pas encore que nos relations ne seront pas toujours aussi simples.

J'ai pleuré beaucoup, pendant des jours. Je me sentais perdue, je devais tout recommencer et je ne savais pas par où commencer. Monique en a vite eu marre de me voir chez elle, pourtant je participais beaucoup aux tâches quotidiennes, pour l'aider, mais aussi pour m'occuper l'esprit. Il faut dire à sa décharge que ma sœur n'est pas autonome, elle a une reconnaissance pour son handicap. Elle n'a pas eu la vie facile non plus, et ma présence bouleversait sa routine. Même si ça a été tendu entre nous quand je logeais chez elle, je ne lui en veux pas, je passe régulièrement chez elle pour lui donner un coup de main, encore aujourd'hui. Tous les deux, ils m'ont bien accueilli et m'ont bien dépannée quand je suis arrivée à Die, totalement démunie. Sans eux, je ne sais pas comment j'aurais fait, tout mon RSA passait dans l'alimentation. Tout a commencé à aller mieux quand j'ai trouvé du travail. Depuis je n'ai pas bougé de Die.

Quand je repense à tout ce que j'ai pu entreprendre pour arriver là où j'en suis maintenant. Quel drôle de chemin j'ai parcouru. Je suis quand même un peu fière de moi. Les

premières démarches administratives que j'ai faites pour ma nouvelle vie, c'est d'aller à la banque. J'ai fait en sorte de récupérer la carte bleue que Henry m'avait piquée et j'ai transféré mon argent sur mon livret.

La première année n'a pas été facile. Me retrouver toute seule, sans rien, du jour au lendemain, c'est un drôle d'engrenage. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Trois valises et rien d'autre... Qu'est-ce que je fais ? Je n'ai pas d'argent. Mon fils m'avait payé le billet de train, il ne pouvait faire plus, et même s'il me l'avait proposé, j'aurais eu un peu honte, j'étais gênée et je n'ai rien demandé.

Ma deuxième démarche, après la banque, a été de trouver un avocat. Je demandais le divorce. Maître Quinot m'a bien défendue même si ça a été un peu long. Comme je n'avais pas les moyens de régler ses honoraires, il a demandé pour moi une aide juridictionnelle totale. Il a fallu le délai de traitement du dossier, mais j'y ai eu droit. La troisième démarche a été de demander à bénéficier du RSA, car je n'avais pas de revenu et je voulais reconquérir un peu d'indépendance. Ça, je l'ai obtenu assez rapidement. Je pensais que mon argent était en sécurité sur mon Livret. Mais je ne sais pas comment ça a pu se faire, quand j'ai reçu ma première mensualité du RSA, mon mari a réussi à tout me prendre, alors qu'il n'avait aucune procuration sur mon compte! Quand j'ai vu ça, j'étais écœurée, j'ai vite changé tous les codes et j'ai ouvert un nouveau compte courant, dans une autre banque. Ensuite, j'ai fait une demande de logement, qui a débouché huit mois plus tard. Pour obtenir l'appartement, j'ai été appuyé par Mme Bouchet l'assistante sociale qui m'accompagne pour ces démarches et Cécile Deshayes, la chargée d'insertion professionnelle de l'association Aire Trésor.

Avant ça, pendant l'été, j'ai rapidement trouvé le travail dans un gîte. Je devais m'occuper du ménage et des chambres, cela représentait trois à quatre heures par jour, deux fois par semaine. C'était vraiment bien, ça me faisait toujours de l'argent en plus. Ce que je ne mesurais pas, c'est la longue marche quotidienne que ça allait m'occasionner. Même si j'y suis toujours. Ce n'est pas la porte à côté! Pour m'y rendre je marche trois quarts d'heure aller et pareil au retour. Et ensuite, j'ai trouvé un deuxième emploi, à la boutique Aire Trésor. Aujourd'hui, il faudrait que j'arrête le ménage au gîte, je ne tiens plus la cadence avec mes deux emplois et les trajets à pied, j'ai des soucis de santé. D'ailleurs, depuis deux mois mes patrons viennent régulièrement me chercher et me ramènent chez moi après le travail.

Aujourd'hui ce que je peux dire c'est que tous ces efforts ont été fructueux. Ma vie est super bien !

Dans mon appartement, je suis heureuse. Et mon second boulot me plait énormément. C'est un chantier d'insertion qui m'apporte beaucoup de choses. Les conseillères Cécile et Axelle sont très gentilles, ainsi que les employés, avec qui je rigole bien. Il y a Sonia, Rita et Virginie quand elles voient que je ne vais pas bien, elles sont gentilles, et Virginie vient vers moi et me dit « t'inquiète pas Claudie, ça va passer ». Mais on ne se fréquente pas en dehors du travail.

Le jour où je vais finir mon contrat à la boutique, je ne sais pas comment je vais réagir. Du jour au lendemain ne plus y aller ? Ne plus voir les gens ? Ça va être dur à encaisser ...

Je suis contente de ma vie, même si la solitude me pèse un peu. J'ai rencontré des petites mamies, nous sommes à peu près du même âge. On discute. Ça va. C'est ce qu'il me fallait. Au début, me retrouver toute seule dans un appartement, ce n'a vraiment pas été facile. Tu as un nouvel environnement rien que pour toi. Tu sais que tout ça, c'est tout à toi. Et bien malgré tout, ce n'est pas facile, car la solitude, il faut l'avoir vécu, elle te tombe dessus. La première semaine, je n'arrivais pas à m'y faire. Je n'arrivais pas à manger. Je me suis fait secouer par Carmella, la responsable technique de l'époque au chantier d'insertion :

- « Claudie faut que tu te reprennes parce que là ça ne va pas du tout !
- Mais je n'ai pas faim!
- Écoute-moi, il faut que tu te forces, parce que tu ne vas pas pouvoir tenir le coup sans manger ».

Progressivement c'est allé mieux, j'ai vu Monsieur Hinaud, le psychologue du Département, il m'a beaucoup aidée. J'aurais dû aller le voir dès le début, parce qu'à mon arrivée j'ai eu des problèmes de santé tout de suite : des crises d'angoisses, le sentiment d'étouffement. D'ailleurs ça m'a repris depuis le décès de mon mari cet été. Je connais les raisons de ces crises. C'est très compliqué avec mes enfants, je ne les vois pas souvent, mais avec eux j'entretiens des relations

téléphoniques, surtout par sms. C'est ma sœur qui m'a montré comment se servir des sms. Maintenant, j'aime beaucoup en recevoir et en envoyer. Avec des amis aussi, on reste en contact comme ça, c'est pratique et certains textos m'amusent bien. D'autres, que m'envoient mes enfants, sont durs. Ils ne se rendent pas compte à quel point ça me touche. Je peux être complètement bouleversée par quelques mots lus sur mon écran, restés gravés.

J'ai commencé à me faire de nouvelles relations à Die et ça me fait du bien. M'installer ici m'a permis aussi de renouer avec ma famille d'origine. Ma mère va bien et mon petit frère Patrick qui s'occupe souvent d'elle. J'ai revu mon autre frère Paul, qui a un cancer du poumon. Il est hospitalisé à domicile. Je ne l'ai pas reconnu tellement il avait changé. J'ai revu ma petite sœur Monique puisqu'elle m'a hébergée et ma grande sœur Mireille plusieurs fois.

Maintenant j'ai le temps de faire des projets. J'imagine par exemple être de nouveau amoureuse. Côté amour, dans la vie j'ai quand même raté quelque chose. J'étais jeune on habitait aux Gallands. J'étais éprise d'un garçon qui avait mon âge et nous aurions aimé continuer tous les deux. Mais malheureusement ça n'a pas pu se faire. Dans ma famille, c'était un peu le bordel à cette époque. Il m'a dit « Tu sais ma mère et ta mère je ne crois pas que ça passera. » Il avait raison. Et pourtant on s'aimait. Ma sœur faisait le guet quand on s'est rencontré. Après je suis tombée enceinte. Ils me l'ont fait enlever quand il avait deux mois et demi. J'ai failli y rester. J'avais seize ans, j'étais d'accord pour ça. Je

commençais ma vie, je voulais travailler. Heureusement, après ça j'ai quand même pu avoir des enfants.

J'ai rencontré mon mari chez ma mère. Il a dit « j'attends qu'elle ait dix-huit ans et elle est pour moi ». Et c'est exactement ce qui s'est passé. Mon mari avant qu'il soit avec moi était avec ma sœur. Il a eu deux enfants avec elle. Il l'a quittée parce qu'il voulait se marier avec moi. Ma sœur ne m'en a pas voulu, elle m'a dit que c'était Henryqui n'avait pas réfléchi. Mais à lui, elle lui en veut toujours.

Avec lui, j'ai eu huit enfants, dont cinq que j'ai pu éduquer. Mes trois aînés ont été placés tout petits par la DDASS. Ils m'ont été retirés au moment où je suis partie me réfugier dans un foyer et ils ont été adoptés. Ça a été un gros truc pour moi, j'étais traumatisée. Et puis je ne sais pas pourquoi, je suis retournée avec lui, il me disait que je lui manquais, qu'il m'aimait, qu'il ne recommencerait plus. Je l'ai cru, à cette époque je l'aimais encore.

Bien plus tard, j'ai pu reprendre contact avec ces trois enfants. J'ai un fils qui est peintre. Il a changé de nom de famille. Il est venu me voir plusieurs fois quand je suis arrivée dans la Drôme. À l'époque, il habitait Crest. J'ai suivi son parcours, je sais ce qu'il fait, c'est bien. Il y en a un autre qui est gendarme à Toulouse et l'aînée habite Carcassonne où elle tient une salle de remise en forme. C'est mon fils André qui a retrouvé leurs traces.

Dans ma nouvelle vie, après mon contrat d'insertion, j'aimerais trouver du travail même des petits ménages chez

les personnes âgées. Ce n'est pas facile de trouver un emploi dans le coin. J'ai déposé des annonces, mais je n'ai pas de réponse.

Mais rien n'est simple, dernier rebondissement : j'étais en instance de divorce et je me retrouve veuve. Henry est décédé cet été. Et il me laisse une situation catastrophique. L'assistante sociale a proposé de monter un dossier à la banque de France pour payer les dettes de mon mari. Mais je ne suis pas solvable avec mon statut, donc normalement ils ne peuvent pas prendre d'argent sur mes salaires.

Et pour ma retraite, il ne me manque que six trimestres et je pourrai partir à soixante-deux ans. D'ici là, je peux toucher le reversement de la retraite de mon mari. Cécile m'a dit que je pourrais, si je le souhaite arrêter de travailler au chantier d'insertion. Mais je n'ai pas envie. Je suis bien avec mes collègues. J'ai un peu peur de me retrouver seule sans rien faire si je ne travaille plus. Je vais commencer par arrêter de travailler au gîte, la patronne le sait.

Pour le moment une des choses qui me préoccupent, c'est l'amour. Il y a Marc que j'adore et j'aimerais faire ma vie avec lui. Il habite dans la Haute-Loire. Il est dans la mécanique, il travaille à son compte et revend des voitures. C'est plus que de la mécanique. Il dit qu'il peut travailler chez lui et s'installer où il veut. Il travaille à domicile. J'aimerais essayer de vivre quelque chose avec lui. Commencer par sortir, faire des balades, des soirées. Il faut du temps pour bien se connaître. Ne plus avoir des relations avec un homme depuis des années, ça m'inquiète, je me demande comment ça

pourrait se passer. J'ai peur de décevoir la personne. Avoir un peu d'appréhension, c'est normal et j'ai pu lui en parler. Ce n'est pas parce que j'ai eu une mauvaise expérience avec mon mari que tous les hommes sont pareils. Il me faut juste prendre du temps avec Marc.

Ce n'est pas comme ce jeune qui voulait me sauter dessus. « Claudie » qu'il me dit « j'ai bien envie de toi ! » « Mais ça va pas ? T'as pas honte de faire des propositions comme ça ? Tu pourrais être mon fils ! Alors tu arrêtes de m'emmerder ! » Franchement quelqu'un qui a vingt-quatre ans et qui vient me faire des propositions ? Non, vraiment c'est gênant.

J'imagine plutôt fréquenter quelqu'un qui aurait à peu près mon âge. Pat par exemple, il a à peu près mon âge, cinquante-sept pour lui et moi cinquante-huit. Je l'ai rencontré au travail. Quand je le vois, il me donne le sourire, j'ai envie de rigoler et il trouve ça bien. C'est vrai qu'il est gentil, au travail, il vient vers moi quand il sait que je peux l'aider à trouver quelque chose dont il a besoin.

Marc, lui, il est vraiment mignon, mais c'est un fantôme. Je ne sais pas à quoi m'attendre. C'est un homme un peu imaginaire. Je ne peux pas le toucher. Mais il n'arrête pas de m'appeler à toute heure du jour ou de la nuit. Au téléphone, on peut dire qu'il est très présent, même un peu collant. Par contre, il m'a prise pour une imbécile et je n'ai pas été contente. Plusieurs fois, il m'a dit qu'il viendrait et il n'est jamais venu chez moi. Autant dire qu'il s'est fait engueuler. Mais c'est vrai que je n'ai pas signé de contrat avec lui et je

peux avoir une relation avec quelqu'un d'autre si je le décide. D'ailleurs, je lui ai dit.

Mon souci, c'est que ma fille Mathilde n'acceptera jamais l'un ou l'autre de ces messieurs. Elle ne comprend pas que je puisse avoir envie de fréquenter une autre personne. « Et papa? » Je lui explique que j'ai vécu trente-neuf ans avec son père et que depuis trois ans c'est fini. Et comme je l'ai rappelé à mon fils, « ce n'est pas vous qui décidez à ma place, c'est ma vie ». Mes enfants me jugent sans savoir ce que je deviens depuis deux ans. J'ai dit à André « Qu'est-ce que tu sais de ma vie? » Il m'a vu uniquement à l'enterrement de son papa. Deux jours et je suis repartie. Je suis partie si vite parce qu'il n'arrêtait pas de s'engueuler avec sa copine. Je n'ai pas supporté. J'ai passé ma vie à m'engueuler avec mon mari. Aujourd'hui, je ne peux plus ni entendre ni voir ca. Il estime que c'est moi qui ai tué son père en quittant le domicile conjugal. Mais Henry n'est pas mort de solitude, c'est une maladie qu'il avait. Il ne faut pas tout mélanger. On peut être dépressif, moi aussi dès fois j'ai une petite déprime.

Ce que je veux, c'est vivre ma vie. Jusqu'à présent je n'ai pas eu de vie à moi. Je ne suis pas sortie, je ne suis jamais allée danser. Je me suis occupée de mes enfants et de mon mari pendant quarante ans en plus du boulot. Alors bon j'ai bien le droit de m'amuser un peu, non ?

Par contre, finir ma vie toute seule, je ne pourrai pas. J'aimerais sortir au cinéma, me balader, faire de l'escalade, danser. Je pourrais aussi aller à Crest, à Valence, faire les boutiques. J'ai une copine qui m'a proposé d'aller à Valence

passer la journée. Ça a bien changé, je n'ai rien reconnu. Je ne m'imagine pas rester enfermée, devant mon ordinateur, ce n'est pas mon caractère. J'ai envie de faire du bénévolat, pour me rendre utile, comme le fait ma fille Mathilde. Ça me permettrait de rencontrer du monde. J'ai fait partie d'un groupe pendant un an, « le meilleur de soi » dans le cadre d'une action d'insertion et nous sommes restés en contact entre participants. Je regrette de ne pas avoir pu passer la dernière journée avec eux au bord de la rivière. Les filles du groupe ce sont des copines maintenant.

Pour Noël, je devais recevoir mon fils Michel, mais finalement, il s'est désisté, il a trouvé du travail, j'étais déçu. Du coup, j'ai invité ma voisine Germaine, mais elle ne veut pas sortir de chez elle. Alors je pensai passer Noël chez Monique et Joseph, mais Mathilde et André m'ont proposé de venir à Béziers pour fêter Noël avec eux. J'arrive toujours à faire quelque chose finalement.

Ce que j'aimerai par-dessus tout dans cette nouvelle vie c'est apprendre à danser. Je pourrais trouver assez facilement un partenaire, Pat, il n'attend que ça ! C'est lui qui me baratine. Il me dit qu'on peut dîner ensemble. Il est très gentil. Il habite dans les nouveaux immeubles à Die. Le problème c'est qu'il boit. J'ai déjà eu un homme qui passait son temps à me donner des ordres, je ne suis jamais sortie. On ne faisait rien. Il n'arrêtait pas de gueuler, gueuler, gueuler. Il ne s'occupait de rien à la maison. Je ne veux pas recommencer. Je ne veux plus que la personne avec qui je partage ma vie soit alcoolique. J'ai trop vécu ça.

Sortir, m'amuser, passer des moments de légèreté, rire de tout, c'est de ça que j'ai envie. Et profiter de ma relation avec Mathilde, ma dernière fille. Elle est née en 1996 et depuis qu'elle a dix ans, je ne m'entendais plus avec Henry J'ai maintenu cette situation maritale jusqu'à la majorité de ma fille parce que je refusais de la laisser seule avec lui. Il était malade et n'aurait pas pu subvenir aux besoins de ma fille.

Elle a finalement quitté l'appartement où elle habitait avec son père, pour emménager dans un studio à Béziers. Ça sera beaucoup mieux pour elle, je pense. Avant de partir, mon mari lui a dit de se rapprocher de sa maman. C'est ce qu'on fait. Difficilement, mais nous y sommes arrivé. Elle vient me parler à présent. Parfois, je me dis que ça va mieux, qu'elle a pratiquement fait le deuil de son papa. Elle a son travail, l'école et prépare un BTS vente. Elle est bénévole dans une association. Je trouve ça bien. Et puis un jour comme ça, elle me dit que depuis la mort de son père elle n'a plus de copine. Il y a même une semaine où elle m'a appelé trois fois en cinq jours. Elle m'a avoué « j'ai envie de me foutre en l'air » j'ai eu très peur :

- « Mathilde, tu as quel âge?
- Vingt-deux ans.
- Bon, alors arrête de dire des conneries ! Tu as plein de choses à vivre ! »

Mes enfants veulent que je m'installe à Béziers. Ça me fait réfléchir. Mais je ne peux pas tout quitter pour eux. J'ai commencé à me reconstruire. Je préfère aller les voir. Ils peuvent venir chez moi aussi, ma porte est grande ouverte pour eux. Vivre en ville, à Béziers, je ne pourrais plus. Je n'ai jamais eu le temps de me faire des amis là-bas. Je ne veux pas tout recommencer à zéro encore une fois. Je sais ce que ça a été de déménager, refaire sa vie. Les papiers... Et puis, il faut supporter le bruit de la ville. Moi, maintenant je ne peux plus. J'ai trop enduré. Ici c'est calme, il y a les montagnes, je retrouve l'atmosphère où j'ai été élevée avec mes parents, à la campagne et ça me va bien d'être là.

Et puis imaginons. Si je m'installais à Béziers avec mon copain, ma fille ne l'accepterait jamais, alors bon. Je leur ai expliqué qu'ils ne connaissent pas ma nouvelle vie, mais que je me reconstruis à Die. Et que ça me plaît. Je vais bien et ma vie, pour le moment, c'est ici.

Postface

Séverine Decaster, coach Fabienne Giraud, biographe

Un cycle de recueils de récits de vie se termine avec ce quatrième ouvrage publié par le Comptoir des lettres.

Un peu plus de trois années consacrées à conduire des projets collectifs, dont trois rassemblent des auteurs bénéficiaires du RSA, c'est le cas pour celui-ci. Ce livre clôt ce premier cycle d'aventures collectives et c'est l'occasion d'un regard en arrière pour examiner le chemin parcouru depuis le démarrage de cette initiative en 2015.

Dès le départ, le service insertion du Conseil Départemental de la Drôme relève le défi que nous lui proposons et finance cette ambition un peu folle, permettre à des personnes qui ne l'ont jamais fait d'écrire et de se raconter. Chaque groupe, composé de douze à quinze personnes volontaires, va élaborer et rédiger des récits de vie, publiés ensuite dans un recueil. Faire interagir l'action culturelle et l'intervention sociale, c'est notre crédo. La clé d'entrée nous semble évidente : faciliter l'expression de personnes qui sont en rupture de liens, ceux du travail, des amis, de la famille, de la vie affective, en renouant tout d'abord le lien à soi, par l'écriture.

Nous concoctons au fil des séances collectives et individuelles, un programme qui permet de mêler les voix, créant un espace qui enveloppe et rassure, à la rencontre de

soi. Les confidences, les textes partagés, les bribes de vie énoncées deviennent des fils invisibles qui peu à peu relient les uns aux autres, à l'histoire de chacun et incitent à faire chœur, patient travail de tisserand. Parfois un fil ne trouve pas prise et le processus alors n'opère pas. La question du consentement est au cœur du dispositif. La possibilité ou non de faire lien avec l'autre ou d'autres se rejoue. Moment délicat. Souvent, l'auteur oscille entre se dévoiler, se cacher, et trouver une forme qui lui soit propre, ajustée. Dans cette cabine d'effeuillage, la pudeur a toute sa place et renforce la créativité. Cet espace délivre des secrets. Dédale obscur qui amène parfois l'écrivain à des endroits effrayants, des douleurs indicibles. Aucun doute, partager son histoire est ardu et sème le trouble : « La mémoire c'est comme une maison qu'on a laissée là et qu'on revient visiter cinquante ans après. Les gens sont décédés. Tous les souvenirs sont là, tu regardes et tu commences à déballer. Et ça, c'est pas évident. »

Le cocon que nous proposons n'est ni confortable ni douillet, avec ses contours mal définis, plusieurs portes sont ouvertes, on peut y entrer et en sortir à volonté. Le rythme mouvant s'ajuste au nombre de participants et à l'énergie de ceux qui sont présents. Nous créons un dispositif flottant, mais enveloppant qui s'adapte sans cesse aux personnalités insaisissables, indomptables que cachent des visages parfois désabusés, ironiques ou révoltés. Pour nous qui l'animons, c'est aussi surprenant, ce qui se produit est imprévisible et nous oblige, tant professionnelles de en que l'accompagnement, à sortir nous aussi de nos zones de

confort, à élargir nos représentations, nous ajuster en permanence, sereines et bien ancrées. Affiner ce qui nous paraît opérant, expérimenter ou remettre en question une analyse partagée, que nous pensions éclairée et qui se révèle erronée.

Le socle relationnel de notre binôme est la confiance, partagée ensuite avec les auteurs. Le phénomène du groupe implique et questionne comment chacun peut se révéler et s'enrichir à travers l'autre, avec ses représentations des uns, des autres et du collectif. Afin que chacun se découvre auteur de sa propre histoire, nous utilisons des médiums artistiques opérants, dont les masques de la Commedia dell'arte. Encore une aventure, découvrir un nouveau masque, l'enfiler et devenir celui que l'on n'aurait pas pensé être... « Je n'étais pas allé jusqu'à imaginer qu'on allait les appréhender, physiquement! (...) comment un masque, plutôt que d'ôter une identité, la révèle? L'enrichit aussi, d'une composante particulière (propre au masque choisi) qu'habituellement on aurait préféré... masquer! Le comble: un masque peut démasquer un aspect de notre personnalité! »

Chemin faisant, l'écriture prend place, le défi c'est que nous n'avons réellement que neuf mois pour rédiger et éditer un nouveau livre ensemble! Tout le monde se confronte à la page blanche ou à la nécessité de se dépasser, devoir aller plus loin dans l'expression, être plus précis, accepter de ne pas pouvoir tout écrire, de reformuler son récit. Ce qui facilite le parcours, c'est l'accompagnement pas à pas, sur mesure, savoir que ce qui s'écrit ne sera pas jugé ... un tiers lecteur

aide à avancer, comme la possibilité de se décentrer par le biais d'un narrateur, ou d'un personnage fictif, d'un univers fantaisiste. Mais aussi d'avoir une date butoir.

À la Médiathèque Départementale de Crest, l'équipe est discrètement complice, nous sommes entourés de sourires tranquilles et plusieurs espaces nous sont ouverts pour les regroupements et les rendez-vous individuels. Quelle ruche délicieuse et sécurisante pour nourrir un livre! Savoir d'emblée que l'institution culturelle légitime l'ouvrage à venir, quelle que soit sa forme, le nombre de pages et l'histoire des auteurs ouvre une confiance réciproque plus ou moins consciente, rassure les participants, autorise l'audace et nous oblige à élever le niveau d'écriture. Sortir du journal intime et penser aux lecteurs.

Pour 2018, 14 personnes se sont inscrites à notre action, quatre se sont retirées au bout d'une ou deux séances. Dix auteurs ont écrit un récit et neuf ont souhaité l'éditer. Le dixième auteur a même rédigé deux textes, mais c'est le second qui lui permet primordial, encore en cours, pas tout à fait prêt pour les lecteurs Pour l'instant. Cette année plus fortement que les précédentes, le moment de valider la version finale du récit а provoqué de véritables bouleversements pour certains. Les corps une fois de plus se sont exprimés. Absence de certains participants. Maux de ventre pour d'autres au point de se sentir mal. « J'ai eu tous les symptômes d'une femme enceinte la semaine avant de rendre l'ouvrage, nausée, seins qui gonflent, c'est fou! » Il y a aussi les larmes de soulagement, ou l'autocensure... Toutes

les stratégies sont à l'œuvre pour différer : réclamer plus de temps pour écrire, corriger à l'infini, caviarder, censurer avant de ratifier, carrément détruire son fichier ou encore s'atteler à un nouvel ouvrage... « Je me suis mis à écrire et chaque fois que j'avais écrit un souvenir une autre révélation surgissait. Ça ne s'arrêtait plus. Et quand j'ai lu, je me suis dit c'est pas possible. J'ai pas supporté. J'ai tout effacé. »

Cette aventure implique totalement les auteurs, les amène d'une manière ou d'une autre à se confronter, à soi, à l'autre, au groupe, au cadre, à la place occupée au sein du projet. Par ricochet, le reflet de son histoire surgit, celle qu'on se raconte depuis longtemps peut se réinterroger, s'actualiser par un regard plus mûr, les évènements actuels sont plus délicats à manier, les émotions ne sont pas encore apaisées, à vif, l'écriture peut figer. Revisiter les étapes de sa vie permet d'apprécier autrement le chemin parcouru, évènements mal vécus, de rendre hommage aux personnes qui ont comptées, de régler ses comptes... l'expérience de l'écriture oblige à se projeter dans son histoire, mais chacun peut ajuster autrement ses lunettes pour se réinventer et, avec ou sans l'écriture, continuer à se découvrir, se définir et agir.

Tous ont gagné en assurance. Se sachant à présent capable d'écrire, avec ses moyens, reflet d'autres... l'occasion d'envisager une formation, un nouveau parcours professionnel, de commencer une vie active, d'apprécier la vie en groupe, entamer ou préparer sa retraite, ou encore décider de prendre soin de soi.

Achevé d'imprimé en janvier 2019 En Italie, par PIXARTPRINTING Dépôt légal 1^{er} trimestre 2019 Cet ouvrage est le reflet d'une rencontre, neuf personnalités, aux parcours différents, aux multiples couleurs, ont pris le temps de se découvrir au fil des mois. D'abord timidement, puis franchement, ce qui dormait, tapi dans l'ombre a trouvé des mots pour se mettre en page, passer du secret à l'éclosion. Découvrez ces neuf récits de vie, de page en page, vous traverserez les déserts, les montagnes, l'amour, l'enfance et les mers. Laissez-vous happer par ces multiples univers, autant d'occasion d'explorer le passé, l'imaginaire, analyser le présent ou pousser un coup de gueule quitte à se mettre à nu.



Le comptoir des lettres accompagne des personnes et des groupes dans différents projets d'expression et d'écriture. Séverine Decaster, coach et Fabienne Giraud, biographe, ont animé le groupe des auteurs durant un an pour la réalisation collective de cet ouvrage.



Ne peut être vendu



Crédit photo couverture : Rafaela Biazi on unsplash.com

O La grange - Grâne - Drôme - comptoirdeslettres@orange.fr

Les éditions La grange présentent leur catalogue en ligne : www.vae-auvergne-rhone-alpes.fr/edition-la-grange-p90989004

Reproduction interdite sans autorisation de l'éditeur.

Dépôt légal : premier trimestre 2019

ISBN 979-10-93623-11-5 - EAN: 9791093623115

Editions La grange